

Dans la Corée Septentrionale

Par M. Bret

Des Missions étrangères de Paris, missionnaire à Gen-san (Corée)

Cette série de récits a été publiée dans l'hebdomadaire *Les Missions Catholiques* de 1899, en 24 numéros entre le 14 avril et le 22 septembre.

Nom de lieux : Corée du Nord

Ouensan = Wonsan ; Tekouen = Tokwon, Mountchyen = Munchon, Kooouen = Gowon, Yengheung = Yonghung, Tyenghpyeng = Chongpyong, Hamheung = Hamhung, Hongouen = Hongwŏn, Pouk-tchyeng = Pukchŏng, Niouen = Riwŏn, Tantchyen = Tanchŏn, Kiltjyou = Kilju, Myengtchyen = Myongchon, Kyeng-syeng = Kyongsong, Pouryeng = Puryong, Hoiryeng = Hoeryŏng, Sin-hpo = Sinpo, Tchyen-tjin = Chongjin, Sye-ho = Soho, Tchaho = Chaho, Tchyeng-tjin = Chongjin, Touman = Tumen, Sy-ou-syeng = ?, Mousan = Musan,

China

Ghirin = Jilin, Hotchyenhpo

Noms de lieux : Corée du Sud

Tchémoulhpo = Chemulpo (Incheon), Fousan = Busan, Tchyoungh-tchyeng = Chungcheong (province)

En nous communiquant le beau travail dont nous commençons la publication, Mgr. Mutel l'a accompagné de la lettre suivante, que nous sommes heureux de reproduire. Le P. Bret ne pouvait souhaiter une plus flatteuse préface que ces lignes élogieuses de son vénéré Vicaire apostolique : « Enfin, j'ai le plaisir de vous adresser pour les Missions catholiques un récit tel que vous avez bien voulu plusieurs fois me demander. C'est du moins l'impression qui m'est restée de la lecture du manuscrit du P. Bret. Il a eu la bonne fortune l'hiver dernier de porter l'Évangile sur les confins nord de notre mission en Corée dans des pays neufs pour beaucoup et même pour nous, missionnaires de Corée. Son expédition a été à la fois mouvementée et bénie de Dieu. Sachant d'ailleurs que le P. Bret était capable d'en faire un récit intéressant, je l'ai prié de se mettre à l'œuvre. Je désire de tout mon cœur que ce travail agrée à vos lecteurs. »

M. Bret, né dans le diocèse de Dijon, en 1858, est missionnaire depuis 1882 et en Corée depuis 1892.

1.

Une âme de bonne volonté. — Voyage en Corée. — Navigation primitive. — Des gens peu pressés — Un mot qui manque au lexique coréen.

Avez-vous jamais jeté les yeux sur une Carte religieuse de la Corée, par exemple sur celle que nous devons à l'infatigable activité du P. Launay, des Missions Étrangères ?

Si vous avez successivement parcouru avec intérêt les petites croix rouges qui désignent soit la présence des chrétiens, soit la résidence des missionnaires, vous aurez sans doute remarqué que certaines provinces, plus spécialement bénies de Dieu, évoquent l'image de riantes prairies émaillées de fleurs, tandis que d'autres, au contraire, rappellent l'idée de vastes et arides déserts.

Au nombre de ces dernières est la province de Ham-Kyeng, la plus étendue, sinon la plus peuplée, de toute la Corée : elle mesure au moins 800 kilomètres de long et s'étend sur la côte orientale depuis le joli port de Ouensan (v. les grav. P. 169 et ci-dessous) jusqu'aux frontières de la Chine (Mandchourie) et de la Sibérie (Vladivostock).

O mon Dieu, dans vos insondables desseins, auriez-vous donc délaissé ces pauvres habitants du Nord ? Et l'ange qui apparut au centurion Corneille n'aurait-il plus de message semblable à porter dans le monde ? Comment concilier cet abandon apparent avec votre volonté sincère de sauver tous les hommes ?

Un jour que nous débattions ces intéressantes questions au séminaire de Ryong-san (voir la grav. p. 174) devant une douzaine de théologiens, un voyageur se présenta au presbytère de Ouensan. C'était un gaillard de six pieds, sec, noir, mine austère, parole brève et saccadée.

« - Est-ce ici la demeure du prêtre catholique ?

« - Oui, lui répondit le P. Vermorel.

« - Enfin, s'écria-t-il, grâces soient rendues à Dieu ! »

On s'informe de son nom, de sa patrie et du but de son voyage.

Voici son récit :

« J'habitais sur les rives du fleuve Touman et, tout en cultivant mon petit champ, comme les voisins, je sentais l'inanité des superstitions, j'éprouvais dans mon âme une soif de vérité que ni les livres païens, ni les réponses des lettrés ne parvenaient à satisfaire.

« En 1894, une secte nouvelle fit son apparition et commença à répandre la doctrine de l'Orient (tong-hak) : elle enseignait l'existence d'un seul Dieu et la nécessité des bonnes œuvres. Séduit par ces beaux dehors, je m'affiliai à la secte ; mais, avant que j'eusse pu prendre une part active

à ses entreprises, son chef fut arrêté et mis à mort par l'ordre du Gouvernement A Hoiryeng . Cela me donna à réfléchir ; après un sérieux examen, je constatai que j'avais pris l'ombre pour la lumière. Puisque ces réformateurs étaient exécutés comme rebelles au nom du gouvernement coréen, ils ne professaient donc pas la même doctrine que les prêtres français de Séoul, dont ils prétendaient être les disciples. Pour m'en assurer complètement et m'instruire de la religion catholique, je me mis en route pour la capitale ; mais en passant sur la place (voir la gravure p. 177), je rencontrai des chrétiens, j'appris que votre religion est la même que celle à Séoul ; Je m'arrête donc chez vous et je vous prie d'achever mon instruction et de me baptiser. »

Eh bien ! ami lecteur, qu'en pensez-vous ? Voilà un brave Coréen qui laisse sa famille, sa maison, pour les intérêts de son âme. N'y a-t-il pas là de quoi faire rougir certains fidèles d'Europe de leur peu d'empressement à assister à la messe et à entendre la parole de Dieu ? Pilate disait : *Quid est veritas* ! et tournait le dos. Et ce pauvre montagnard n'hésite pas à entreprendre à pied un voyage de 950 kilomètres pour s'instruire de la vérité !

Il s'appelle Jean-Baptiste Kim,

Les *Kim* sont nombreux en Corée, et plus d'une fois ce nom a illustré les fastes de l'Eglise coréenne. Quant au prénom de Jean-Baptiste, le P. Vermorel le lui a donné judicieusement : c'est, en effet, un précurseur.

A peine en possession de la grâce du baptême, J.-B. Kim voulut en faire profiter ses parents et retourna dans ses montagnes du Nord.

Peu après, il revenait accompagné de douze catéchumènes, et c'est moi qui eus le bonheur de le recevoir. J'aurais aimé à donner à ces douze néophytes les noms des douze apôtres et à les renvoyer convertir leurs compatriotes ; mais quatre d'entre eux et J.-B. Kim lui-même, effrayés, d'une part, des dispositions hostiles de la population païenne au sein de laquelle ils vivaient, attirés, d'autre part, par la présence du missionnaire et la facilité de recevoir souvent les sacrements, se fixèrent dans les environs de Ouensan.

Cependant, il fallait profiter du mouvement de la grâce. Retenu moi-même à Ouensan par des travaux pressants, j'envoyai dans le Nord un catéchiste expérimenté qui tint de petites réunions de maison en maison, enseignant le catéchisme, récitant les prières en commun, réfutant les objections des païens, résolvant les difficultés des chrétiens, expliquant les cérémonies du rituel et du missel, etc.

Au bout de trois mois, il revint et m'annonça que la moisson était mure pour la faucille et que tous ces braves gens soupiraient après le baptême. Mais je ne pus être prêt à partir qu'au mois d'octobre 1897.

Lorsque, pour la première fois, Mgr. Mutel me désigna pour aller fonder ce nouveau poste, J'entrevis la réalisation d'un rêve longtemps caressé. J'allais donc enfin pouvoir parcourir dans presque toute son étendue le vaste district qui m'est confié ! Je visiterais les différentes villes échelonnées sur la route : Tekouen, Mountchyen, Kooouen, Yengheung, Tyenghpyeng, Hamheung, Hongouen, Pouk-tchyeng, Niouen, Tantchyen, Kiltjyou, Myengtchyen, Kyeng-syeng, Pouryeng et Hoiryeng. Je recevrais à chaque étape les visites des curieux et profiterais de l'occasion pour jeter dans les âmes de bonne volonté la semence de la parole divine, laissant à la Providence le soin de la féconder et de lui donner l'accroissement. Hélas ! jusqu'à ce jour ce beau plan est resté à l'état de projet.

Pour le réaliser, il eût fallu avoir un cheval – ce que mon budget ne me permet pas – ou bien avoir vingt-cinq ans et faire ces 725 kilomètres à pied ... ce qui m'est encore plus impossible. Et puis, pour ces sortes d'expéditions, il ne suffit pas de mettre son chapelet dans sa poche, son bréviaire sous son bras, de prendre sa canne et son chapeau et de dire : « En route ! » Il faut avoir avec soi tout ce qui est nécessaire pour offrir le saint Sacrifice, depuis la pierre d'autel et l'*antependium* jusqu'au fer à hosties et au vin de messe. En outre, il est nécessaire d'emporter une provision de livres et objets de piété, comme chapelets, croix, médailles, scapulaires, etc. Les magasins d'articles de ce genre n'existent pas en Corée, et si un chrétien, pour acheter un catéchisme ou une image, est obligé de faire cent kilomètres, la plupart du temps il aimera mieux s'en passer. Donc, tout en réduisant mon bagage au strict minimum, il eût encore fallu louer plusieurs coolies pour le porter et augmenter ainsi les frais déjà considérables du voyage. Ces considérations me déterminèrent à prendre le premier vapeur en partance pour le Nord et débarquer au port le plus rapproché du poste que j'allais organiser.

Le service de cabotage sur les côtes coréennes, de Tchémoulhpo à Kyengsyeng, est fait actuellement par deux petits steamers appartenant au Gouvernement, le *Hyenik* et le *Tchang-rioung*. Ils relâchent ordinairement dix-huit fois entre Tchémoulhpo et Kyeng-syeng, les deux points terminus de leur circumnavigation (i).

Pour être complet, je dois ajouter qu'un service spécial relie Tchémoulhpo à Posan, en passant par Orihpo, Tjin-nam-hpo et Oiam-hpo (*hpo* signifie port) sur la côte occidentale, mais appartient à une entreprise particulière.

Ces vapeurs, comme d'ailleurs tout ce qui est coréen, ne sont pas des modèles d'exactitude et de régularité. Dans le cas présent, ils se firent attendre à Ouensan durant deux mois.

Enfin, le *Thang-rioung* est signalé. *Deo gratias* ! Je m'embarque aussitôt, le 21 décembre, sous les auspices de l'apôtre saint Thomas ; et nous levons l'ancre le lendemain, à 2 heures du matin ; Nous voilà donc partis, le cap sur le N.-N.-E. ; filant tout doucement nos huit nœuds à l'heure et voguant pleins d'espérance, abrités sous les plis du drapeau national.

Au premier moment, d'ordinaire, les passagers, après s'être confortablement installés dans leurs cabines, jettent un coup d'œil sur leur nouvelle demeure et font connaissance avec leurs compagnons de route. Pour moi, ce dernier point est déjà réglé d'avance : je suis seul passager de mon espece.

(1) Voici le tableau des escales que j'ai emprunté au portulan du capitaine, dans l'espoir que ces renseignements pourraient intéresser quelques lecteurs :

NOMS des ANCRAGES	DISTANCE de Port à Port en milles marins	LATITUDE NORD	LONGITUDE EST Greenwich
Posan.....	88	38° 50' 1/2	125° 33'
Tjin-nam-hpo.....	9 1/2	38° 42' 1/2	
Ory-hpo.....	200	38° 30'	125° 13'
Tché-moul-hpo.....	80	37° 23' 1/2	126° 37'
Petit-Masan-hpo.....	118	37° 11'	126° 38' 5
Koun-san.....	79	36° 0'	126° 44'
Pap-syang.....	63	35° 22' 1/2	126° 24' 1/2
Mok-hpo.....	84	34° 47'	126° 23'
Quelpaërt (ville).....	187	33° 31'	126° 38'
Tjoo-syou-yeng.....	104	34° 45'	127° 43'
Masau-hpo.....	40	35° 13'	128° 34'
Fousan.....	88	35° 0' 1/2	129° 1' 1/2
Hpo-hang.....	210	36° 5'	129° 18'
Ouensan.....	48	39° 10'	127° 23'
Syho.....	29	39° 47'	127° 38'
Syn-hpo.....	16	40° 1'	128° 10'
Sin-tchang.....	9	40° 0'	128° 24'
Tchaho.....	24	40° 13'	128° 36'
Sarai.....	18	40° 39'	129° 1'
Syeng-tjin.....	6	40° 39'	129° 8'
Sara-hko.....	15	40° 45'	129° 12'
Sa-hpo.....	56	41° 49'	129° 33'
Kyeng-syeng.....		41° 38'	129° 44'

Quant au bateau, c'est loin d'être « une ville flottante » ; il n'approche guère non plus des paquebots des Messageries ou des Transatlantiques : c'est tout simplement un bâtiment de 600 tonneaux, construit en Angleterre et acheté 40,000 dollars à l'Allemagne.

Il est surtout destiné au transport des marchandises qu'on arrime dans la cale, dans l'entrepont, et même sur le tillac, encombrant tout en cas de besoin, sauf une partie de l'entrepont à l'arrière (steerage), réservé aux passagers indigènes qui préfèrent souvent ce mode de locomotion par crainte des voleurs dont les routes sont infestées à certaines saisons.

Le personnel se compose du capitaine, un Norvégien à l'abord un peu froid, comme la plupart des gens du nord, mais au cœur large et très hospitalier ; le second et le mécanicien sont deux fils de la blonde Allemagne ; le commissaire, les quartiers-maîtres et l'équipage sont Coréens ; le *coq* et les *boys*, Chinois.

Hier, j'avais pris deux tickets de troisième, la seule classe qui comporte le steamer, et je me rendais à bord, accompagné de mon catéchiste. Comme c'est simple de s'embarquer dans certains pays ! Ou bien le navire accoste à quai, ou bien l'on n'a que l'embaras du choix entre vingt barquiers qui vous étourdissent de leurs offres engageantes. Il n'en va pas de même dans l'Empire de Corée.

Ici, à Ouensan (Wonsan, ou Gensan, *alias* Yuensan), il y avait compétition entre bateliers coréens et bateliers japonais. Ceux-ci dirent aux autres :

« — Vous avez votre Compagnie de steamers coréens ; desservez-la, rien de mieux, nous n'irons pas vous couper l'herbe sous les pieds. Mais, de votre côté, n'intervenez pas dans le service des autres Compagnies (japonaises ou russes) : chacun chez soi, et nous aurons la paix. C'est entendu, n'est-ce pas ? »

« — Oui, répondent les Coréens, c'est fort juste. »

Et voilà comment les Japonais chargent annuellement dix fois plus de marchandises à Ouensan que les Coréens, dans leur propre pays. Oh ! les Coréens sont de bons moutons et les Japonais de fins matois.

J'eus tout le temps de faire ces réflexions pendant les trois heures que j'attendis la seule barque autorisée qui était alors collée aux flancs du *Tchang-riong*. Enfin elle arrive et nous montons en toute hâte ; mais il faut encore attendre d'autres voyageurs. Puis notre nautonnier ne se met pas en route avant d'avoir palpé le prix du passage : il connaît ses compatriotes. Chacun doit déboursier une ligature, c'est-à-dire une enfilade de 100 sapèques ; sur le nombre, il n'est pas rare qu'il en manque cinq ou six, voire même dix ou quinze. Il est si facile de se tromper ! Notre bonhomme garde son sang-froid et les compte une à une, nous donnant là un bel exemple de patience.

On finit par dérapier. Arrivés au steamer, pas d'escalier. On se hisse par un bout de cordage, on s'insinue par le sabord de la cargaison, de ballot en ballot on traverse l'entrepont, on grimpe par une échelle verticale et enfin, par une écouteille, on débouche sur le pont.

Avant de me frayer un passage à travers la cohue des voyageurs pour me choisir un juchoir, au milieu des nombreux indigènes qui grouillaient dans la chambrée, j'eus l'heureuse inspiration d'aller saluer le capitaine. S'il est vrai qu'un bienfait n'est jamais perdu, je crois qu'on pourrait en dire autant d'une politesse. Toujours est-il que le brave Captain Gundersen me reçut très cordialement ; il avait déjà entendu parler de moi par un de ses compatriotes assistant des douanes coréennes : « Il désirait, me dit-il, depuis longtemps me rencontrer, il était enchanté de faire route avec moi, enfin il me pria fraternellement de partager avec lui sa cabine et ses provisions. »

On ne pouvait être plus aimable. J'acceptai avec reconnaissance une si gracieuse invitation.

Le 22 décembre, nous arrivons à Syeho où nous jetons l'ancre à 7 h. 1/2 du matin. Il y a dans chacune des escales un agent de la Compagnie ; Il procure les barques ou les jonques pour le chargement et le déchargement. Nous avons beau scruter le rivage avec des jumelles du bord, rien ne bouge, malgré les appels réitérés et presque impatientés de notre sirène ; à terre, tout le monde dort (Pour faire pendant à ce village tout entier plongé dans le sommeil, j'en pourrais citer un autre que je trouvai un jour plongé tout entier dans l'ivresse).

Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour trouver l'explication de ce phénomène qui n'a rien à voir avec l'optique ou l'acoustique.

D'abord, les Coréens ne sont jamais pressés. Ils connaissent la devise de nos voisins d'Outre-Manche : Time is money, qu'ils traduisent ainsi : « Ne faites jamais la veille ce que vous pouvez remettre au lendemain. » En outre, ce steamer ne porte-t-il pas les couleurs nationales ? C'est un bateau coréen ; par conséquent, il ne doit pas être pressé

« D'ailleurs, pensent-ils, il a passé un contrat avec nous, s'engageant à prendre nos marchandises : Il doit donc observer cette clause, quitte à attendre un jour de plus. Vous autres, passagers, sur votre navire où le vent souffle, vous avez sans doute froid et hâte de déguerpir ; mais vous n'avez pas idée de ce qu'il fait bon dormir la grasse matinée dans nos chaumières coréennes qui sont de vrais calorifères ; sinon, vous feriez taire votre sifflet qui gâte un peu noire sommeil. »

Ils ont raison, ces bons paresseux : vraiment il ne fait pas chaud ici. Les glaçons se forment partout autour de nous et flottent à fleur d'eau comme d'innombrables méduses. Une brise fraîche les chasse et les disperse, mais, lorsqu'elle vient à cesser un moment, tous ces glaçons se soudent ensemble et menacent de nous faire prisonniers.

Toutefois, sous ce rapport, il n'y a rien à craindre : nous ne sommes pas à Vladivostock et nous saurons bien sortir sans le secours d'un brise-glace. Mais ce qui nous retient réellement captifs, c'est cette jonque qui s'obstine à rester en panne.

On construit une voie ferrée entre Séoul et Tchémoulho. Il faudra du temps à nos bons Coréens pour apprendre—à leurs dépens—que le train n'attend pas les voyageurs en retard. Il me semble déjà les voir, ces grands innocents, agitant leur longue pipe et criant de loin au mécanicien :

« Eh là-bas ! Attendez donc un instant, s'il vous plaît. Que diable ! Vous voyez bien qu'il y a encore du monde sur la route derrière nous. Arrêtez votre machine ! »

Cependant, le temps passe : au déjeuner a succédé le *tiffin*, et l'agent ne vient toujours pas ; le capitaine monte à sa passerelle « si haut qu'il peut monter », et ne voit toujours rien venir.,

Pour nous distraire, nous regardons le paysage. En face de nous s'étend un cimetière, au pied d'un petit bois de sapins. A droite et à gauche, plusieurs hameaux s'étalent sur le rivage. A côté, un îlot, couvert de brousse et de futaie, est en train de flamber. Hier, quelques pêcheurs, après avoir allumé leurs pipes, ont oublié d'éteindre le foyer et, aujourd'hui, tout ce précieux combustible n'est qu'un vaste brasier dont les cendres serviront à engraisser les champs voisins. Quiconque a tant soit peu voyagé en ce pays a été plus d'une fois témoin d'un pareil spectacle ; la négligence et l'incurie étant un des traits caractéristiques du peuple coréen.

Cela me remet en mémoire une parole d'une de nos Sœurs de Saint-Paul de Chartres à Séoul. La bonne religieuse, ayant sous ses ordres un intéressant bataillon de trois cent vingt-deux marmots, chez qui déjà commençaient à poindre les qualités de la race, s'évertuait, dans ses fréquentes mercuriales, à leur inculquer des idées d'ordre et de discipline.

Un jour qu'elle déplorait le peu de succès apparent de son éloquence sur son jeune auditoire, elle eut une idée de génie : elle afficherait, aux portes, aux fenêtres, dans les corridors et autres passages les plus fréquentés de la maison, diverses pancartes avec inscriptions appropriées, à seule fin de remémorer à ces petites et petits écervelés, sous une forme concise, la quintessence de ses exhortations maternelles. Aussitôt dit, aussitôt fait. Elle commence par le point du règlement le plus en souffrance : la ponctualité.

Mais ici surgit une difficulté inattendue. La vénérable Sœur a beau faire appel à tous ses souvenirs, fouiller tous les recoins de son impeccable mémoire : Il n'y a pas trace de mot coréen équivalent à ponctualité ! Elle interroge ses compagnes : même résultat négatif ! A bout de ressource, elle se décide à interpellier l'aumônier de l'établissement, un vétéran de l'apostolat, aussi savant que modeste, qui réfléchit un instant, sourit et se contente de répondre :

« Je consulterai mes confrères ». Consultation faite, on fut obligé de reconnaître que le mot, pas plus que la chose, n'existe en Corée.

« —Mais, me dira-t-on, si c'est de ce train que vous comptez nous faire parcourir les 175 kilomètres qui séparent vos deux paroisses, nous ne sommes pas au bout de notre histoire.

« —Pardon, cher lecteur. D'abord cette lenteur de mon récit, c'est de la couleur locale, et puis je vous prends à témoin que c'est la faute de l'agent de Sye-ho, et enfin j'avoue que vous avez raison et je tacherai d'être plus expéditif à l'avenir.

2.

D'escale en escale. —Pêcheries coréennes. —Légitime curiosité. —Un auditoire bienveillant. —Le banquet de Noël.

Nous sommes en face de Sye-ho, la première escale de notre voyage maritime (Voir la carte p. 191). Mais nous allons faire machine arrière, car la brise fraichit, la nuit va tomber et il n'est pas prudent de rester ou nous sommes dans une crique ouverte qui est un ancrage, mais pas un port. Nous allons coucher à une heure au sud de Sye-ho, à l'abri d'une petite île, et demain matin nous serons ici derechef aux ordres de M. l'agent.

***•

Le 23 décembre, à 8 heures du matin, nous constatons avec plaisir qu'un certain nombre d'habitants sont éveillés ou à peu près. L'agent se présente, balbutie quelques excuses et débarque diverses marchandises, du fer, du coton, des étoffes, des médecines. Il a fini à 11 heures et s'éloigne sur sa jonque frangée de glaçons.

Voilà donc une journée complètement perdue ! Je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque au capitaine :

« —Ce garçon-la, lui dis-je, a de la chance que je ne sois pas commandant du *Tchang-rioung*. Avec quel plaisir je lui aurais brulé la politesse pour lui apprendre à être exact une autre fois ! Vous avez dépensé inutilement plusieurs tonnes de charbon et la régularité de votre voyage est compromise.

« —Sans doute, répliqua-t-il, mais qu'y faire ? Je suis ici simplement chargé de la navigation et responsable de la sécurité du bateau. Le reste regarde le commissaire du bord qui doit rendre compte en haut lieu de la manière dont il a, pour le mieux, géré les affaires et pourvu aux intérêts de la Compagnie.

Nous appareillons à notre tour et, après trois heures de route, stoppons à Tchyen-tjin, jolie baie protégée par une ligne de rochers formant un brise-lames naturel. À gauche, falaises abruptes ; à droite, rocs à pic couronnés de verdure ; sur le rivage, de nombreuses barques amarrées prouvent que nous sommes dans un quartier où la pêche est florissante, et, l'aspect tout particulier des villages atteste l'industrie à laquelle se livrent les gens du pays.

Tout autour et au-dessus des habitations se dressent de grands échafaudages, munis de perches transversales aux-quelles les Coréens suspendent le poisson pour le faire sécher. Afin de le soustraire à la rapacité de la gent ailée qui pullule sur le littoral, on l'entoure de filets ; sans discontinuer, des vols de mouettes, goélands, cormorans (outre d'innombrables pies et corbeaux) planent et décrivent de grands cercles autour de ce garde-manger en poussant leurs cris plaintifs. Ce genre de construction n'existe pas dans le Sud ; c'est ici qu'on le rencontre pour la première fois, mais nous le reverrons désormais à toutes les escales jusqu'à Kyeng-syeng..

Le poisson qu'on trouve en abondance dans ces parages est le *myeng-thai*, assez semblable au hareng, mais deux ou trois fois plus gros. J'ignore son nom français et j'ai dû dire à des officiers qu'il n'existe pas dans nos mers européennes. On le pêche au filet ; après l'avoir éventré, on en retire tout l'intérieur : œufs, laitance et entrailles, qu'on sale à part pour être consommé sur place ou livré au commerce sous le nom de *tjyet*. Le reste est séché et non salé. On laisse la tête ; elle sert à embrocher les poissons par enfilades de vingt pour être débités en détail ; trente de ces brochettes sont liées ensemble avec des cordes de paille et forment des paquets de 600 pour la vente en gros. On en expédie, sur tout le littoral, dans l'intérieur jusqu'à Fousan, et au Japon, de grandes quantités sous le nom caractéristique de *pouk-e* (poisson du Nord) qui dénote son lieu d'origine.

Après avoir débarqué quelques paquets dont plusieurs à destination de Hong-ouen, ville éloignée de 90 lis (36 kilomètres), nous repartons à 4 heures et demie, escortés par des troupeaux de marsouins qui semblent vouloir lutter de vitesse avec nous et batifolent en bondissant si près de la coque de notre navire qu'on pourrait facilement les harponner. Nous voyons aussi émerger tout près de nous une grosse baleine, tandis qu'à l'horizon les colonnes d'eau, lancées par les événements de ces énormes mammifères, révèlent leur présence en nombre considérable.

À 6 heures, nouvelle halte. Nous sommes vis-à-vis de Sin-hpo, dans une baie assez bien abritée par l'île Cape-Rouge. La aussi beaucoup de pêcheurs.

Nous avons mouillé près du continent pour la commodité du transbordement, mais plus au nord, à l'ouest de l'île, se trouve un meilleur ancrage occupé actuellement par une baleinière russe dont nous apercevons le sommet des mats derrière un repli de terrain.

Le 24, un peu avant midi, nous continuons notre route. Deux heures plus tard, nous arrivons à Sin-tchang près de l'embouchure d'une rivière ; à 40 lis de là se trouve la ville de Pouk-tchyeng. Les cases des pêcheurs fort nombreuses prouvent la richesse du pays. Les commerçants viennent à bord chercher leurs colis et apporter les marchandises qui leur sont consignées. Avec quelle souplesse ils s'insinuent dans les bonnes grâces du commissaire, lui rappellent qu'ils ont de grandes provisions de poissons à expédier dans le Sud par le retour du bateau et le supplient de ne point les oublier ! De fait,

la cargaison à prendre dépassant la capacité du vaisseau, on ne peut faire droit à toutes les demandes : les unes sont purement et simplement évincées, les autres sont admises au prorata du stock en magasin.

Les curieux aussi affluent, de toute part, pour voir notre bateau à vapeur : c'est la première fois de leur vie qu'ils sont en présence d'une merveille de ce genre et je comprends leur enthousiasme à jouir d'un tel spectacle. Ils poussent des Oh ! des Ah ! exclamatifs et épuisent toute la gamme des interjections coréennes bien plus riche que la nôtre. Du regard ils mesurent l'altitude du grand mât, sondent la profondeur de la cale, jaugent la contenance de la carène, calculent la force de la machine, estiment la valeur du mobilier et ne repartent satisfaits qu'après avoir tout visité, de la proue à la poupe, tout examiné, tout touché, tout flairé, tout admiré, depuis la cabine du commandant jusqu'à la sentine (w.-c.) de l'équipage.

Pauvres gens ! Après avoir un peu souri de leur naïveté, je me sens touché de compassion et je m'approche d'eux. Pendant que les marchands font leur cour au commissaire et lui chuchotent à l'oreille leurs offres de pots de vin, je vois bien que, pour le moment, je n'ai rien à espérer de ces âmes avides de lucre et plus disposées à adorer Mammon que le Dieu de l'Évangile ; mais il n'en va pas de même de la foule intéressante que j'ai là sous les yeux.

A la manière dont je m'avance vers un groupe, on pressent que je vais prendre la parole et aussitôt on s'empresse de former cercle autour de moi.

Hélas ! pauvre orateur ! Combien je regrette d'être un tard-venu dans cette belle mission de Corée, dont je suis loin encore de posséder suffisamment l'idiome ! Mes chrétiens me comprennent à demi-mot ou plutôt me devinent, habitués qu'ils sont à mon jargon ; mais ces païens, qui vraisemblablement ne se sont jamais entretenus avec un Européen... Et puis – je m'en suis aperçu tout à l'heure en prêtant l'oreille aux réflexions qu'ils échangeaient entre eux – le dialecte qu'ils parlent est différent de celui de Ouensan, à plus forte raison du beau langage de la capitale. Si encore mon catéchiste était là ! Du premier coup il saisirait ma pensée et la transmettrait fidèlement à ces braves gens mais le malheureux est étendu sur sa planche, anéanti momentanément par le mal de mer, bien que nous soyons à l'ancre depuis une heure dans une mer d'huile. Enfin qu'importe ? Arrière le respect humain et béni soit l'humiliation qui peut procurer à quelques âmes le salut éternel ! J'engage donc la conversation en demandant à plusieurs d'entre eux leurs noms, leur âge, leurs pays, leurs métiers. Ils me répondent poliment et, comme je m'y attendais, m'interrogent à leur tour sur ma patrie, ma résidence, mon nom et mes occupations. J'arrive ainsi tout naturellement à leur parler de notre sainte religion ; je leur en expose brièvement les dogmes fondamentaux et les principales obligations, je leur dis qu'à Seoul, à Ouensan et dans beaucoup d'autres localités de Corée, les fidèles sont nombreux et je termine en les pressant d'entrer, eux aussi, dans la sainte église.

Que se passa-t-il au fond de leurs cœurs ? C'est le secret de Dieu ; toujours est-il que je ne surpris aucun sourire sceptique, aucune repartie désobligeante, aucune remarque railleuse. Au contraire, l'un d'eux, enhardi par les marques d'approbation de ses voisins, ajouta :

« —Comment pourrons-nous étudier votre doctrine et embrasser la religion que vous nous prêchez, si nous n'avons personne qui nous l'enseigne ? »

N'est-ce pas là le témoignage d'une âme chrétienne ? N'est-ce point la traduction littérale de ces paroles de saint Paul : *Fides ex auditu... Quomodo audient sine predicante ?*

Je répondis que, le nombre des missionnaires étant fort insuffisant, l'évêque ne pouvait en envoyer partout ; plus tard sans doute ils auraient un pasteur : en attendant ils devaient éviter le mal et faire le bien, et si les circonstances les amenaient à passer par Ouensan, ils étaient sûrs d'y trouver des livres, des frères et un père. Et du fond du cœur j'adressai à Dieu cette supplication que je prie mes lecteurs de vouloir bien répéter ici avec moi : *sumus, Domine, operarios in messum tuam.*

Cependant la nuit approche, nuit bénie entre toutes, nuit du 24 au 25 décembre, en la-quelle le Fils de Dieu fait homme est descendu sur la terre sous la forme d'un petit enfant pour sauver le monde. Quels souvenirs émus et charmants se pressent en foule dans mon cœur ! Mais quoi ? Cette belle fête, je vais la passer tout seul, sans avoir même la consolation de célébrer la sainte messe ! A cette pensée, une ombre de tristesse obscurcit mon âme et menaçait de me plonger dans la mélancolie, lorsque tout à coup une main se posa sur mon épaule et le capitaine me dit :

« —C'est, ce soir, la veille du Christmas ; je me propose d'inviter mon second et le mécanicien à partager notre diner ; qu'en pensez-vous ?

« —Mais certainement, répondis-je, avec grand plaisir. »

Un quart d'heure après, nous étions réunis, tous les quatre Européens, dans l'étroit salon autour d'une table gentiment décorée. Le cuisinier s'était mis en frais pour varier le menu, le capitaine avait tiré de son coffre une vieille bouteille et chacun des convives, faisant appel à ses souvenirs, racontait tour à tour les circonstances intéressantes dans lesquelles il avait passé les Noëls les plus mémorables de sa vie. L'un, tout jeune écolier, avait escaladé les murs de son pensionnat et franchi je ne sais combien de kilomètres dans la neige pour partager le réveillon de la famille ; un autre avait, une fois, célébré la Noël avec quelques malheureux naufrages sur un rocher des mers du Sud ; un autre,... que sais-je ? Bref la soirée se passa très gaiement et très agréablement.

Quand vint le moment des toasts, nous levâmes notre verre en l'honneur du capitaine, qui nous avait ménagé cette aimable surprise. En réponse il se borna à boire à noire santé et à la santé de nos familles respectives, réunies à la même heure pour le cake (gâteau) traditionnel. Appartenant à des nationalités si tranchées, un toast patriotique était bien délicat ; mes trois commensaux étant protestants (et probablement de sectes différentes), le toast religieux n'offrait pas moins de difficulté. Notre digne amphitryon se contenta sagement de mentionner nos bons vieux et chers parents at home ; ce souvenir, joint à la solennité du moment, amena un brin d'attendrissement jusque sur le visage bronzé de ces vieux loups de mer.

Lorsque la cloche piqua le dernier quart (minuit), mes compagnons, fatigués du labeur de la journée qui finissait, avec la perspective d'une journée également rude qui allait bientôt commencer, se retirèrent et je demeurai seul sur la banquette qui me servait de lit chaque nuit. Mais le sommeil se refusa à mes paupières : je ne l'avais pas mérité par le travail du jour et les souvenirs qu'on venait d'évoquer étaient trop vifs pour me permettre le repos.

3.

La nuit de Noël. —Une tempête. —Pêcheries. —Baleinières russes. —A bord du Nicolai. —Suite et fin du voyage maritime.

Ne pouvant célébrer sacramentellement la Messe, je voulus, du moins, l'offrir spirituellement en m'unissant d'intention avec tous les saints prêtres que j'ai eu le bonheur de rencontrer sur le chemin de la vie.

Je me transportai donc successivement par la pensée au petit séminaire Saint-Bernard à Plombières-lès-Dijon, et je croyais entendre encore résonner à mes oreilles les échos affaiblis de l'orchestre accompagnant le *Pastores*. Un peu plus tard, je me retrouvais à l'Eglise Saint-Bénigne de Dijon, où j'assistais aux Matines solennelles chantées par les vénérables chanoines du Chapitre de la Cathédrale. Naturellement aussi je revoyais ce bien-aimé Séminaire de la rue du Bac, cette couronne de vénérés directeurs, ce joyeux essaim d'aspirants des Missions Etrangères, qui faisaient retentir les voutes du beau cantique : *Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle...* Et puis, comment aurais-je pu oublier Poulo-Pinang, avec son Collège général, ou j'ai passé les douze premières années de mon sacerdoce ? Les voilà bien ces longues files d'arcades illuminées, ses lanternes et ses écrans gigantesques confectionnés et peints par nos chers élèves qui rivalisaient d'art et d'imagination, et, par-dessus tout, les décors splendides de l'incomparable nature tropicale avec la Croix du Sud pour couronnement ! Et maintenant me voici, ouvrier de la onzième heure, dans les régions boréales. Tandis que mes ouailles de Ouensan s'entassaient dans la misérable chaumière qui leur tient lieu de chapelle (voir les gravures pages 198 et ci-dessous) et prient pour l'heureuse traversée et le prompt retour du pasteur absent, le cap sur le nord, je vogue toujours plus outre à la conquête pacifique des âmes pour lesquelles Jésus s'est incarné. Noël ! Noël !

Combien de temps dura cet état d'âme, moitié rêverie, moitié prière ? Je ne saurais le dire, ... j'achevai mon pèlerinage dans le pays des songes. Je fus rappelé à la réalité de l'existence par le chant monotone des débardeurs en train de compter leurs colis.

La besogne n'avance pas vite, car bon nombre de barques sont absentes, occupées à la pêche, et le débarquement n'est achevé qu'à midi. Encore la dernière jonque, voyant surgir une brise carabinée, supplie-t-elle notre capitaine de rebrousser un peu chemin pour la remorquer jusqu'en face de son amarrage.

La brise se lève effrayante, la crête des lames se couronne d'une blanche écume, les flots déferlent sur les rochers avec un horrible fracas. Je surveille avec un intérêt palpitant d'angoisse les efforts des bateliers pour échapper au danger imminent ; c'est merveille que le pauvre esquif surchargé n'ait pas déjà chaviré sous la violence du vent. Heureusement, une embarcation mieux gréée vole à son secours : les pauvres gens qui ont passé un mauvais quart d'heure sont enfin sauvés. Nous poussons tous un soupir de soulagement. Était-ce vraiment un homme, le poète qui a osé dire :

Suave mari magno, turbantibus oequora ventis,

E terra magnum alterius spectare laborem !

Notre *steamer*, qui n'est pourtant pas une simple barque, commence à rouler et à tanguer terriblement ; aussi nous hâtons-nous de filer sur la station prochaine, Tcha-ho, que nous atteignons en moins de deux heures.

Là, du moins, nous sommes complètement à l'abri, et cet endroit n'a pas volé son nom (Tcha-ho signifie lac abrité), comme il est, du reste, facile de s'en convaincre, en jetant un coup d'œil sur la carte page 191. C'est le seul port digne de ce nom entre la baie Broughton et la baie de Possiet. Au milieu de tous les noms étrangers dont nos cartes sont hérissées, je suis heureux et fier de saluer ici un cap français, le cap Petit-Thouars.

Les pêcheries sont nombreuses et les habitants très à l'aise, à en juger par leurs habitations, qui ne sont plus de modestes cabanes couvertes en chaume, mais des constructions d'assez belle apparence avec leur toiture en tuilés comme à la capitale. A 20 lis, dans l'intérieur, se trouve la ville de Ni-ouen.

J'aperçois au fond de la baie de Tcha-ho deux baleiniers russes le *Nicolai* et le *Georgié*. Ah ! que voilà de jolis petits bâtiments !

En 1891, le tzarévitch Nicolas Alexandrowitch (le tzar actuel), au cours de son fameux voyage en Extrême-Orient, longea cette même côte où nous sommes et rencontra, comme nous, d'innombrables baleines. Frappé des richesses qu'on pouvait retirer de cette pêche bien conduite, il s'informa des procédés en usage pour ce genre de pêche et exprima son étonnement qu'on fût encore réduit à des engins si primitifs. Sur son initiative, le comte H. Keyserling, alors lieutenant à bord du *Pamiat-Azowa*, fit construire les deux baleiniers que nous avons sous les yeux.

Pendant que nous admirons la sveltesse de leur coque et l'harmonieuse élégance de leurs contours, un canot se détache de leur flanc et plusieurs visiteurs se présentent. C'est justement le capitaine du *Georgié*, M. Morton Petersen, qui vient saluer son compatriote le capitaine Gundersen. Nous faisons connaissance et il m'emmène à son bord.

Ce bateau est une espèce de goélette dont le mât de misaine porte une hune où se tient la vigie. Aussitôt qu'elle a signalé une baleine, on porte la barre dessus et la chasse commence à toute vitesse. Entre temps, le capitaine ou un autre tireur exercé se met à son poste au gaillard d'avant, auprès d'un petit canon, mobile en tout sens, auquel est articulée une crosse d'épaule. Il suit les mouvements de la bête, vise à deux pieds en arrière de l'évent et tire à courte distance.

Le projectile est en fonte et contient une livre et demie de poudre ; son extrémité antérieure est en forme de cône et son extrémité postérieure est munie d'un filin très solide qui s'enroule sur un

treuil à vapeur. Dès que la baleine se sent touchée, elle bondit et la traction exercée sur le filin fait déclencher un mécanisme qui détermine l'explosion de l'obus.

Alors la pauvre bête, si elle n'est pas à peu près foudroyée sous la décharge, commence une course vertigineuse que le steamer s'efforce de neutraliser en faisant machine en arrière de toute la vitesse de ses douze nœuds, pendant qu'un matelot arrose constamment la poulie pour empêcher le frottement de brûler la corde. Malgré cela, dans certains cas – quand la baleine est très vigoureuse ou légèrement blessée, – le bateau est entraîné si rapidement dans le sillage du monstre, que, pour éviter tout accident, on est parfois obligé de couper la corde, et le cétacé va périr en haute mer ou s'échouer sur quelque lointain rivage.

On conçoit qu'il faille une adresse peu commune, jointe à une longue expérience, pour atteindre ce gibier dans un endroit vital, car, outre le balancement continu du bateau, qui doit nécessairement gêner le tireur, la baleine ne file pas toujours en droite ligne et à fleur d'eau : elle plonge et disparaît pour émerger à des intervalles irréguliers et des distances variables, tantôt à bâbord ou à tribord, tantôt ou avant ou en arrière, selon le besoin de respiration ou les stratagèmes que son instinct lui suggère. Aussi rien d'étonnant que le *Nicolai* n'ait pu attraper que quatre baleines durant le mois qui vient de s'écouler ; mais, dans le même laps de temps, son heureux concurrent, le capitaine Petersen, – un vrai loup de mer celui-là, qui fait le métier depuis onze ans, – en a pris cinquante-trois ! Quand on s'est rendu maître d'une baleine, on la remorque jusqu'à un certain point de la côte où des équipes (japonaises dans l'espèce) la dépècent ; puis on expédie les quartiers dans certaines usines spécialement outillées pour en extraire l'huile. Les os seuls d'une baleine, m'a-t-on dit, valent jusqu'à 200 dollars (1,000 francs).

Le brave capitaine nous fit les honneurs de son bâtiment avec une amabilité parfaite. En pénétrant dans le salon nous aperçûmes en face de nous l'icône (les russes n'ont pas de statues, mais seulement des images en relief tenant le milieu entre le tableau et la statue et qu'ils appellent *Icones*, du mot grec *εικών* (Image),) de Saint-Georges, patron du bateau.

Le *Nicolai* est construit exactement sur le même modèle, mais a pour patron saint Nicolas. Nous appartenions à des nationalités variées : un Polonais catholique, deux Russes orthodoxes, deux Allemands protestants, deux Norvégiens aussi protestants, et moi. Heureusement il n'y avait pas lieu d'aborder le terrain brûlant des questions politiques et religieuses ; chacun s'efforça de baragouiner de son mieux l'anglais, qui nous servit d'idiome commun et nous nous entendîmes parfaitement.

Nos hôtes, dont le calendrier retarde de treize jours, n'étaient pas encore prêts à célébrer la Noël ; mais, par condescendance pour leurs invités et aussi, sans doute, dans l'espoir de couper par une joyeuse soirée la monotonie de leur rude existence de pêcheurs, ils donnèrent à leur cuisinier des ordres en conséquence.

Si une douce odeur de cuir de Russie qui flottait dans l'atmosphère ne nous eut avertis que nous étions sur un prolongement de l'empire du tzar, le samovar qui décorait la table et la carte du dîner, comprenant *sakouska*, *caviar*, *volka* et cetera, nous l'eussent appris. Toutefois la santé finale fut portée en norvégien par ce seul mot suggestif « *Skoll !* », qui littéralement signifie *tasse* et *crâne* (anglais *skull*) et, dans sa brièveté, rappelle involontairement les temps antiques chantés par Ossian, où les Scandinaves faisaient halte sur le champ de bataille pour entonner un hymne triomphal en buvant la bière et l'hydromel dans le crâne de leurs ennemis.

Enfin l'heure était venue de nous séparer, le capitaine poussa la courtoisie jusqu'à nous ramener chez nous dans son canot, pendant que le plus jeune officier, l'accordéon à la main, scandait le mouvement des avirons sur l'air de la Marseillaise.

Le lendemain, au point du jour, les deux baleiniers défilèrent devant nous et nous adressèrent leurs adieux, auxquels nous répondîmes par un joyeux *hourrah*, en leur souhaitant bon voyage et bon succès dans les péripéties de leur pêche aventureuse. Quant à nous, notre bateau ne fut prêt partir qu'à 10h. 1/2.

A 2 h. 1/2 de l'après-midi, nous jetions l'ancre devant Sarai, petit mouillage à 30 lis (12 kil.) de Tan-tchyen.

Après avoir débarqué deux cent soixante-dix colis, nous appareillâmes à 6 h. 1/4 à destination de Sarahko, ou nous arrivâmes à 9 heures du soir. La plage sablonneuse est très basse et ne permet guère d'approcher du rivage ; pour éviter tout accident, nous sommes obligés de jeter la sonde à plusieurs reprises. En face de nous est un bouquet d'arbres, à droite nous voyons un village et à 10 lis se trouve un gros marché. Mais ce qui fait l'importance de ce point, c'est qu'il est sur la route de Kil-tjyou, centre commercial assez considérable situé à 70 lis (28 kil.) d'ici (Vers le milieu de 1893 dans le but de donner un nouvel essor à l'importation et à l'exportation, la petite ville de Syeng-tijn, à 80 lis de Kil-tjyou, a été déclarée par le gouvernement ouverte au commerce étranger). Toute la journée du 27 est employée à débarquer des marchandises dont voici les principaux échantillons : riz, papier, coton, fer, tabac, médecines, sel, bambou, sucre, allumettes japonaises, pétrole américain, etc.

C'est le dernier jour que j'aurai le plaisir de passer en compagnie du capitaine. Nous faisons bon ménage ; toutes les fois que son service le permet, il aime à venir causer avec moi. Nous parlons de son illustre compatriote, le Dr. Nansen, qui a traversé de l'Est à l'Ouest le Groënland jusque-là réputé infranchissable et qui, depuis, a failli mettre le pied sur le pôle nord. Nous feuilletons aussi quelques Revues britanniques : il y est beaucoup question des chercheurs d'or du Transvaal et de l'Alaska.

Quid non mortalia pectora cogis, auri sacra fames ?

Le 28 à 6 h. 1/2 du matin, nous nous mettons en route pour atteindre à 9 heures la station peu intéressante de Sahpo, à 120 lis de Myeng-tchyen. Le ciel se couvre, quelques flocons commencent à voltiger, nous levons l'ancre à 10 h. 1/2. La neige maintenant tombe abondamment et forme un épais rideau qui nous cache la côte ; le capitaine est obligé de se tenir constamment sur ses gardes.

Enfin, le soir même, à 5 h. 1/2, nous arrivons sans encombre à Tekeumi, terme de notre voyage maritime.

Bien que l'heure ne semble pas très avancée, le soleil est déjà couché depuis quarante-cinq minutes et les naturels sont sur le point d'en faire autant. D'ailleurs le mouvement commercial étant peu actif et l'état du ciel peu engageant, personne ne nous accoste et nous attendons au lendemain pour nous mettre en communication avec le rivage.

Le 29, mes comptes réglés, je fais mes adieux au personnel du bord et à dame... civilisation. Comment les choses vont-elles se passer désormais ? Je n'en ai pas la moindre idée. Me voici tout à fait en pays neuf : à la garde de Dieu !

4.

Débarquement. — Premiers chrétiens. — Impressions d'une première promenade. — Préparatifs du voyage dans l'intérieur. ·

Au moment où j'allais sauter dans la première barque pour atterrir, un coréen, puis deux, puis trois, se prosternent devant moi en disant : « Loué soit Jésus-Christ » C'est la formule de salut par laquelle s'abordent tous les chrétiens en Corée.

A la bonne heure ! Je reconnais Luc, le chef de mes néophytes, entouré de plusieurs catéchumènes qui sont venus au-devant de moi. *Deo gratias* ! Me voilà délivré d'un gros souci pour le côté matériel de l'expédition : ces gens-là connaissent l'itinéraire et me tireront d'embarras mieux que je ne le saurais faire seul ou même avec le secours du lettré qui m'accompagne.

Nous débarquons à 10 heures. Notre premier soin est de faire de la monnaie. Les habitants de l'intérieur ne connaissent ni l'argent, ni les billets, ou, du moins, ils n'ont foi qu'en leurs sapèques. Quelques bank-notes japonaises, discrètement blotties au fond de ma poche, se transforment en plusieurs volumineux paquets de *ligatures* qu'un homme a peine à soulever. Dans ce bienheureux pays, votre bourse fût-elle médiocrement garnie, il faut une bête de somme pour la porter.

Mes gens s'occupent ensuite de me procurer une charrette à bœufs pour le transport des bagages et veulent absolument louer un cheval que je monterai ; tant pour épargner mes « nobles » jambes que pour sauvegarder le prestige de mon rang. Il n'y a qu'à se laisser faire.

Pendant ce temps-là, je sors un peu dans la campagne pour reconnaître les environs ; mais ma promenade est vite terminée.

Après avoir escaladé un mamelon qui me dérobe la vue du paysage, je me trouve en face d'un deuxième mamelon, deuxième escalade ; troisième mamelon, troisième escalade ; quatrième mamelon, et ainsi de suite ; je vous fais grâce du reste. Je me serais bien gardé de l'apporter ce vulgaire détail s'il n'était typique. Dans vos voyages en Corée, vous aurez beau franchir des chaînes de montagnes, gravir des pics, traverser des cols, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent vous vous trouverez finalement en présence d'un monticule qui bornera votre horizon à courte distance.

D'ailleurs la neige, dont le sol est couvert, rend assez pénibles ces ascensions. Je rebrousse chemin vers la mer où mon attention a été attirée en débarquant par une espèce de fortification, qui couronne la colline à pic dominant la baie.

Là se dresse, au milieu d'une enceinte de murailles, une assez belle maison couverte en tuiles, à laquelle donne accès une jolie porte cintrée en pierres de taille. C'était naguère la résidence d'un mandarineau chargé de purger la contrée des brigands qui l'infestent. Elle est propriété de l'Etat et aujourd'hui complètement déserte.

Quelle jolie chapelle on pourrait installer dans ce bâtiment ! Mon catéchiste, sans doute, a lu dans ma pensée, car il murmure : « Si Vous aviez seulement toutes ces pierres abandonnées pour la construction de votre église à Ouensan. »

Je lui répondis par un gros soupir, ému au souvenir de cette église de Ouensan si nécessaire et qui pourtant ne se bâtit pas, faute de ressources, ému aussi à la vue de cette maison du gouvernement dilapidée et tombant en ruines, image trop fidèle d'autres ruines multiples dans cette belle Corée, notre pays d'adoption, que nous aimons à l'égal d'une seconde patrie.

Hélas, ils ne sont pas rares en Corée, les édifices publics semblables à celui-ci, autrefois beaux dans leur genre, qui disparaissent ainsi insensiblement par l'incurie de l'administration et il n'est pas nécessaire de s'éloigner beaucoup de la capitale pour s'en convaincre.

Quiconque a besoin d'un pieu ou d'une planche, voire même de bois de chauffage, vient clandestinement s'y approvisionner et le jour est proche, sans doute, où il n'en subsistera plus rien du tout. On pourra dire alors en pure vérité : *Etiam periere ruinae*. Comment n'a-t-on pas l'idée de restaurer ces bâtiments, de les affecter à de nouveaux usages, ou d'en vendre au moins les matériaux pour remédier à l'anémie chronique du Trésor ? Et, ce qu'il y a de plus lamentable, c'est qu'on applique impunément le même procédé à la pauvre machine gouvernementale : à part d'honorables exceptions, c'est à qui décrochera un ministère, une préfecture, une place de conseiller ou même de simple commis. Je ne sais plus qui a osé comparer ce pays au petit royaume d'Elide, parce qu'il y avait là-bas, jadis, paraît-il, un souverain nommé Augias dont les écuries ont fait beaucoup parler.

Tout en ruminant ces réflexions, je rentre au village et j'aperçois un nouveau groupe de cinq personnes qui se dirigent à ma rencontre : ce sont encore des catéchumènes qui ont fait à pied leurs 160 kilomètres pour saluer le premier prêtre catholique qu'ils aient jamais vu. Ils étaient venus plus nombreux ; mais, après avoir attendu plusieurs semaines, constatant que le steamer espéré n'arrivait pas et que leur bourse s'épuisait, quelques-uns d'entre eux reprirent à regret le chemin de leurs foyers. Ceux qui sont restés me conduisent à l'auberge où ils logent et ils me pressent d'y entrer pour m'y reposer.

« — Nous aurions voulu, disent-ils, vous recevoir dans la meilleure du village ; mais il n'y a pas eu moyen, Père, daignez nous excuser. »

« — Cette auberge est très convenable, répondis-je. D'ailleurs les missionnaires ne sont pas exigeants : Notre Seigneur n'avait pas même une pierre où reposer sa tête et il nous a enseigné que les disciples ne sont pas au-dessus du Maître. Soyez donc sans inquiétude. Mais, à propos, pourquoi dites-vous qu'il vous a été impossible de vous installer dans l'autre auberge ? »

« — Eh bien, voilà, Quoique nous n'ayons pas encore reçu le baptême, nous n'en récitons pas moins régulièrement nos prières du matin et du soir, l'*Angelus*, le *Benedicite* et les *Grâces*, etc. Le maître de l'auberge, en voyant cela, nous a reconnus pour chrétiens et Il nous a chassés en disant que sa maison n'est pas pour des gens de notre acabit.

« — C'est bien. Comment s'appelle-t-il, cet individu ? »

Je crois connaître quelques membres de sa famille : il descend, si je ne me trompe, de certains hôteliers qui vivaient à Bethlehem du temps de l'empereur Auguste. J'irai le voir et le féliciter comme il le mérite. »

Les préparatifs du voyage sont terminés. Voici la petite charrette sur laquelle sont hissés nos effets. Elle est curieuse, cette machine : 1 m. 50 de long, sur 0,70 de large ; avec cela des roues massives, sans rais, tout en bois, avec des jantes énormes de même métal ; L'essieu criard fait saillie de 0.60 de chaque côté, ce qui donne au véhicule un aspect original et l'empêche de verser complètement dans les passes difficiles. Ajoutez à cela des ridelles mobiles selon la nature du chargement et vous aurez une idée des petites charrettes qu'on rencontre depuis Ham-heung jusqu'à l'extrême frontière nord. Cela prouve, du moins, que les routes sont jusqu'à un certain point carrossables, ce qu'on ne pourrait pas affirmer de beaucoup d'autres régions. On attelle un seul bœuf au moyen d'une pièce de bois recourbée et faisant corps avec les brancards ; cette espèce de joug est placée sur le cou du bœuf et fixée par une corde qui passe sous le fanon, à peu près comme les Cingalais harnachent leurs zébus trotteurs.

Voilà, d'un autre côté, ma monture : c'est un bidet qui ne fait pas trop mauvaise figure sous la belle selle que m'a donnée, avant de partir, M. Granzella, officier des douanes Impériales chinoises et coréennes. A vrai dire, le cheval n'est pas fringant, mais le cavalier non plus : ils se conviennent donc à merveille.

La petite caravane se parie en deux sections : l'une m'accompagnera et portera ma valise avec ma couverture ; l'autre ira avec la charrette pour aider l'automédon à suivre toujours la bonne voie, soit qu'un doute s'élève sur la route à prendre, soit qu'une tentation se présente au sujet d'un paquet à annexer ; en outre elle servira d'éclaireur et signalera le voisinage des voleurs.

A midi, la colonne s'ébranle et franchit, sans laisser de traînards, les 3 kilomètres qui nous séparent de la ville de Kyeng-syeng. Mais ce beau feu ne pouvait pas durer : c'est notre première étape, il faut mettre pied à terre. J'essaie bien de parlementer pour tâcher de gagner encore quelques lieues : « les paquets ne sont pas lourds, la distance parcourue est peu considérable, Il me semble que c'est bien tôt pour une halte ; on pourrait aller souper et coucher un peu plus loin. »

Peine perdue ! Mes gens ont décidé entre eux de passer la nuit ici, et rien ne les fera revenir sur leur décision. Il va sans dire que, si j'avais affaire à des coolies païens, je parlerais sur un autre ton, et saurais bien me faire obéir, mais ce sont des chrétiens, qui me servent par pur dévouement : il faut de ma part un peu de condescendance.

D'ailleurs, mes excellents néophytes ne manquent pas de prétextes pour entraîner mon adhésion ; ils ont dû faire quelque part leur classe de rhétorique. Ils m'allèguent très respectueusement que je ne suis pas en France (je m'en étais déjà aperçu), qu'on entreprend un grand voyage à l'aube, mais jamais dans l'après-midi, que je serai trop fatigué, que je dois me reposer sur mes guides du soin de l'expédition, etc. J'opine du bonnet et réédite avec résignation la fameuse réponse de Pandore à son brigadier.

Cependant, il s'agit d'employer les quelques heures qui nous séparent du coucher du soleil. Malgré la neige et le froid piquant, nous allons faire un tour en ville et les habitants ne tardent pas à savoir qu'un missionnaire français est arrivé. Les uns nous entourent et prêtent l'oreille à notre

conversation, à laquelle peu à peu ils prennent part. Ils sont très polis, et je doute fort qu'un Coréen, arrivant un beau jour dans une ville d'Europe, y soit traité par le populaire avec la même déférence. Il faut dire que l'autorité est ici fortement représentée et la canaille n'ose pas trop lever la tête : en ville résident un mandarin chargé de tout le district et un gouverneur qui a sous ses ordres la moitié septentrionale de la province de Ham-Kyeng; depuis les nouvelles réformes, il y a également quelques escouades d'agents de police (voir la grav., p. 214), les derniers qu'on rencontre en remontant vers le nord.

Et, comme pour donner à cette remarque un relief saisissant, voici justement qu'à la fin de notre entretien, des clameurs parties du *yamên* arrivent jusqu'aux remparts où nous sommes et d'où nous dominons la ville.

« —Qu'y a-t-il ? demandons-nous,

« Rien.

Mais encore ?

« —C'est son Excellence le Gouverneur qui fait donner la bastonnade à un malfaiteur et, pour couvrir les hurlements de douleur du patient, les satellites, à chaque coup, poussent en mesure les cris de peloton que vous entendez. »

5.

La ville de Kyeng-syeng. —Un peu d'apostolat. —Promesses cynégétiques. —Suite du voyage.

Du haut de notre observatoire nous embrassons du regard le panorama qui se déroule à nos pieds et, à défaut d'autre instrument, nous le mesurons du coup d'oeil. Kyeng-syeng est une ville murée, ayant la forme d'un rectangle régulier de 600 à 800 mètres de large sur 1.000 à 1.200 mètres de long. A chaque angle se dressa une tourelle ou mirador ; chaque côté est percé à son milieu d'une grande porte (Voir le grav. p. 223) désignée d'après le nom d'un des quatre points cardinaux ; tout autour de l'enceinte règne un chemin de ronde à l'intérieur et, à l'extérieur, un fossé... à sec.

Les murailles, bien bâties, sont encore en bon état de conservation. Les habitants des dix *Kol* (cantons) voisins ont été réquisitionnés pour leur construction et ont fourni treize ans de corvée pour mener à bonne fin ce gigantesque travail. *Intra muros* les maisons sont couvertes en tuiles, mais la majeure partie des habitants vit dans des chaumières en dehors des fortifications. On estime à 10.000 âmes (Un recensement officiel donne pour la ville de Kyeng-syeng 1159 feux ! hommes, 3,9801, femmes, 3,556, soit 6757 habitants. Mais si l'on tient compte de la manière dont le recensement se pratiqua en Gorée, ou doit estimer que le chiffre de tome est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité.) le chiffre de la population, et dire que, sur ce nombre, il n'y a pas un seul chrétien !

Pendant, qu'intérieurement je prie Dieu d'éclairer ces pauvres âmes, un bachelier nommé Kim s'approche et me déclare qu'il veut se faire catholique. Je l'encourage dans son bon dessein et, séance tenante, devant tout le monde, mon catéchiste lui fait l'exposé succinct des vérités à croire et des commandements à observer. Nous verrons dans la suite que ce brave homme a persévéré. Pour le moment rentrons dans la maison.

Nous sommes hébergés par une honnête famille qui a entendu parler de la religion catholique et n'est pas éloignée de l'embrasser. Malheureusement, comme beaucoup d'orientaux, ces gens-là sont éclectiques : Ils voudraient bien se faire chrétiens, mais à condition d'être autorisés à continuer leurs pratiques superstitieuses. C'est la vieille question des rites (chinois ou malabares), qui se représente à chaque pas dans notre apostolat.

Pendant qu'on prépare la popote du soir, j'enseigne au fils de notre aubergiste à faire le signe de la croix et je m'amuse à lui faire passer un examen sur les caractères chinois les plus usuels, car ce bonhomme de sept ans, très intelligent, va déjà à l'école et abordera prochainement l'étude de Confucius. Pauvre petit ange !

Peu à peu les visiteurs affluent, ma chambre est envahie, tous mes effets sont passés en revue, mais si gentiment que je ne saurais m'en plaindre. On m'accable d'interrogations sur nos pays occidentaux, nos coutumes, notre langue... J'y réponds de mon mieux en m'efforçant de ramener de temps en temps la question religieuse sur le tapis. Nous discutons le problème du bien et du mal, la conscience, l'immortalité de l'âme, l'origine du monde, la fin de l'homme, l'existence d'un Dieu créateur et rémunérateur, etc., questions vitales qui ont le privilège de faire palpiter l'humanité sous quelque latitude qu'on la rencontre.

N'allez pas croire toutefois qu'à la fin de la séance, tous mes auditeurs bénévoles me supplient de leur conférer le baptême. Non, ce n'est pas ainsi que les choses se passent.

Dans mon jardinet j'ai semé de la salade : en quelques jours elle a levé, en quelques semaines elle a atteint sa croissance et sa destination, en quelques mois elle a été oubliée. J'ai semé aussi des arbres. Ils ont mis de longs mois à germer et à montrer le bout de leur nez. Ils poussent lentement et ne porteront des fruits que dans plusieurs années. Mes arrière-neveux – c'est-à-dire quelques-uns de vos enfants, cher lecteur – me devront cet ombrage ? Or la foi n'est-elle pas le grand arbre dont parle l'Évangile, qui plonge ses racines dans cette terre et étend ses rameaux jusqu'au Ciel où ils produiront les fruits de la vie éternelle. Ce qui naît vite, dure peu. Comment donc espérer un accroissement subit sans miracle ? Nous autres, ouvriers inutiles, nous faisons obscurément notre ministère de semeurs de paroles ; vos bonnes prières ensuite attirent la rosée de la grâce, et les effluves de l'Esprit-Saint feront pousser ces plantes spirituelles dans la Jérusalem céleste pour orner le jardin du Père de famille. — Mais quand ? — Au jour marqué par la divine Providence : un an, vingt ans, ou cinquante ans, qu'importe ? Le temps s'écoule vite dans ces intéressantes causeries. Assez avant dans la nuit, nous congédions nos aimables visiteurs et le lendemain nous continuons notre route.

Nous partons à 8 heures. A notre droite s'étend la côte dont nous nous éloignons graduellement, à notre gauche court la chaîne de montagnes qui partage la Corée du Nord au Sud en deux grands versants : nous avons donc à franchir toute la série des contreforts qui se dirigent de l'Ouest à l'Est et vont mourir sur le rivage.

Rares sont les voyageurs que nous rencontrons, tous bien emmitoufflés des pieds à la tête. Quelques-uns même — des Chinois — sont munis de trois petits étuis de fourrure : un pour chaque oreille et le troisième... pour le nez. Nous ne sommes pourtant pas encore au carnaval ! Mais il fait si froid ! Moi-même je n'y tiens plus ; les pieds à moitié gelés et les mains gourdes, je descends de cheval pour me réchauffer un peu. Soudain un coup de feu retentit derrière nous. Est-ce un brigand qui en veut à notre bourse ou à notre vie ? Non c'est un paisible chasseur coréen qui vient d'abattre un faisan. On l'interpelle et il approche sans se faire prier.

« Voulez-vous vendre ce faisan demandent mes gens

« — Je ne dis pas non.

« — Combien en demandez-vous ?

« — Quarante sapèques. (environ 0 fr. 20).

« — Marché conclu. En tuez-vous beaucoup comme cela par jour ? »

Et le colloque se poursuit, pendant qu'on vérifie une à une les sapèques.

J'en profite pour examiner l'arme du chasseur. C'est un assez long fusil, à un seul canon, qui se termine en crosse de pistolet. Il se charge comme nos fusils à baguette, en y introduisant d'abord une poudre grossière de fabrication coréenne, puis une bourre de papier, enfin de la grenaille de fer en guise de plombs. Cela fait, le chasseur glisse dans le bassinet une petite quantité de poudre fine et se met en quête de gibier. Aperçoit-il une pièce, il se hâte d'allumer sa mèche, soit au moyen d'un briquet, soit au moyen d'une vulgaire allumette, vise et presse la détente. Le chien frappe la mèche enflammée et n'a d'autre effet que de maintenir le contact immédiat d'icelle (l'archaïsme est bien

permis pour décrire une pareille arquebuse) avec la fine poudre de chasse, la seule dont l'ignition soit assurée. Peu à peu la grossière poudre à canon, entraînée par la force de l'exemple, se décide à s'embraser à son tour et le coup finit par partir, non sans faire long feu, comme disent nos Nemrods ; mais le tireur ne s'emballe pas : il continue toujours de coucher la bête en joue et, chacun y mettant de la bonne volonté, la pièce généralement reste sur le carreau. Témoin ce faisan qui étale l'éclat vif et chaud de ses pennes dorées plus brillantes que le pâle soleil qui nous éclaire !

De fait, j'ai vu plus d'un disciple de saint Hubert armé d'un modèle récent, percussion centrale, batteries rebondissantes, *choke-bored*, *top-lever*, revenir- souvent avec un carnier plus léger que son concurrent indigène muni seulement de son escopette antédiluvienne. Le grand point, c'est de bien connaître son arme, les mœurs du gibier, le terrain qu'il fréquente et de ne pas épargner sa peine. Or, sous ce rapport, le Coréen ne le cède à personne. Ce n'est pas seulement l'innocent gibier à plumes qu'il chasse de la sorte ; avec cet engin primitif, il ne craint pas d'affronter le plus terrible des fauves, le tigre lui-même.

J'ai vu, un jour, un de nos chrétiens à l'affut du cerf avec quatre balles dans sa poche. Au lieu du cerf, c'est le tigre quise présente : du premier coup il l'étend roide mort à ses pieds et recharge sans perdre de temps. Un rugissement lui répond, c'est la tigresse qui s'avance : Il la tue de la même manière. Un troisième félin s'engage dans la même trouée de la forêt et y laisse sa peau à son tour. Le tout n'avait pas duré une demi-heure. Voilà une chasse fructueuse !

Demandez à nos explorateurs et *sportsmen* s'ils ont accompli beaucoup de prouesses de ce genre avec leurs *express-rifles*. Le secret de nos Coréens — c'était d'ailleurs, si je ne me trompe, la méthode de Jules Gérard — consiste à ne tirer presque qu'à bout portant ou, comme disait naguère un de nos chrétiens dans son langage pittoresque, « que lorsqu'on sent la forte haleine du tigre sur son visage ». Oui, mais, pour en arriver là, il faut un imperturbable sang-froid que les armes les plus perfectionnées ne donnent ni ne suppléent.

Aussi les chasseurs coréens forment-ils un corps précieux que le gouvernement sait utiliser en cas de besoin comme troupes auxiliaires. Ce sont ces gens-là qui nous tinrent en échec à Kang-hoa en 1866 et qui rendirent de réels services à la cause de l'ordre durant les diverses révoltes qui ensanglantèrent le pays en ces dernières années.

Malgré cette digression, nous arrivons vers midi à la petite ville de Syou-syeng, après avoir fait nos 35 lis (14 kilomètres).

Les Coréens ne prennent ordinairement que deux repas substantiels : l'un le matin et l'autre, le soir, en se guidant sur le soleil. Vers le milieu du jour ils se contentent généralement d'une simple collation. Nous faisons comme eux, et, après une légère réfection, nous continuons notre route.

La rue principale est obstruée par un rassemblement.

Qu'est-ce que cela ? La foule gravite d'un air affairé autour d'une petite hotte cubique dont un Chinois fait les honneurs. Moyennant paiement préalable de 0 fr. 05, chacun est admis à tour de rôle à contempler les merveilles contenues dans ladite boîte. On y voit, paraît-il, des paysages, des palais, des tours, des pagodes, des soldats, des vaisseaux, de grands hommes comme *Li-hong-tchang*, et aussi, malheureusement, des créatures décolletées jusqu'aux orteils. Ce Chinois exploite la curiosité et les passions de la foule au moyen d'un stéréoscope. Il doit gagner pas mal, car ses clients sont trop occupés pour se déranger et nous passons presque sans être remarqués.

Vingt-cinq lis (10 kilomètres) plus loin, nous nous arrêtons pour passer la nuit dans le village de Tjyang-hang. Il paraît que nous sommes loin des centres civilisés : on ne trouve ici ni chandelle, ni pétrole, ni huile-végétale, pas même un bec de gaz ou une petite lampe à arc ; on ne semble pas, non plus, connaître l'éclairage à l'acétylène ; du moins je n'en ai pas entendu parler. Tout notre luminaire se réduit à des chènevottes grosses comme le doigt et longues de plus d'un mètre. On les a préalablement trempées à plusieurs reprises dans une bouillie composée de son et de lavure de riz. Les parcelles de farine de riz tombées au fond de la terrine et le gluten contenu dans le son adhèrent assez

bien à la chènevotte et la revêtent d'un enduit protecteur qui en modère et régularise la combustion. Pour servir de support à ce cierge nouveau genre qui brûle horizontalement, un trou de la grosseur d'un goulot de bouteille a été pratiqué dans la cloison et les cendres qui tombent constamment sont reçues dans un plateau en bois. Voilà l'appareil qui va nous éclairer (?) durant deux longs mois d'hiver.

Le lendemain, nous partons un peu avant 8 heures. La vue à droite et à gauche est bornée par deux rangées de collines à peu près parallèles ; ces vallées qui se succèdent assez uniformes n'ont guère plus de 200 à 400 mètres de large. Nous remontons le cours d'une petite rivière et traversons un de ces affluents sur un assez joli pont (Voir la grav, p. 222). La monotonie du paysage n'est rompue que par le vol de quelques pigeons, l'apparition de quelques canards et de nombreux faisans.

Enfin, à 11 h. 1/2, après avoir parcouru 40 lis, nous faisons halte à Pou-ryeng, petite préfecture de 150 maisons, dont la moitié au moins *extra muros*.

Pendant qu'on prépare le riz, j'escalade les remparts et gagne un point qui domine toute la ville. Les gamins commencent à nous entourer, nous pilotent dans les rues, nous font visiter un ancien mandarinat ruiné et nous ramènent en triomphe à notre gîte.

Tout ce district est très pauvre : on ne peut pas y cultiver de riz ; les céréales y viennent à grand-peine dans des champs sablonneux, ou il y a plus de pierres que de fumier. Mais la population nous paraît sympathique : les hommes s'empressent dans la cour de notre auberge en dehors de la porte de l'Est et les enfants, plus familiers, pénètrent jusque dans la chambre où ils nous assaillent d'une foule de questions, tout en dévorant les bribes que nous leur donnons en récompense de leurs bons services.

6.

Une curieuse légende. —Le premier jour de l'an. —Maigre régal. —Monuments mégalithiques en Corée.

De notre auberge, nous voyons se dresser en face de nous le mont *Pou-tchyouun*, célèbre parmi les lettrés à cause d'une légende qui s'y rattache et qu'on peut lire dans le recueil chinois intitulé *Sa-Keni*.

La voici, telle que je l'ai recueillie de la bouche d'un bachelier coréen.

Il y avait, une fois, deux jeunes gens qui faisaient leurs études ensemble. Au bout d'un certain nombre d'années, l'un d'eux monta sur le trône de la Chine et l'autre, Em-tjareung, resta simple philosophe solitaire dans les montagnes de Pou-ryeng.

« Au sein des splendeurs et des délices de la cour, le Fils du Ciel n'oublia pas son ancien compagnon de littérature ; il manda un peintre habile, lut fit exécuter sur ses indications le portrait de Em-tjareung et le confia à des satellites avec ordre de rechercher partout et d'amener à la capitale celui dont les traits ressembleraient au tableau qui leur était confié.

« Arrivés au pied du mont Pou-tchyouun, les envoyés de l'Empereur avisent un homme en train de pêcher à la ligne dans le ruisseau ; ils s'approchent et le considèrent. Le doute n'est plus permis : c'est bien lui, c'est Em-tjareung, l'invité de sa Majesté.

« On se prosterne devant lui, on lui fait part de l'honneur qui l'attend, et on le presse de monter à la cour. Pas de réponse. Absorbé dans sa profonde contemplation, le bohème philosophe demeure impassible et continue machinalement de pêcher.

« Sachant en quelle estime il est tenu à la cour, les envoyés n'osent mettre la main sur lui et, après plusieurs instances inutiles vont rendre compte de leur mission à l'empereur.

« Nouvelle invitation de l'empereur, nouveau refus de Em-tjareung.

« Enfin, à la troisième fois, Em-tjareung se rendit auprès de l'empereur, en qui il affecte toujours de ne voir que son ancien condisciple. Peu soucieux de l'étiquette, il s'assit et même se coucha en présence du monarque, le tutoya et se permit à son égard d'autres incongruités. Il refusa constamment les plus hautes dignités. Ah ! c'était un sage

« —Et un malotru ! ajoutai-je en interrompant mon interlocuteur interloqué. La philosophie la plus sublime ne dispense pas d'être bien élevé. »

Après tout, quand on y réfléchit, l'esprit humain n'est-il pas le même sous tous les méridiens comme aussi l'amour de la singularité ? Quelle ressemblance frappante entre la conduite du cynique coréen envers l'empereur chinois et celle de Diogène à l'égard d'Alexandre ! Comme on aperçoit bien leur orgueil colossal à travers les trous de leurs manteaux !

A 1 h. 1/2, je me remets en selle. Peu après, sur notre droite (les cartes placent toutes l'ancienne *Mousan* sur le gauche de la route), nous voyons se dresser d'antiques remparts, dessinant comme l'enceinte d'une ville ; mais, à la place des portes, il ne subsiste que de vastes brèches. En jetant un regard à l'intérieur, nous constatons avec surprise que les habitations sont remplacées par des champs cultivés : les rares chaumières sont toutes situées hors des murs. C'est l'ancienne ville de Mousan.

Ah ! si les pierres pouvaient parler, quels intéressants récits ne nous feraient-elles pas des drames sanglants dont ces lieux furent jadis le théâtre ? Mais elles sont aussi muettes que les indigènes sont ignorants. Tout ce que j'ai pu apprendre au sujet de ces ruines en consultant les habitants les plus instruits, même le préfet de Pou-ryeng et le gouverneur de Kyengsyeng, c'est que, il y a plusieurs siècles, les citoyens de cette ville, rançonnés sans relâche par des bandes de pillards qui descendaient périodiquement du Nord, ont fini par abandonner la partie et transporter leurs pénates à 45 kilomètres de là où ils fondèrent la ville actuelle de Mousan.

Environ trois quarts d'heure plus loin, nous laissons à notre gauche un sentier qui serpente dans la montagne, c'est le chemin qui mène à Mousan.

Cette ville doit sa célébrité à une concession importante, qui a été faite ces dernières années par le gouvernement coréen. Les Russes ont obtenu l'exploitation d'immenses forêts, presque les dernières, hélas ! qui subsistent dans ce pays naguère si admirablement boisé. C'est que les Coréens, peuple inconscient s'il en fut, au lieu de distribuer leurs montagnes en coupes réglées, abattent tous les arbres qui leur tombent sous la main, petits ou grands, sans songer au lendemain.

Le résultat immédiat de cet aveuglement, c'est que ces cimes dénudées ne savent plus retenir les eaux pluviales et amènent des inondations désastreuses, et le résultat prochain est que, dans un avenir peu éloigné, on sera obligé d'acheter le bois de construction... en Amérique.

A 20 lis (8 kil.) de Pouryeng, mes compagnons fatigués proposent une halte : nous traversons la rivière qui descend de la grande chaîne de montagnes, et nous passons la nuit au petit village de Mouneungtai.

Le jour suivant, 1er janvier, je veux offrir à mes gens un petit régal pour inaugurer la nouvelle année. Vatel est mandé ; je mets à sa disposition un nombre convenable de sapèques et lui donne carte blanche,

« —Père, répond-il désolé, que voulez-vous que je fasse ? C'est aujourd'hui la veille de dimanche, impossible de tuer une poule (jusqu'ici l'on observe en Corée l'abstinence du samedi) ; d'autre part, nous sommes loin de la mer, le ruisseau est gelé et les poissons ne voyagent pas dans la montagne. Comment s'en tirer ?

« —N'y a-t-il pas d'œufs dans la localité ?

« —Il n'y en a point actuellement. Heureux encore sommes-nous d'avoir pu nous procurer quelques poignées de riz, car les gens du pays ne mangent d'ordinaire que de l'orge et du millet.

« —Eh bien ! rejette-toi sur le règne végétal. Sans doute, en cette saison, il n'y a pas de légumes frais ; mais ne pourrait-on pas trouver des haricots ou des pommes de terre ?

« —Nous aurons des pommes de terre à Hoiryeng ; quant aux haricots, je ne sais ce que vous voulez dire.

« —Informe-toi auprès du catéchiste », répondis-je pour me tirer d'affaire et je me mis à réciter mon chapelet.

L'heure du déjeuner arriva. Le menu, c'était exactement la *carte blanche* que j'avalais donnée au cuisinier. Le bol de riz était seulement accompagné d'une tasse de *Kim-tchi*, salaison indescriptible à l'ail et au piment « dont l'odeur, dit le colonel Chaillé-Long, ferait fuir un putois d'Amérique. » J'oubliais, il y avait encore une soucoupe de *toratji*.

« —Quès aco ? » direz-vous.

Ce sont les racines desséchées de ces campanules qui balancent au souffle du zéphir estival leurs clochettes de satin-bleu. C'est très poétique, comme vous voyez ; mais je dois ajouter avec M. Ysabeau « que des vaches bien élevées et des lapins qui se respectent refuseraient d'en manger ».

« Bon appétit ! dis-je en riant à mes gens confus pour les reconforter, En guise d'assaisonnement, rappelez-vous qu'aujourd'hui le petit Jésus versa ses premières larmes avec les premières gouttes de son sang. »

Cette pensée élevant nos âmes nous fit oublier la maigre pitance que nous avions sur notre table et notre repas fut sans doute plus gai que celui de l'empereur de Corée,

Devant nous, sur l'azur du ciel, se découpe la grande montagne que nous allons franchir. D'abord, nous marchons une heure durant dans une route encaissée, puis nous tournons brusquement à droite et commençons l'ascension du Mou-san-ryeng. Après une heure d'escalade, nous nous arrêtons pour souffler au point culminant qui sépare les deux bassins.

De ce sommet, j'avais espéré découvrir au loin la ville de Hoiryeng et la terre promise. Nouvelle déception, si commune en Corée et à laquelle pourtant je ne saurais m'habituer : nos regards sont arrêtés par les ramifications de la chaîne qui ondulent à nos pieds et se relèvent pour nous fermer l'horizon deux ou trois kilomètres plus loin.

Sur le bord de la route se dresse un petit temple en l'honneur du génie de la montagne. C'est une simple construction en bols couverte de tuiles ; à l'intérieur, quelques inscriptions chinoises et une image. Ces sortes de pagodins, dont les murs ont environ 1m, 50 en tout sens se retrouvent sur tous les cols importants de Corée. Dans les passages moins considérables on voit au moins un arbre fétiche au pied duquel est un tas de pierres. Chaque dévot ramasse sa pierre plus ou moins près du sommet de la montagne selon son degré de piété et l'apporte pour grossir le tas ; d'aucuns même y déposent quelques sapèques. Quant à l'arbre, la hache et la serpe le respectent, les païens suspendent à ses branches des lambeaux d'étoffe ou de papier, de la paille et des sachets de riz, etc.

Comme des usages analogues existent en d'autres pays, il serait intéressant de comparer avec les nôtres les croyances et pratiques superstitieuses des peuplades du centre de l'Afrique, des tribus de Bédouins, de la Transjordanie, celles des Indiens, etc. Nous avons aussi en Corée des monuments mégalithiques, comme dans l'Inde, la Syrie et la Bretagne. Un de mes confrères a entrepris une étude de toutes ces questions ; mais, jusqu'ici, absorbé par les soins du ministère, il n'a pas encore pu mener à bonne fin son travail.

7.

Chez un bachelier chrétien. — Un coup de la grâce. — Difficultés à Hoiryeng. — Lettre au mandarin. — Réponse tardive et insuffisante. — Une drôle d'audience.

La descente de la montagne n'offre aucune difficulté et s'opère en 40 minutes. Nous achevons de parcourir nos 40 lis (16 kilom.) dans la matinée, et nous arrêtons à Hpoug-san à 11 h. 1/2 pour dîner.

Cinq lis plus loin, nous passons devant un hameau coquettement assis sur la rive du torrent.

« — Père, disent mes gens, c'est ici qu'habite le bachelier Nam, un fervent catéchumène. Si nous passons sans le voir, il ne pourra s'en consoler ; vous feriez bien de mettre pied à terre et d'entrer un instant vous reposer chez lui.

« — Je vous connais, bons apôtres, vous n'êtes jamais pressés. Si nous nous arrêtons une minute dans cette maison, nous y serons encore dans deux heures.

« — Non certes, répondirent-ils en riant, nous repartirons incontinent ; mais il est bon que cette famille vous voie et entende quelques mots de votre bouche. Ce catéchumène vit av son frère aîné et son vieux père qui ne lui laissent pas un moment de répit depuis qu'il veut se faire chrétien. Votre présence encouragera le jeune homme et intimidera les persécuteurs. »

Je me laissai convaincre, et nous pénétrâmes dans la cour. Aussitôt le bachelier saisit la bride de mon cheval et nous invita à entrer chez lui.

« — As-tu encore tes parents ? lui demanda-je après qu'il m'eut salué.

« — Grâce à Dieu, j'ai encore mon père.

« — Je le verrai avec plaisir. Et n'as-tu pas de frère ?

« — Si, répondit-il en jetant un regard autour de lui, justement le voici. »

Le frère aîné, dont l'œil farouche brillait d'un feu sombre, fit un soubresaut comme un tigre pris au piège. Il avait espéré pouvoir satisfaire sa curiosité et s'esquiver ensuite incognito ; mais il était trop tard. Se voyant pincé, il fit contre mauvaise fortune bon cœur, et vint bravement me souhaiter la bienvenue.

« — Vous savez (Nous tutoyons généralement nos chrétiens parce que nous les regardons comme nos enfants, et les traitons en conséquence ; quant aux païens, ce sont des étrangers pour nous, et nous leur adressons la parole selon le rang qu'ils occupent dans la société) lui dis-je, que votre cadet se prépare à embrasser la religion catholique. Il est convenable que deux frères n'aient qu'un seul cœur ; j'espère donc que, vous aussi, vous deviendrez des nôtres.

« — On verra plus tard, répliqua-t-il d'un air rogue. Pour le moment, la religion est mal notée par ici, et il serait imprudent de s'y engager. »

Flairant une menace de sa part et voulant en avoir le cœur net, j'ajoutai :

« — Que voulez-vous dire ? Quelles sont les calomnies qu'on débite contre notre sainte religion, et qu'y a-t-il à craindre pour ses disciples ? »

Il ne démasqua point ses batteries et se contenta de répondre :

« — Oh ! moi, j'ignore ce dont on accuse les chrétiens : mais les gens du village assurent que cette doctrine est prohibée, et ils sont bien décidés à expulser de la contrée tous ceux qui voudraient s'enrôler parmi vous.

« — La religion catholique n'est nullement proscrite, elle a des adhérents dans toute la Corée et même à Seoul, sous les yeux du gouvernement ; moi-même, qui ne suis venu ici que pour prêcher, je voyage avec l'autorisation de l'empereur.

« — Je ne dis pas le contraire ; je ne sais pas, moi.

« — Eh bien, quels sont donc ces individus qui se permettent de menacer les chrétiens ?

Lorsque je raconterai cela au mandarin de Hoiryeng, il ne manquera pas de me demander les noms. Quels sont-ils donc ? Je veux les connaître. »

A cette perspective d'une enquête inattendue, le pourfendeur des chrétiens amena pavillon, et resta coi. Il ne pouvait citer aucun nom, il n'était pas sûr, il croyait avoir entendu dire, etc.

Pour le noter en passant, ce vulgaire incident est la fidèle image de ce qui a lieu dans les hautes sphères consulaires et ministérielles : avec les Orientaux, si l'on veut avoir recours aux finesses

de la diplomatie, on a généralement le dessous : mais, quand on va droit au but et qu'on parle ferme, les obstacles s'aplanissent et les difficultés s'évanouissent.

Pendant que je murmurais *in petto* cet apophtegme, le frère aîné discrètement s'éclipa dans la cuisine et oncques ne le revis de la soirée, ce qui me fit mal augurer de sa future conversion.

Le principal adversaire nous cédant ainsi le champ de bataille, le bachelier introduisit alors l'auteur de ses jours. C'était un bon vieillard, assez vert pour ses soixante-dix-huit ans ; mais qui, la figure impassible et les yeux mi-clos, semblait absolument privé de la vue, de l'ouïe et de la parole.

Après avoir en vain essayé de lui corner, sur un ton très élevé, quelques phrases de politesse dans le tuyau de l'oreille, nous continuâmes la conversation entre nous, c'est-à-dire Luc le chef des chrétiens du Nord, Joseph mon catéchiste et le bachelier qui reçut plus tard au baptême le nom de Jérôme. L'entretien roulait, comme de coutume, sur les grands sujets de l'oraison, de la chute originelle et de la rédemption et de la destinée finale de l'humanité avec les moyens que l'Eglise met à notre disposition pour nous permettre de l'atteindre.

Soudain voilà le visage du bon vieux qui s'illumine : il fixe tour à tour chacun de nous et sort enfin de son mutisme. Sans en rien laisser paraître, il avait suivi avec intérêt tout ce que nous disions et, touché de la grâce, il finissait par se mêler à la conversation pour qu'on lui expliquât ce qu'il ne pouvait comprendre. Naturellement il avait ses petites objections, qu'il ne fut pas très difficile de résoudre, et notre homme commença sur le champ à faire le signe de la croix et à apprendre l'Ave Maria. Frappé de sa bonne volonté et en considération de son âge avancé, je lui promis de le baptiser le mois suivant, à mon retour, si, dans l'intervalle, il continuait de se préparer avec zèle.

Sur ces entrefaites, cinq chrétiens du Nord, à la nouvelle de mon arrivée, viennent me rendre leurs devoirs et me donner des renseignements sur leur région. Les catéchumènes là-bas sont nombreux et fervents ; mais il s'est formé contre eux un parti puissant qui a juré leur perte.

Cette hostilité, après avoir sourdement grondé depuis le mois de juin, éclata en octobre dernier à l'occasion d'un bâtiment, sis dans la ville de Hoiryeng, qu'un chrétien avait acheté pour nous servir de lieu de réunion et de chapelle provisoire. Cette maison était fort convenable pour la localité ; mais, comme elle était restée un certain temps inhabitée, quelques réparations étaient indispensables. Or les notables de l'endroit, vu l'usage auquel elle devait être affectée, en interdirent l'entrée au nouveau propriétaire et même, de leur autorité privée, y apposèrent les scellés. En outre, durant trois mois, ils abreuvèrent nos pauvres néophytes de toutes sortes d'outrages.

« —Je vous félicite de votre longanimité, dis-je aux envoyés, mais comment se fait-il que vous ayez attendu jusqu'à ce jour pour me mettre au courant d'événements qui remontent si loin ?

« —Tout d'abord nous espérions pouvoir arranger l'affaire tout seuls sans vous donner l'embarras d'une intervention ; puis, vous voyant si heureux de venir chez nous, nous pensâmes que vous aviez bien le temps de faire connaissance avec le revers de la médaille. 1

« —Cette délicatesse vous honore et je vous en sais gré. Néanmoins, si vous m'eussiez averti plus tôt, j'aurais fait donner par Séoul des ordres au mandarin et aujourd'hui tout serait prêt pour nous recevoir, tandis que, demain matin, en entrant dans la ville, nous n'aurons pas de pied-à-terre. ;

« —C'est justement pour cela que nous abordons maintenant la question. Si vous voulez bien écrire au mandarin, nous porterons la lettre ce soir, il donnera des ordres et demain tout sera prêt pour votre entrée en ville.

« —Je doute fort que cela aille aussi vite que vous semblez le croire. En tout cas il n'y a pas de temps à perdre. »

Je dictai donc au catéchiste la lettre suivante :

« Il nam tong, 1er janvier 1898.

« Monsieur le Mandarin,

« Des affaires m'appellent à Hoiryeng. Pour les régler, un séjour plus ou moins long dans cette ville me sera nécessaire. Ne pouvant pas loger tout ce temps à l'auberge, j'ai prié un habitant de m'héberger chez lui. Il y a consenti volontiers ; mais j'apprends que certains individus ont empêché le propriétaire de réparer celle maison et ont même eu l'audace d'y poser les scellés. Sans doute ces personnes ne savent pas que je voyage avec un passeport du gouvernement coréen : elles vont contre l'ordre de l'Empereur qui recommande à tous les fonctionnaires de me bien traiter et de m'accorder aide et protection. Je vous prie donc de les instruire et j'espère que ladite maison sera promptement habitable, car je dois arriver demain.

« J'aurais encore plusieurs choses à vous communiquer ; mais ce sera pour notre prochaine entrevue, puisque j'aurai bientôt l'honneur de vous voir.

« Veuillez agréer, etc.

« L. Brett,

« Missionnaire apostolique français. »

Le lendemain, 2 janvier, nous continuâmes à suivre les innombrables zig-zags de la rivière qui marquait notre route.

Enfin après 35 lis (14 kilom.) dans un chemin encaissé que Borée balayait à outrance, en nous fouettant irrévérencieusement le visage, nous fîmes halte dans un auberge de Pong eu mi pour attendre la réponse du mandarin.

La réponse n'arrive pas. Je veux quand même aller de l'avant – la *furia francese* – mes gens me disent que c'est impossible : il faut attendre. Cela se complique, Je prévois que les choses n'iront pas toutes seules et qu'il y aura des bémols à la clé.

Cela me rappelle l'histoire d'un de mes amis qui, comme votre serviteur, n'est pas très fort en musique. Nous nous étions arrêtés un jour devant l'étalage d'un marchand de pianos à Changhaï. Mon compagnon avise quelques nouveautés à sa convenance et veut absolument les acheter.

« —C'est fort bien, mon cher, lui dis-je ; mais ce morceau me semble d'une exécution difficile pour un commençant. Voyez donc, il y a cinq bémols à la clé.

« —Bah ! répondit-il. Ça m'est égal : quand il y en a plus d'un, les autres, je les gratte. »

Eh bien, moi aussi, je crois que je vais avoir pas mal de bémols à gratter.

Enfin, après s'être fait longtemps désirer, la réponse du mandarin finit par arriver et ne nous causa pas une médiocre surprise. En deux mots, voici sa teneur :

« J'espère que le grand homme Paik, (c'est mon nom coréen) a fait bon voyage. Vous voulez bien me dire que vous avez un passeport de sa Majesté, daignez donc avoir l'extrême obligeance de me l'envoyer afin que j'y jette un coup d'œil. C'est avec plaisir que j'aurai l'honneur de recevoir votre précieuse visite,

« Kim Ha Yen,

« Préfet de Hoireng »

Comme courtoisie épistolaire, rien n'y manque ; mais aussi comme finesse orientale, c'est parfait : politesse exquise, mais pas un mot de ma requête. Dans toute ma lettre une seule chose l'a frappé : j'ai un passeport, il veut le voir. Avec nos idées européennes, cela paraît tout naturel ; mais ici c'est contraire aux coutumes. Si nous étions au Japon, ou à chaque pas un gendarme vous requiert plus ou moins poliment d'exhiber votre passeport, je me soumettrais sans murmure à cette ennuyeuse formalité, parce que c'est reçu ; mais, en Corée, c'est inouï. A la rigueur, sans doute, le mandarin est dans son droit, mais l'exiger trop strictement, n'est-ce pas injurieux, comme porte l'axiome juridique : *summum jus, summa injuria* ? Enfin il n'y a pas à tergiverser : il veut voir mon passeport, il le verra ; mais je ne peux pas m'en séparer, je le porterai moi-même.

En route donc ! Par un vent glacial qui souligne énergiquement les -20° de mon thermomètre, nous achevons les 25 lis (10 kilom.) qui nous séparent de la fameuse ville de Hoiryeng. Déjà les remparts se dressent devant nous. Tout le long du chemin, de petits groupes de catéchumènes viennent à notre rencontre et nous formons une escouade d'une trentaine de personnes quand nous arrivons à la porte du sud.

Là, malgré la rigueur de la saison, une bande de curieux fait la hale : la malveillance se lit sans peine sur leurs visages étonnés. Ils obstruent le passage et, à notre prière polie de nous faire place, Ils répondent par des injures et des menaces. Je pousse mon cheval en avant, la populace finit par se ranger un peu et mes gens suivent par la troué.

Je me fais d'abord conduire directement à la maison que nous avons achetée ; après avoir constaté qu'elle est inhabitable, je me rends au prétoire accompagné de la cohue. Là stationne déjà, dans la cour, une foule considérable, mais plus calme. J'avise un satellite et lui dis de porter au mandarin mon passeport en guise de carte de visite.

Aussitôt celui-ci, entouré de ses assesseurs, s'avance sur le perron pour me recevoir et m'introduit au salon. Selon l'étiquette locale, nous laissons nos chaussures à la porte et nous nous asseyons à *la tailleur* sur les fines nattes qui recouvrent le parquet.

Cependant, à ma profonde stupéfaction, le mandarin, les yeux fixés sur le document que je viens de lui remettre demeure plongé dans sa lecture et ne semble pas se douter de notre présence. Il est 1 h. 57. Je respecte son recueillement et n'ai garde de le troubler. De mon côté, pour me distraire, je contemple la pose majestueuse de mon... interlocuteur (?), je fais l'inventaire de l'appartement (jolis paravents, quelques livres, pinceaux, dépêches éparses sur une petite table, les inévitables sceaux de la préfecture, service à thé, des pipes, un crachoir et un... pot de chambre). Je dévisage les curieux qui se pressent debout sur le seuil de la porte ouverte pour assister gratis au spectacle de l'audience et comptent avec intérêt les clous de mes brodequins.

Quand cela a cessé de m'amuser, je consulte ma montre : elle marque un peu plus de 2 heures. Je dis alors au catéchiste que ce silence agaçait : « Je parle que le noble mandarin n'a jamais vu de passeport de sa vie ; comme c'est la première fois, ça l'absorbe à un tel point qu'il oublie que nous sommes là. »

Le catéchiste— un vieux routier, ancien compagnon du P. Deguette, —n'était guère impressionné par la majesté du lieu ; il partit d'un éclat de rire.

Le mandarin leva la tête et voulut savoir ce que l'Européen avait dit de si spirituel. On lui traduisit mon observation, Aussitôt il replia le passeport, le déposa respectueusement sur la table et s'informa si nous avions fait notre voyage sans trop souffrir du froid. L'occasion s'offrait d'elle-même d'entrer en matière—*in medias res*, comme disaient les anciens, —je la saisis par les cheveux.

« —Je vous remercie, répondis-je, nous avons fait un excellent voyage. Seulement vous conviendrez avec nous qu'il ne fait pas chaud ; je ne vois guère la possibilité d'aller passer la nuit dans une chambre ou l'on n'a pas fait de feu depuis quatre mois et dont portes et fenêtres sont ouvertes à tous les vents, »

8.

Fin de l'audience. —Population mal intentionnée. —Première messe célébrée à Hoiryeng . —Une tournée en ville.

Le mandarin commençait à nous témoigner quelque intérêt, lorsqu'une remarque partie de l'assistance me fit tourner la tête. Mes yeux rencontrèrent un homme au regard faux, qui disait d'un air patelin :

« —Au sujet de la maison, il y a un moyen bien simple d'arranger la chose. Faites appeler le vendeur, demandez-lui s'il consent au marché : si oui, la maison est à vous, faites-en ce que vous voudrez ; sinon, vous n'avez pas le droit d'y entrer. »

Il va sans dire que le coquin avait, à l'avance, fait la leçon à l'ancien propriétaire.

« —Quel est cet individu qui a trouvé cette idée lumineuse ? demandai-je au catéchiste. »

« —C'est le substitut.

« —Eh bien ! dis à Monsieur le substitut que pour le moment, j'ai l'honneur de parler au mandarin ; tout à l'heure, si on lui demande son avis, il pourra le donner. Quant à la maison, elle a été vendue en bonne et due forme depuis plus de quatre mois, l'argent a été versé, les titres de propriété ont été livrés : inutile de revenir sur le fait accompli. Pour le moment, je n'ai qu'une question à poser au mandarin : « A-t-il, oui ou non, le pouvoir et la volonté de faire respecter notre vie et notre propriété dans la ville de Hoiryeng ? »

Au lieu de la réponse catégorique que je désirais, le mandarin nous fit servir quelques tasses de thé et appela les notables. Ceux-ci vinrent se ranger dans la cour et s'agenouillèrent au premier plan, la foule se tenait debout par derrière. Sur le perron étaient accroupis les secrétaires de la préfecture, et tandis qu'un héraut à haute et intelligible voix, répétait, toutes les deux ou trois phrases, sans hésiter jamais et en les ornant même un peu, les paroles du mandarin.

Celui-ci leur montra à tous mon passeport et, pendant près d'une demi-heure, leur fit une allocution qui peut se résumer en ces termes :

« —Un traité a été conclu entre la Corée et la France ; le grand homme ici présent est en règle ; maintenant que vous avez vu son passeport, si vous lui suscitez des obstacles l'affront atteindra ma personne et rejaillira sur notre empereur lui-même. Qu'avez-vous à répliquer ? »

Les notables frappèrent du front le sol gelé de la cour et répondirent en chœur :

« —Nous ne savions pas ; veuillez nous pardonner, nous avons mal agi par ignorance. »

Je m'étais levé pour ne pas perdre un détail de la scène si intéressante qui se déroulait devant moi.

« —Vous entendez, me fit remarquer le mandarin, ils reconnaissent leur faute et implorent votre indulgence.

« —C'est bien, dis-je en élevant la voix, je suis satisfait et tout disposé à oublier le passé ; mais ne recommencez pas : à l'avenir vous n'auriez plus le prétexte de l'ignorance pour vous excuser. »

Là-dessus le mandarin congédia l'assistance et fit fermer la porte donnant sur la cour ; puis la conversation continua amicalement entre nous.

« —On voit bien, observai-je, que nous sommes loin de Séoul. A la capitale, le peuple est bien disposé à notre égard et souvent même les ministres nous honorent de leurs visites, tandis qu'ici vos administrés...

« —Oh ! de grâce, ne dites pas mes administrés, s'il-vous-plaît, dites mes sauvages car en vérité ce ne sont pas des citoyens *paik-syeng*, mais de vrais barbares, *ya-min*. »

Je regardai les nombreux spectateurs qui encombraient l'antichambre : ils écoutèrent sans sourciller ces paroles peu flatteuses, Le mandarin poursuivit :

« —Sauf quelques rares voyageurs russes, il ne vient jamais d'Européens et ils ne savent pas se conduire. Quand le mandarin veut leur enseigner la politesse, ils le chassent tout simplement de son district, comme ils m'ont fait naguère à Kil-tjyou. Aussi je vous assure que je ne les regretterai pas.

« —Vous allez donc nous quitter ?

« —Oui, j'ai déjà reçu mon changement et j'attends mon successeur de jour en jour.

« —Et quelle est votre nouvelle préfecture ? Allez-vous vous rapprocher de Séoul ?

« —Hélas ! non. Je vais à 100 lis plus au nord, à Tjyong-syeng,

« —Eh bien ! nous avons espoir de nous revoir.

« —Je le souhaite de tout mon cœur, car je désire faire plus ample connaissance avec vous en tout cas, soit à Hoiryeng, soit à Tjyong-syeng, comptez sur moi. »

Comme il était près de 4 heures, je pris congé du mandarin en m'excusant de lui avoir absorbé une portion si considérable de son précieux temps. Il sourit et ajouta :

« —Vous ne pourrez pas occuper votre maison aujourd'hui ; veuillez donc me faire le plaisir d'accepter l'hospitalité dans un bâtiment dépendant du *yamên*, que j'ai coutume de mettre à la disposition de mes hôtes de distinction. »

Après un nouvel assaut de protestations d'amitié, nous nous séparâmes et le mandarin rentra dans ses appartements ; mais, durant notre court trajet au gîte si gracieusement octroyé, nous fumes de nouveau suivis par une foule houleuse—et les pierres mêmes commencèrent à pleuvoir. L'une d'elles — qui m'était sans doute destinée — atteignit l'homme qui tenait la bride de mon cheval. Je me retournai aussitôt, mon air déterminé intimidait les assistants ; ils prirent la fuite en criant : « Son regard est terrible. » Peu après, un domestique du mandarin vint s'informer si nous étions confortablement installés et nous apporta de la part de son maître deux poules et une bougie de stéarine. Cependant la curiosité populaire était loin d'être satisfaite : on avait vu notre visage et notre costume, mais qu'y avait-il dans nos caisses ? Pour éclaircir ce mystère une cinquantaine d'enfants et de jeunes gens nous assaillirent jusqu'à la nuit de leurs importunités. Pour les amadouer je distribuai aux plus polis quelques bonbons, cigarettes et autre menue pacotille ; si ma provision eut été plus considérable, j'aurais gagné tous les cœurs.

Enfin les ténèbres couvrent la terre ; nous verrouillons les portes de la cour et nous nous préparons à prendre un repos bien mérité ; mais nous avions compté sans M. le substitut. Ce coquin avait soudoyé plusieurs polis qui, par-dessus le mur d'enceinte, lançaient des pierres jusque sur notre porte et agrémentaient notre sommeil d'alertes dont nous nous serions bien passés.

Le 3 janvier, avant que l'aube ne ramène les importuns, je dresse sur deux caisses mon autel de missionnaire et j'ai la consolation d'offrir à Dieu, pour la conversion de la contrée, la première messe qui ait été célébrée dans ces parages.

Dans la matinée, le mandarin vint me rendre ma visite de la veille. Il arriva, précédé d'un simple domestique et suivi d'un jeune homme qui portait les sceaux, car un mandarin ne se sépare jamais de ces insignes de sa dignité.

Je le reçus dans mon campement et le fis asseoir à mes côtés sur ma couverture pliée en quatre. Heureusement j'avais en réserve quelques cigares et une bouteille de rhum, cadeau de mes bons amis du croiseur russe *Creysler*. J'admirai avec quelle bonhomie charmante le haut fonctionnaire sut se plier aux circonstances et partagea mon chétif butin.

A mon tour je voulus prendre un peu l'air et familiariser cette population turbulente avec la vue d'une soutane. Après avoir préposé quelques chrétiens à la garde de nos effets, j'allais sortir quand mon catéchiste me fit observer qu'il serait prudent de ne pas nous aventurer sans la protection de deux satellites... en cas d'éventualité.

Il écrivit donc un billet au mandarin qui nous dépêcha aussitôt deux de ces intéressants personnages. L'un était jeune, jovial et même espiègle, un vrai type de gavroche coréen. L'autre, vieux madré, avait la physionomie mobile comme celle d'un singe et me rappelait involontairement Janus au double visage ; pendant que de sa grosse voix il gourmandait les voyous et leur intimait l'ordre de circuler, un coin de sa bouche prenait un air menaçant et son œil droit lançait des regards chargés à chevrotines, mais en même temps l'autre coin grimaçait un sourire paternel et l'œil gauche clignait d'un air d'encouragement. Je ne serais nullement surpris que, le soir, après avoir déposé son uniforme, ce vieux retors ne soit des premiers à prêter main forte aux flibustiers des environs.

Quoi qu'il en soit, ces *policemen* nous accompagnèrent seulement pour la forme et furent impuissants à réprimer l'attitude provocatrice de la foule comme à nous défendre contre les moqueries, ses impertinences et ses menaces. Au fond, je suis persuadé que le prestige de *mea brodequins ferrés* capables d'écraser par mégarde un orteil comme une pomme cuite, fit réfléchir ceux qui avalent des cors aux pieds et contribua plus efficacement à nous protéger contre les bousculades, que l'aspect bonasse des représentants de l'autorité.

9.

Description de Hoiryeng. —Soirée de famille. —Digression philologique. —L'Épiphanie. —Fervents catéchumènes. —Quelques tribulations.

Hoiryeng a la forme d'un quadrilatère beaucoup plus long que large et compte environ 5,000 habitants. Ses remparts sont encore en assez bon état. Les maisons sont assez bien bâties, mais présentent souvent cette singularité que les tuiles du toit ont la concavité tournée vers le ciel. C'est une économie de moitié et il paraît que les gouttières sont rares quand les interstices ont été soigneusement jointoyés avec de l'argile.

Comme partout en Corée, chaque maison est entourée d'une haie, qui sert en même temps de clôture et de parapluie au bâtiment. En effet, lorsque le vent fouette la pluie contre les murs en pisé, ceux-ci se dégradent facilement. Pour obvier à cet inconvénient, on tresse en roseaux des palissades qui ont besoin d'être fréquemment renouvelées ; ici ces palissades sont généralement en branches de saule et peuvent durer une dizaine d'années.

La seule rue un peu spacieuse est celle qui, de la porte du Sud, conduit au mandarinat près de la porte de l'Est. Là se trouve l'unique construction originale et digne d'être visitée : c'est un grand magasin où les Chinois viennent périodiquement vendre leurs marchandises : étoffe, mercerie, comestibles, etc.

Malgré les efforts de l'autorité, le commerce languit et sur la place du marché ne figure guère que du bois de chauffage. Il faut entendre ces bonnes gens parler avec enthousiasme des « admirables boutiques de Ouensan », comme, du reste, les habitants de Ouensan se pâment en parlant de l'approvisionnement de Séoul, tandis que les citadins de la capitale se fournissent à Changhai, en Europe ou en Amérique.

Ainsi va le monde. Et chacun a raison : tout est relatif ici-bas et les plus heureux sont, en somme, ceux qui ignorent les besoins factices de la civilisation et savent se contenter de peu.

Les hommes sont généralement plus grands et plus vigoureux que dans le Sud. Ils portent la même coiffure, mais ont le toupet (au propre et au figuré) plus fort. Leur costume ne diffère pas des autres provinces, sauf en hiver où les voyageurs se revêtent de peaux de chiens de la tête aux pieds, ce qui donne au paysage un aspect giboyeux.

Les femmes ont une façon spéciale d'arranger leur chevelure ; mais, n'ayant pas étudié le procédé, je ne saurais le décrire et je décline humblement toute compétence en cette matière. Leur caraco (était-ce à cause du froid ?) est quelquefois plus long et plus modeste que ce que j'ai rencontré partout ailleurs en Corée.

Les mamans ont une manière très élégante de natter les cheveux de leurs bébés, qui sont ravissants sous leurs brillants costumes de cotonnade ou de soie rose, rouge, verte, mauve, violette, etc.

Tout en notant ces détails, nous cheminons toujours et nous arrivons à la porte de notre maison. Je constate avec plaisir que les travaux sont bien avancés : sans doute le crépissage n'est pas encore sec et le papier qui doit recouvrir les portes n'est pas collé partout ; mais au moins nous serons chez nous. Je fais apporter nos bagages et nous nous installons à l'instant même.

Quelle délicieuse soirée passée en famille avec ces chers néophytes ! Nous aimons à répéter le mot du psalmiste : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum* ! On m'accable de

questions sur mes parents de la France, et moi, je tache de recueillir quelques renseignements sur le pays. J'avoue que ce n'est pas chose facile, car j'ai peine à comprendre mes interlocuteurs et mon catéchiste, qui devrait me venir en aide, ne se rend pas compte avec son cerveau coréen, de l'intérêt que ces détails peuvent offrir à moi ou à d'autres, et il préfère raconter pour son propre plaisir des histoires qui, à mon tour, me laissent parfaitement indifférent. Tant il est vrai que... *de gustibus non disputandum*.

Le dialecte diffère assez de celui de Ouensan et à fortiori des provinces méridionales pour qu'un étranger -- même coréen- ait de la peine à se faire comprendre du premier coup. La prononciation semble plus dure et plus sifflante. Ainsi Tj devient Tz ou T. S se prononce en chantant et équivaut tantôt à Sh comme à Canton, tant carrément à Ch, come à Saint-Flour. La diphtongue Oi se prononce Oai; Eut devient I.

Les gens du pays affectent de mettre au nominatif la plupart des substantifs, surtout ceux qu'on laisse ordinairement au radical ; de même pour les nombres cardinaux.

Beaucoup de mots sont simplement défigurés par la prononciation patoise (1).

1) Ainsi Meihkori pour meihkori (souliers). Kamhti pour kamhtou, (calotte). Konyain pour koyangi (chat). Mountzi pour montji (poussière). Kamdzyei pour kamtja (pommes de terre). Samai pour samal (manche d'habit). Pyangouri pour pyengari (poussin). Pyengsari pour pyeng (bouteille). Mosayul pour mot (clou). Hoai tjoai kyeng pour hoi tjoai kyeng (acte de contrition).

D'autres, au contraire, diffèrent tellement qu'ils sont méconnaissables (2).

2) Shissouai pour sihyo (montre). Kousai ou koumoki pour koulhtong (cheminée). Naigouri pour yenkeui (fumée). Pinireuko pour naksong (récitation tronquée). Papouriko pour tchaksong (récitation fautive). Ollita pour sokita, (tromper). Mousseukei pour mouestnya (quoi ?)

Les formes grammaticales de la conjugaison présentent des divergences remarquables (3).

3) Animneita devient anioeita, ... n'est-ce pas)

Keisionika devient kyeipsioniong (... y est-il ?)

Ikesi mouesionika devient ikei mousi kiniong Qu'est-ce que cela ?)

Otaïro kasinanika devient oturo kasiopnarika (Où allez-vous ?)

Itjyeparyetsapneita devient nitsosseukouma (J'ai oublié)

Le voisinage de la frontière n'a pas manqué de déteindre sur l'idiome et plusieurs vocables portent un indéniable cachet d'origine étrangère. Ainsi, tandis que, dans les ports ouverts au commerce européen, les allumettes sont communément désignées sous le nom de *matchi* (de l'anglais match), dans le Nord on les appelle *pitjikai*, qui vient évidemment du russe *spitchki*.

De même il serait aisé de multiplier les citations d'importation chinoise.

Bien souvent déjà j'avais entendu désigner la Corée sous l'antonomase de *tai-kouk* (grand royaume) ; ici, pour la première fois, j'ai surpris l'expression do *syo-kouk* (petit royaume), appliquée à la Corée par les Chinois et les Coréens eux-mêmes.

Et maintenant paulo majora canamus !

C'est après-demain l'Épiphanie, l'anniversaire du Jour où les Roi Mages, ces prémices de la gentilité, vinrent prosterner leurs couronnes au pieds du divin Sauveur, c'est aussi la fête patronale de notre chère société des Missions Étrangères. Il s'agit d'offrir à l'enfant-Jésus un bouquet digne de la circonstance. Tous les chrétiens ici présents désirent communier ce jour-là et, pour rehausser l'éclat de la solennité, nous aurons vingt baptêmes d'adultes.

A l'œuvre donc et sans perdre du temps !

Durant ce triduum de préparation les exhortations morales succèdent à l'étude de la doctrine et l'oraison alterne avec l'examen.

Chacun récite à tour de rôle les prières et le catéchisme. S'il arrive qu'un candidat échoue à cette épreuve proportionnée à son âge et à sa culture intellectuelle, il est renvoyé à plus tard, Jusqu'à ce qu'il sache ce qui est requis.

Mais, dans une chrétienté à son berceau comme celle-ci, nul ne voudra courir le risque d'un pareil malheur : depuis des semaines, chaque soir avant de se coucher, le père de famille veille à ce que la maisonnée récite imperturbablement la tâche prescrite. Les pauvres femmes, qui la plupart du temps ne savent pas lire, prennent sur leur sommeil, après les rudes labeurs de la journée, pour se faire enseigner de vive voix par un frère ou leur mari ; elles y mettent un tel zèle que peu à peu elles arrivent à savoir parfaitement tout leur catéchisme, demandes et réponses. Quel plaisir de présider de telles séances ! Personne n'hésite, n'ânonne, ne bredouille, ne se reprend : c'est admirable.

Mon rôle consiste uniquement à m'assurer que tout le monde a bien compris, Je pose et fais poser quelques questions complémentaires ; nous répondons aux explications qu'on demande et aux difficultés qu'on nous propose; nous apportons des exemples de comparaisons appropriées au goût de notre auditoire, nous citons quelques sentences de l'écriture sainte ou quelques traits de la Vie des Saints; puis on donne une répétition des cérémonies du baptême, on explique le symbolisme des rites et le sens des prières; enfin on exhorte les récipiendaires au repentir de leurs fautes passées.

Ces soins absorbent la plus grande partie de la journée.

Pendant que je vaque moi-même à mes exercices de piété, les catéchumènes profitent de ce temps libre pour réciter leur rosaire et s'encouragent mutuellement à renoncer au démon et aux superstitions, à supporter sans faiblir les persécutions et à persévérer, quoi qu'il en coûte, jusqu'à la fin.

Le soir, quand je m'étends sur ma natte pour oublier les travaux du jour, ces chers Coréens, qui sans doute sont aussi fatigués que moi, ne prennent de repos qu'après avoir de nouveau récité (ou plutôt psalmodié) en particulier tout leur catéchisme, tout ce qu'ils savent de prières et un nombre respectable de chapelets. Je m'endors, doucement bercé par cette mélodie du paradis. Mais d'aucuns passent la nuit blanche ; c'est la veillée d'armes : demain ils sortiront du bain sacré chevaliers du Christ et de l'Évangile.

Oh ! oui, je suis fier de mes chrétiens. Quelle fermeté dans la foi ! quelle délicatesse de sentiments chez ces païens d'hier ! quelle mystérieuse intuition de choses que personne ne leur a jamais enseignées ! Certes l'action de la grâce est visible : on la touche, pour ainsi dire, du doigt. L'Esprit Saint n'a pas besoin de notre pauvre ministère et il sait, quand il lui plaît, infuser aux âmes de bonne volonté une ferveur que l'éloquence humaine est également impuissante à suggérer et à dépeindre.

Oh ! quel suave parfum de piété se dégage de ces beaux jours dont le souvenir embaume encore mon âme au moment où j'écris ces lignes ! Ces néophytes offraient de grand cœur à Dieu l'or pur de leur charité et l'encens de leurs prières. Pour qu'il ne manquât rien aux symboliques présents dont nous célébrions la mémoire, le souverain Maître exigea encore la myrrhe sous la forme de tribulations quotidiennes.

10.

Un fâcheux mis à l'ombre. — Nouveau mandarin. — Le mystère de la conversion. — Excursions aux environs. — Nouvelles difficultés.

Du 3 au 11 février, chaque soir, de 8 à 10 heures, des individus, embusqués sur les remparts de la ville ou postés devant l'entrée principale de notre maison, nous lancèrent régulièrement des grêles de pierres qui heurtaient les portes, brisaient les tuiles et s'amoncelaient dans la cour. Leur poids variant d'une livre à un kilogramme, nous ne dûmes notre salut qu'à la solidité du bâtiment et à notre précaution de nous tenir prudemment barricadés dans l'intérieur.

Outre ces alertes nocturnes, que les ténèbres rendaient plus pénibles, nous eûmes encore à supporter d'innombrables tracasseries ; mais je n'entreprendrai pas de les décrire en détail, car, si elles ne lassèrent pas la patience des chrétiens, leur récit pourrait facilement lasser celle des lecteurs. Quant à votre serviteur — qui a la réputation d'être patient, même très patient... pas longtemps — j'avoue que c'était le plus nerveux de la bande ; son sang gaulois bouillonnait dans ses veines et, si ces forcenés étaient parvenus à enfoncer notre porte, le premier qui en eut franchi le seuil aurait passé un mauvais quart d'heure.

La vigile de l'Épiphanie, durant les examens, j'étais constamment distrait par un dialogue provenant de la pièce voisine. Il y avait une grosse voix, légèrement avinée, qui parlait peu poliment ; d'autres voix, très humbles, lui répondaient avec une obséquiosité marquée. A la longue, cela m'intriguait tellement que je fus obligé d'interrompre la séance pour savoir de quoi il s'agissait.

C'était un certain bachelier, Kang, qui sommait mes hôtes d'avoir à quitter la maison nous jeter d'abord dans la rue pour nous expulser ensuite plus facilement de la ville, tel était le programme. Quand la scène eût duré une demi-heure, je trouvai que cela passait les bornes et j'avertis secrètement le mandarin par un billet. L'affaire réussit comme un charme. En un clin d'œil, arrivent deux satellites qui vous cueillent Monsieur le bachelier et le déposent au violon sans autre forme de procès.

A la tombée de la nuit, la parenté du délinquant vint nous supplier de le faire relâcher ; j'écrivis à cet effet pour demander sa grâce et il ne tarda pas à être remis en liberté.

Comme notre mandarin était sur le point d'être transféré ailleurs, je n'osai pas l'importuner davantage au sujet de nos difficultés et je patientai.

Son successeur arriva le 10 janvier.

Avant d'aller moi-même saluer le soleil levant, je lui envoyai ma carte selon l'étiquette coréenne. Mon catéchiste s'informa s'il avait fait bon voyage, lui insinua la situation gênante, même périlleuse, dans laquelle nous étions depuis une semaine, et réclama sa protection :

« — Je sais tout cela, répartit le fonctionnaire ; mon prédécesseur m'a conté le cas. Mais vous n'ignorez pas la loi coréenne d'après laquelle un mandarin ne traite pas d'affaires durant les trois jours qui suivent son arrivée à un nouveau poste. »

Ces paroles équivalant à une fin de non-recevoir, mon catéchiste me dissuada d'aller faire visite en personne et j'en restai là. Le mandarin avait raison : nous reçûmes encore par ci par là des pierres ; mais les grêles organisées cessèrent au bout de trois jours.

Entretemps les petits groupes continuaient à affluer chez nous et recevaient chaque jour l'un ou l'autre des sept sacrements, excepté toutefois l'extrême-onction et l'ordre.

« Mais, demandera-t-on, comment vous y prenez-vous pour opérer ces conversions ? »

La réponse est bien simple : ce n'est pas nous qui opérons les conversions, elles se font comme dans le bon vieux temps. Par exemple, Saul est renversé sur la route de Damas et Jésus-Christ l'envoie se faire instruire par Ananie ; Dieu, par le ministère d'un ange, inspire à Corneille de faire appeler saint Pierre ; le prince des apôtres vient et baptise le centurion.

L'histoire se répète, dit-on ; nous en avons la preuve sous les yeux. Quelqu'un se présente et me tient ce langage

« —Que faire pour m'élever au-dessus des vulgarités de la vie, pour me soustraire aux tentations et mauvais exemples qui m'entourent, pour atteindre le bonheur après lequel je soupire ; que faire en un mot pour sauver mon âme ? »

Je l'instruis et le baptise ; mais la première idée vient de Dieu et le premier coup est le coup de la grâce.

C'est dire qu'il est en votre pouvoir, chers lecteurs, de coopérer autant que nous à ces conversions. Chaque fois que vous faites une œuvre méritoire, prière, mortification, aumône, etc., vous obtenez une grâce et si vous dirigez votre intention de notre côté, c'est une grâce de conversion pour nos pauvres infidèles. Réjouissez-vous alors, car grands seront devant Dieu votre mérite et votre récompense.

La semaine suivante, le nombre des aspirants au baptême devenant moins considérable, nous profitâmes de nos loisirs relatifs pour faire quelques promenades dans les environs et visiter chez eux nos nouveaux convertis.

Le premier objet qui devait exciter notre curiosité était naturellement le fleuve Touman, qui sert de limite entre la Chine et la Corée. Il coule à trois quarts d'heure au nord de la ville de Hoiryeng ; sa largesse varie de 30 mètres à 50 mètres et il se partage en plusieurs bras qui se rejoignent un peu plus bas. Malgré l'âpreté du froid, il n'est pas gelé. La fonte des neiges au printemps et la mousson des pluies en été lui font rouler des flots tumultueux que les barques ne traversent pas sans danger.

En deçà de la frontière, les terrains sont pauvres et sablonneux ; au-delà, l'aspect se modifie : le sol est noir et très fertile. Cependant le système orographique est le même sur les deux rives du fleuve. Il faut aller à 25 kilomètres plus loin pour constater un changement de décor : là-bas les vastes plaines de Mandchourie remplacent la nature tourmentée des montagnes de Corée.

Les Chinois ne se rencontrent guère qu'à l'état sporadique dans cette région, l'immense majorité de la population reste coréenne. Les costumes d'abord sont là pour nous en convaincre. Et puis les habitants ont étendu çà et là leur literie sur les haies pour lui faire prendre l'air ; c'est bien la couverture nationale, telle que l'on la trouve partout dans l'empire : intérieur, blanc en théorie, pratiquement couleur isabelle très prononcée ; extérieur, bleu du côté des pieds, rouge et blanc... foncé du côté de la tête.

Un autre *critérium* de nationalité, c'est le mode, j'allais dire l'architecture, adopté pour les bâtisses ; tout ce que nous voyons ici est bien coréen. J'ai entendu les Italiens vanter leur tour de Pise parce qu'elle est penchée ; eh bien ! si c'est là un mérite, les Coréens ont bien autrement le droit d'être fiers, puisque la plupart de leurs constructions tiennent debout en dépit — et au défi — des lois de la verticale. En tout autre pays ces édifices s'écrouleraient ; en Corée, pas du tout. La raison de cette immunité, c'est, dit-on, l'idiosyncrasie. Oh ! que le grec est une belle chose !

Tai tjong Kol (ou Tai tjong tong, kol et dong signifient vallée), village d'une trentaine de maisons, est situé à 7 kilomètres de la ville. Là nous sommes très bien reçus. La population est animée de bons sentiments et ne moleste pas la famille de chrétiens chez qui nous descendrons. Comme résultat de cette visite, trois personnes appartenant à deux maisons différentes promettent de s'enrôler dans nos rangs.

En revenant de cette excursion et des suivantes, chaque fois que nous traversons la ville, nous sommes insultés et assaillis à coups de pierres ; mais je commence à m'y habituer et ne songe plus à m'en plaindre. Saint Eusèbe ne disait-il pas que « l'exil faisait partie de son ministère » A l'exemple de mon glorieux patron, je regarde ces lapidations comme un complément de mon apostolat, et j'estime ces pierres à l'égal des pierres précieuses, puisqu'elles nous vaudront une couronne dans le ciel.

11

Une pointe en Chine. - Encore des tribulations. - Excursion en Mandchourie. - A la frontière coréenne. - Hommage Inattendu.

Hak syei kol (ou Hak syei tong), à 7 kilom. de la ville, est un petit hameau habité par cinq familles chrétiennes. Pour y accéder, il faut traverser le fleuve Touman et, pour la première fois, je foule ce sol aux fortunes diverses, naguère coréen, aujourd'hui chinois et bientôt sans doute moscovite.

Notre présence excite vivement la curiosité publique. Un adepte de Bacchus tient absolument à m'interviewer. Si j'accorde la permission, ce malotru va me manquer de respect, et je perds toute considération dans l'esprit de ce peuple formaliste ; si je la refuse, il voudra forcer la consigne, et une répression sera nécessaire. Or, le mandarin le plus proche demeure à 50 kilomètres de là et ne se dérangera pas pour si peu.

Pour sortir de ce dilemme embarrassant, j'avance l'heure de notre retour, et nous sommes déjà en route quand se présente le malencontreux visiteur.

A Sakikol (ou Sakitong), à 6 kilomètres de la ville, les choses ne se passent pas si bien. Sur 400 maisons, j'ai là seulement deux familles de néophytes, dont le chef est Lue, que j'ai établi à la tête de tous les chrétiens du district. Pour se venger des brèches que le zèle de ce vaillant a faites à son empire, le diable, depuis longtemps, lui suscite des difficultés. Cette fois, mon passage paraît une occasion favorable pour redoubler d'animosité.

Pendant que je suis dans la maison, un rassemblement se produit à la porte ; selon leur déplorable habitude, plusieurs des assistants ont laissé leur raison au fond de la bouteille. Le plus exalté d'entre eux, un vieillard, nommé Rim, commence par nous insulter ; puis il veut pénétrer de force dans notre chambre et s'élance sur mon catéchiste. Nous nous précipitons. On saisit le furieux, on le remet entre les mains des témoins de cette scène, les rendant responsables de ce qui surviendra jusqu'à ce que le misérable ait fini de cuver son vin. Enfin, nous rentrons en ville.

Durant la nuit (20 Janvier), on vient m'annoncer que Rim, assisté de plusieurs malandrins, s'est installé dans la maison de Luc, en a chassé la femme et les enfants, et s'est mis à briser tout le mobilier.

Que faire ?

Sakikol, étant de l'autre côté du fleuve, n'est pas de la juridiction de Hoiryeng, il faut s'adresser au mandarin chinois de Tjong-syeng à 100 lis (40 kil.) de là. Luc rédige donc une requête en chinois, et part à l'instant même. Il couchera en route à Isaripatkol, et demain, à l'aube, se présentera au *yamên*.

Nous avons bon espoir, car, la semaine dernière, un catéchumène do Hak-syeng, ayant été maltraité sans raison par les païens de son village, a obtenu gain de cause auprès du même mandarin : les deux notables qui s'étaient permis de dévaster son domicile ont été ligotés, emprisonnés et condamnés à réparer les dégâts.

Hélas ! les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Nous allions nous heurter à un obstacle que nous n'avions pas prévu. En Chine, il y a vacance des tribunaux dix jours avant et dix jours après le nouvel an. Pour cette raison ; Luc ne fut pas admis à présenter son placet. Ce délai regrettable fut suivi d'autres retards dus aux événements qu'il nous reste à raconter, et l'on ne saurait dire quand ni si justice sera rendue en cette affaire.

Jusqu'ici, à part les habitants du voisinage, je n'avais guère administré les sacrements qu'aux personnes valides et dans toute la force de l'âge ; restaient les vieillards, les femmes et les enfants que la distance empêchait de venir jusqu'à nous au cœur de l'hiver. Placé dans l'alternative ou de les abandonner, ou de me transporter chez eux, je me décidai pour ce dernier parti, malgré les difficultés qu'il présentait.

Quant à la juridiction spirituelle, j'avais prié Mgr Mutel de me mettre en règle ; mais, au point de vue civil, il n'était pas sans inconvénient de pénétrer en Mandchourie sans être muni d'un passeport du gouvernement chinois. En outre, dans un pays où les esprits étaient en fermentation, les indigènes pourraient toujours, en cas de péril, se dérober facilement aux poursuites ; il n'en allait pas de même avec un Européen. .

Mais étais-je donc venu si près pour reculer ? Allais-je donc me contenter d'un regard jeté sur cette terre promise sans avoir la consolation d'y mettre le pied ? Il faudra bien que ces gens s'habituent à la vue d'un prêtre catholique un jour ou l'autre ; pourquoi pas dès maintenant ? L'avenir est à nous : *non praevalerunt* ! Après avoir essuyé le premier coup de feu, nous resterons définitivement maître du champ de bataille et si, dans la mêlée, je recois quelque horion, ne suis-je pas missionnaire pour cela ? De la Crèche au Calvaire, Jésus-Christ nous enseigne que rien n'est fécond en dehors de la souffrance. D'ailleurs, j'ai mon passeport coréen : à la rigueur, il pourra servir à faire constater mon identité et peut-être mon... honorabilité.

Alea jacta est! Qu'importe le Rubicon quand il s'agit de la conquête des âmes ? L'Évangile ne connaît pas les frontières, car son divin Fondateur lui a dit : « Allez, enseignez toutes les nations. » En avant !

Comme de l'autre côté de la frontière coréenne, le pays n'était pas sûr, nous laissâmes en ville ce que nous avons de plus précieux et ce qui ne nous était pas indispensable pour le voyage et nous partîmes, comptant faire seulement un court séjour, prêts à nous replier si le danger devenait trop sérieux. Notre projet était de faire deux haltes : l'une à Sari-pat-kot et l'autre à Sam-ouen-pong pour donner aux catéchumènes toute facilité de venir recevoir le baptême dans un rayon de quelques kilomètres.

Le 21 janvier, nous partons d'aussi bon matin que le permet la proverbiale lenteur coréenne. J'ouvre la marche sur un grand destrier, le catéchiste suit sur une monture un peu plus modeste et l'arrière-garde est formée d'une demi-douzaine de chrétiens. Au bout de cinq lis (deux kilomètres), nous traversons, sur la glace, la Touman, qui forme un coude presque à angle droit et coule maintenant dans la direction du N.-N.-E.

La frontière est marquée par un poste de soldats chinois dont le nombre varie suivant les occurrences. Actuellement ils sont là, sous les ordres d'un sergent, une vingtaine, occupés à la grave affaire du déjeuner ; mais les sentinelles veillent... sous la forme de deux molosses décidés. Ces fidèles gardiens de l'ordre public et de l'intégrité du territoire viennent flairer (je parle des chiens) les jarrets de mon cheval et mes propres mollets d'un air peu rassurant. Leurs aboiements font sortir la garde.

Comme j'ai conscience de n'être pas tout à fait en règle avec l'autorité, je n'attends pas que les gendarmes viennent me demander mes papiers et je pique des deux. « Piquer des deux est une expression inusitée en Corée où généralement les poneys marchent d'une allure sénatoriale ; mais à toute règle il y a des exceptions : la preuve, c'est que mon gentil coursier, en trois temps de galop, a mis le *contrebandier* hors d'atteinte.

A quelque distance, je m'arrête pour voir si ma suite se tirera sans encombre de ce mauvais pas. Au bout d'un instant, tout le monde rallie au complet.

« - Eh bien ! Comment cela s'est-il passé ?

« - Oh ! très simplement. Les soldats nous ont demandé qui vous étiez et à quelle nationalité vous apparteniez. Nous avons répondu que vous êtes français et que vous vous appelez le P. Bret. Les Chinois n'y comprirent pas grand-chose et, après avoir grelotté deux minutes sous la bise, ils s'empressèrent d'aller continuer leur repas interrompu et nous laissèrent tranquilles. »

Au fond, ce sont de bonnes gens et plus tard, quand j'eus lié connaissance avec eux, je n'ai eu qu'à me louer de leurs services.

Vers midi nous atteignons Syeng-ti-kol, à vingt-cinq lis (dix kil.) de la ville et allons dîner chez un catéchumène dans la dernière maison du village. Tous les paysans entrebâillent leurs portes pour assister au défilé.

Jusqu'ici les païens étalent assez débonnaires à l'égard de trois familles qui se préparent à embrasser notre sainte religion ; ils ont appris les avanies qu'on nous a infligées impunément et ils commencent à s'éveiller : la vue de l'Européen leur produit l'effet du rouge sur le taureau.

Un grand diable court s'ingurgiter quelques tasses de vin pour se donner du courage et, lorsque nous repassons, il se campe fièrement au milieu de la route et prétend me faire descendre de cheval,

« - Arrêtez-le ! criait-il à tue-tête. Saisissez la bride de son cheval ! »

A cet ordre, plusieurs citoyens au nez bourgeonné forment le cercle ; mais aucun d'eux—pas même le meneur—n'ose avancer la main. La simple vue de la badine, qui me sert de cravache et dont je ne les menace même pas, suffit à tenir œil lâche en respect. Je pousse mon cheval et nous défilons tranquillement au pas, sur la glace, sans répondre à leurs provocations.

La route continue à longer le fleuve jusqu'en face de Hak-syeng ; les habitants de ce village, assagis par la leçon qu'ils ont reçue dernièrement, ont le bon esprit de rester paisiblement chez eux. Ensuite, tournant brusquement à l'Ouest, nous nous enfonçons dans une haute vallée qui nous conduit à Sari-pat-kol.

De loin, j'aperçois une foule tout habillée de blanc, massée sur la route qu'elle intercepte. Qu'est-ce encore que cela ?

Ce groupe enfariné ne me dit rien qui vaille.

S'il était moins compact, ce pourrait être une députation de catéchumènes venus au-devant de nous pour nous souhaiter la bienvenue ; mais ils sont trop nombreux... Bon ! nous allons encore avoir une histoire. Ah ! vraiment c'est beau d'être pionnier ; mais tout n'est pas rose dans le métier.

J'approche et j'éprouve un certain soulagement à la vue des intentions pacifiques peintes sur les visages. Cependant mon inquiétude ne cessa pas tout à fait, car le personnage le plus considérable se détache et crie d'une voix de stentor :

« - Empoigne la bride du cheval ! »

Un assistant exécute l'ordre, Je le laisse faire. Alors le harangueur changeant de ton :

« Grand homme, dit-il, malgré l'âpreté du froid, vous avez daigné nous faire la faveur de visiter nos montagnes, nous vous en sommes profondément reconnaissants et nous avons l'honneur de vous offrir nos plus respectueuses salutations. »

Voilà qui n'était pas dans le programme ! C'est magnifique et cela change des réceptions précédentes. Cependant, si j'avais prévu le cas, j'aurais pu improviser à loisir un bout de réponse appropriée. Pour comble de guignon, tout mon cortège est resté en arrière et je suis seul avec un gamin pour m'enseigner la route, Les interprètes, c'est comme les parapluies : encombrants quand on n'en a que faire et souvent absents quand on en aurait besoin,

Je me hâte de faire la bouche en cœur et de répondre à peu près en ces termes :

« Messieurs les notables, je ne saurais vous dire combien je suis touché de votre démarche. Depuis longtemps j'avais entendu parler de l'intéressante population de ces montagnes et je suis heureux de constater aujourd'hui de visu qu'on ne m'a pas exagéré vos bonnes qualités. Pour le moment, il se fait tard et j'ai une légitime impatience de gagner mon gîte ; mais bientôt j'aurai le plaisir de vous rencontrer de nouveau et de faire avec vous plus intime connaissance. »

Ils firent mine de comprendre et me dirent que, malgré leur vif désir de me posséder plus longtemps parmi eux, ils n'osaient pas me retenir davantage. La nuit approchait : outre la difficulté de la marche au milieu des ténèbres, la rencontre des bêtes fauves dans la forêt était à craindre. Ils lâchèrent donc la bride de mon cheval et me souhaitèrent bon voyage.

La chevauchée était finie ; nous entrâmes dans un dédale de gorges escarpées et après une heure d'ascensions en zigzag, nous aboutîmes au hameau de Tjâ eui Tong qui devait être durant plusieurs jours notre centre d'opération.

Pillage de la résidence de Hoiryeng. - Un admirable chrétien, Thaddée Ti. - Perspective de persécution sanglante. - La fuite obligatoire.

La maison de Jean Baptiste Kim, le premier chrétien du Nord, a été aménagée en chapelle provisoire ; c'est la plus grande de la localité et bon nombre de catéchumènes y trouvent asile durant les quelques jours qui précèdent et suivent la réception du baptême.

Des feuilles de papier blanc collées aux murs masquent la nudité du pisé, quelques bandes de cotonnade fixées aux chevrons tiennent lieu de bâldaquin, un grand rideau courant d'une colonne à l'autre partage l'assistance en deux chœurs : hommes d'un côté, femmes de l'autre. L'autel est primitif ; mais le missionnaire y a mis tout son art et tout son cœur. Le même Dieu, qui jadis ne dédaignait pas de descendre au désert sous les tentes d'Israel, fait encore ses délices d'habiter avec les enfants des hommes ; mais, hélas ! nous n'avons pas le bonheur de conserver le Saint-Sacrement.

Pour nous dédommager et satisfaire à la dévotion commune, j'use d'un moyen que m'a enseigné un apôtre zélé des Bahnars : de la consécration à la communion, je fais durer la messe le plus longtemps possible.

Nous voilà donc de nouveau réunis en famille, loin du tumulte de la ville et des dangers de la grand'route ! Le ciel semble enfin se rasséréner sur nos têtes. Nous sommes dans un milieu habité presque uniquement par des chrétiens et l'attitude des notables païens, tout à l'heure sur notre passage, nous est un garant de paix et de sécurité. *Deus nobis hæc otia fecit*, Remercions le bon Dieu et mettons à profit ces loisirs exempts d'alarme pour rendre fructueux le ministère que nous avons à remplir.

Hélas ! cet avenir tout brillant d'espérance n'allait pas tarder à s'obscurcir et cette apparente tranquillité dont nous croyions jouir n'était que le calme qui précède la tempête.

Pendant que j'étais chez Kim, des bandits saccageaient notre oratoire de Hoiryeng. Un membre de la famille à laquelle avait été confiée la garde de l'immeuble, courut avertir le mandarin. Quelques satellites arrivèrent et opérèrent cinq arrestations. Les coupables furent condamnés à la bastonnade et jetés en prison.

Mais les païens, pour venger leurs coreligionnaires incarcérés, s'apprêtent à faire un mauvais parti à celui qui les a dénoncés à l'autorité. Le mandarin comprend la gravité de la situation, soustrait le chrétien à la fureur de la populace et lui donne asile dans un recoin du *yamên*. Les bandits montent la garde autour des remparts pour le saisir dès qu'il essaiera de fuir de la ville. Mais, à la tombée de la nuit, un veilleur découvre un point des fortifications mal-gardé, en donne avis au mandarin qui aussitôt fait secrètement évader mon chrétien.

Celui-ci franchit la frontière et nous arrive le 24, à midi. Il s'appelle Thaddée Ti et mérite une mention spéciale. Depuis longtemps je l'avais remarqué, car c'est un des douze qui, en mai dernier, sont venus recevoir de mes mains le baptême à Ouensan.

C'est un jeune homme de 24 ans, bien découplé, traits réguliers, lèvre ombragée par une moustache naissante, physionomie intelligente qu'illumine rarement un sourire fugitif comme l'éclair. J'avais toujours été frappé du sérieux précoce empreint sur son visage. Le voyant jeune, plein de force et de santé, avec une charmante femme et une petite fille, je ne pouvais pas m'expliquer cette gravité extraordinaire : je la comprends aujourd'hui. Outre la préoccupation de nourrir et d'élever ses jeunes sœurs – tout un parterre : Flore, Florence et

Florentine – ce pauvre jeune homme est le seul chef de famille chrétien dans toute la ville de Hoiryeng qui compte environ 5.000 habitants. Sans cesse en butte aux vexations des païens il a perdu la gaieté expansive si naturelle à son âge.

Cependant les émeutiers, apprenant que leur principale victime a réussi à leur échapper, s'emparent de son vieux père, le rouent de coups, l'accablent d'outrages et le chassent de la ville avec toute sa famille. Puis ils se rendent en force au mandarinat et délivrent les cinq prisonniers.

Et maintenant à qui faire remonter la responsabilité de ces graves événements ? Je n'hésite pas à désigner un certain Tjyen, ce même substitut qui se déclara ouvertement contre nous pendant l'audience du 2 janvier. Je le considère comme l'âme du mouvement dirigé contre nous et en particulier comme l'instigateur de cette attaque nocturne, car, dès le 18 janvier, il avait dit textuellement à un païen, beau-frère de Thaddée :

« Dans quelques Jours, le peuple va se soulever pour chasser l'Européen, Il y aura une grande affaire : dites à vos parents de prendre dès maintenant la fuite. »

A la première nouvelle de cet attentat, dès le 22, au matin, j'écrivis au mandarin de Hoiryeng pour le prier de vouloir bien mettre en sûreté ce qui restait de mon bagage et donner l'ordre de réparer notre maison, car j'étais sur le point de retourner à la ville, Or ce digne magistrat laissa trois jours mes effets à la merci des allants et des venants, dans une maison ouverte à tous les vents ; alors seulement il confia ce qu'il en restait à d'honnêtes païens; quant aux réparations, il n'en fit aucune et ne daigna pas même répondre à ma lettre.

En même temps, je crus devoir mettre Mgr Mutel au courant de ce qui venait de se passer, et le prélat voulut bien communiquer ma lettre au Ministre de France qui fit immédiatement des démarches, pour nous secourir ; mais, malgré le zèle et l'empressement de M. Collin de Plancy, tout cela prit du temps,

D'abord il ne fallait pas songer à envoyer un télégramme. Les communications télégraphiques cessent, dans le Nord, à partir de Ouensan. La poste même, heureux progrès d'institution récente, ne transmet pas les lettres jusqu'à Hoiryeng, mais les dépose à Kyensyeng, où il faut avoir un correspondant et un courrier personnel. Par bonheur, nous avions là un catéchumène. Je lui dépêchai un chrétien de bonne volonté, qui fit à pied 135 kilomètres pour mettre ma lettre à la boîte. De là à Séoul, 800 kilomètres ; dans une vingtaine de jours, Monseigneur saura à quoi s'en tenir. Quant à la réponse, j'ai prié Sa Grandeur de vouloir bien l'adresser au catéchumène en question, qui me la fera parvenir par un exprès.

Cela fait, nous reprenons notre ministère et continuons comme ci-devant le cours de nos instructions, examens, etc. J'ai la consolation de conférer le baptême à onze adultes ; mais ce n'est plus le calme et le recueillement des semaines précédentes.

A chaque instant nous sommes interrompus par l'arrivée d'un messager porteur de mauvaises nouvelles, Oh ! ces courriers de Job, combien de fois ils m'ont serré le cœur ! car ce n'était pas un malheur personnel qu'ils m'annonçaient, c'était le désastre de ces pauvres néophytes que j'aimais, à l'exemple de saint Paul, comme une mère chérit son nouveau-né.

L'audace et l'impunité de la canaille à Hoiryeng n'a pas manqué d'enhardir les rôdeurs des environs. Il est de règle que les frontières servent de repaire à nombre d'individus tarés, prêts à passer de l'autre côté pour se soustraire au châtement dû à leurs méfaits. Quand, là aussi, ils se sont compromis par de nouveaux crimes, ils reviennent à leur premier séjour et font ainsi la navette, jusqu'à ce qu'ils tombent enfin sous le glaive vengeur de la loi.

Mme. Bishop, voyageuse anglaise d'une certaine célébrité à cause de ses excursions en pays inexplorés, disait naguère dans une conférence à Changhai :

« De tous les sauvages que j'ai jamais rencontrés, les moins dignes de confiance et d'intérêt sont les Coréens.

Ce jugement n'est certes pas flatteur ; hâtons-nous de dire que, dans sa généralité, il est trop sévère et partant injuste ; mais, si on le restreint aux riverains du Touman, je ne suis pas pour y contredire.

Les événements en fourniront la preuve.

A Sakikol d'abord, où les bandits avaient déjà pillé l'habitation de Luc Pak, ils dévastent la maison d'une pauvre veuve sexagénaire, et menacent d'enlever ses deux filles de 18 et 20 ans. On sait ce qu'une pareille menace veut dire lorsque la corruption païenne se greffe sur la corruption native coréenne. Tout ce monde éploché vient chercher asile dans notre hameau.

Ensuite, à Haksyeikol, les infidèles somment les chrétiens de quitter le village, sinon ils vont mettre le feu à leurs maisons. Tous prennent la fuite dans les montagnes et se réfugient près de nous, sauf un brave jeune homme qui répond fièrement :

« - Mon père est malade et incapable de se lever, je ne puis le laisser seul en cet état; tuez-moi si vous voulez, je ne l'abandonnerai pas. »

Les bourreaux, touchés de cette piété filiale, eurent l'humanité de les épargner tous les deux.

A ces alarmes, déjà sérieuses par elles-mêmes, venaient s'ajouter d'autres rumeurs plus sinistres encore et qui ne présageaient rien moins qu'une persécution sanglante, mais dont heureusement nous découvrîmes la fausseté quelques jours plus tard.

Nous étions là une soixantaine. Tous ces pauvres gens levaient les yeux vers moi comme vers leur sauveur, et la plus grande douleur que j'ai éprouvée durant cette période, c'était de les voir souffrir sans pouvoir les soulager. Pendant que nos hôtes pourvoyaient généreusement à l'entretien des nouveaux venus, je m'efforçais de les consoler et de les reconforter. L'épître et l'Évangile des fêtes de martyrs, que nous célébrions depuis dix jours, étaient remplis d'enseignements qui empruntaient aux circonstances un cachet de poignante actualité ; aussi j'admirais avec quel héroïsme mes ouailles – *oves in medio luporum* – continuaient tranquillement de réciter leur catéchisme, malgré les angoisses de l'heure présente.

« - Hâtez-vous de vous préparer, leur disais-je; quand vous serez régénérés par le baptême, vous serez mieux en état de soutenir le choc de la persécution, et vous aurez au ciel un patron qui vous protégera. »

Enfin, le 26 janvier, la situation empira à tel point qu'un dénouement tragique semble inévitable. Nous sentons que nous sommes sur un volcan dont les bruits souterrains et les frémissements étranges annoncent l'éruption prochaine. Je recommande instamment la prière à mes chrétiens, et moi-même, trop distrait par leurs commentaires, je sors dans la cour pour dire mon bréviaire.

O moments inoubliables, solennels et terribles, comme ceux qui précèdent une grande bataille ! Je retrouvais pour réciter l'office divin une ferveur comparable aux beaux jours du sous-diaconat et de la prêtrise. Il faut avouer que les paroles que l'Eglise met sur les lèvres de ses lévites à Prime étaient tout à fait de circonstance, et jamais je n'en ai si bien compris le sens ni si bien goûté la saveur enivrante. Ecoutez plutôt :

Au Roi des siècles, Immortel et Invisible, à Dieu seul, honneur et gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

Rendons gloire à Dieu !

Christ, fils du Dieu vivant, ayez pitié de nous.

Vous qui siégez à la droite du Père, ayez pitié de nous. Levez-vous, Christ, aidez-nous ; et délivrez-nous pour l'honneur de votre nom,

.....

Etendez, Seigneur, votre miséricorde sur nous, car notre espoir est en vous.

La mort des saints est précieuse devant le Seigneur. Que la Sainte Vierge Marie et tous les saints intercèdent pour nous auprès du Seigneur, afin que nous obtenions aide et salut de Celui qui vit et règne dans les siècles, Ainsi soit-il !

Mon Dieu, au secours !

Seigneur, Seigneur, Seigneur ! vite, vite, vite ! au secours, au secours, au secours !!!

Vers midi les bruits alarmants redoublent ; ce ne sont plus seulement de vagues rumeurs qu'on peut croire exagérées ; de tout côté arrivent des catéchumènes annonçant un vaste soulèvement qui a pour objectif de nous chasser où de nous exterminer.

Je cherche à rassurer mes pauvres chrétiens et à leur inspirer une confiance que je ne partage plus moi-même. Je me rends compte de la gravité de la situation ; je renouvelle le sacrifice de ma vie et ma préparation à la mort. Ah ! certes, la présence de ces brigands est un fameux prédicateur et je ne me rappelle pas de retraite qui vaille cette journée du 26 janvier.

Enfin, à 1 h. 1/2, on venait de me servir à dîner, j'avais à peine avalé deux cuillerées de riz, qu'un remous extraordinaire se produit subitement dans la pièce voisine.

« Eh bien ! qu'y a-t-il ? » m'écriai-je.

Un coin du rideau se soulève, une tête apparaît, les traits bouleversés, les yeux effarés. C'est mon catéchiste qui me répond d'une voix étranglée :

« - Père, ils sont là.

« - Où ?

« - A l'entrée de la vallée.

« - Qui les a vus ?

« - Un païen, le neveu de Tchoi Pierre. Il arrive à l'instant.

« - Fais-le entrer.

Un gars bien bâti se présente tout essoufflé.

« - Vous avez vu les brigands ? Sont-ils nombreux ? ont-ils des armes ?

« - Ils sont au moins un millier, ramassés dans les huit cantons circonvoisins, armés de gourdins et de lances, avec un drapeau et une quarantaine de fusils. Ils viennent ici et ils sont arrêtés à Ssari pat kol pour boire un coup. »

J'appelle aussitôt mon catéchiste avec le chef des chrétiens et nous tenons conseil.

« - Que faire ? dis-je.

« - Fuir, il n'y a pas d'alternative.

« - Le péril, après tout, est-il si imminent ? Nous avons une heure devant nous.

« - Pas du tout ; les bandits ont dû s'élancer sur les traces du messager. Père, de grâce, laissez là votre dîner et fuyons. »

Un souvenir me traverse l'esprit : un général perdit autrefois une grande bataille pour n'avoir pas voulu interrompre à temps son déjeuner. Mais je ne suis pas Mayenne et mon écuelle de riz ne vaut pas un melon : je fais enlever la table.

J'ai encore un scrupule et je dis à mon entourage :

« - Si nous fuyons devant une poignée de mécréants, leur audace croîtra d'autant et nous n'aurons plus de sécurité nulle part. Un Français ne recule pas ainsi.

« - N'est-il pas dit dans l'Evangile : « S'ils vous persécutent dans une ville, fuyez dans une autre ? Et Notre-Seigneur lui-même n'a-t-il pas passé en Egypte pour échapper à un persécuteur ? Et plus tard lorsqu'on voulait le lapider....

« - C'est vrai ; mais je ne veux pas de panique : nous ne fuirons qu'à la dernière extrémité. Essayons d'abord de parlementer avec eux. 1

« - Père, si les bandits étaient capables d'entendre raison, on pourrait se ranger à votre avis ; mais n'avez-vous point remarqué ce qu'a dit le courrier ? ils sont en train de s'enivrer. Il ne faut pas songer à discuter avec des brutes ivres. »

Je réfléchis un instant.

Le matin même à la messe de S. Polycarpe, l'Eglise nous rappelait ces paroles de saint Jean : Dieu nous a manifesté son amour en donnant sa vie pour nous ; à son exemple, nous aussi, nous devons donner notre vie pour nos frères, *et nos debemus pro fratribus animas ponere.* »

« - Eh bien, leur dis-je, vous tous, fuyez ; quant à moi, je reste. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. C'est moi qu'ils cherchent, c'est à moi qu'ils en veulent : une fois qu'ils m'auront pris, ils vous laisseront tranquilles.

Ils se récrièrent aussitôt :

« - Point du tout. Si le pasteur tombe, les brebis seront dispersées. Il faut que vous veniez avec nous.

Non. Fuyez, vous ; moi je reste.

« - Si vous restez, ajouta le catéchiste, moi aussi, je dois rester. La place du catéchiste n'est-elle pas auprès du Père ?

« - Et moi, continua le chef des chrétiens, je ne peux pas vous abandonner non plus, et personne ici, je vous le garantis, ne voudra partir si vous ne partez vous-même. Nous resterons donc tous et nous serons tous tués ensemble. »

Je connaissais assez mes chrétiens pour savoir qu'il disait vrai,

La perspective de la responsabilité d'une telle hécatombe me fit revenir sur ma décision et je donnai le signal du départ.

13

Une retraite héroïque. - L'hospitalité des villageois d'Ho-tahyen-po. - un corps de garde de soldats coréens. - La prudence du serpent. - Audience mandarinale.

Je donnai le signal du départ. Mais si je me résignais à la retraite, je ne voulais à aucun prix d'une déroute. Je fis un triage de mes effets, ne prenant que le strict nécessaire, calice, missel, saintes huiles, etc, indispensables pour l'administration des sacrements et j'ordonnai de sacrifier tout ce qui aurait surchargé mes pauvres chrétiens et retardé leur marche : livres, selle, malle, linge et couvertures.

Restait encore une bouteille de vin de messe, qu'on ne pouvait pas emporter facilement. J'en bus une gorgée et fis circuler le reste dans les rangs les plus proches en mémoire d'un de nos martyrs qui eut la même précaution avant de marcher au supplice.

Cependant le catéchiste me pressait de me hâter :

« - Nous sommes au fond d'un entonnoir. Père, venez vite ; ils vont nous cerner. »

Prenant en pitié son émoi, malgré mes brodequins à demi lacés, je sors dans la cour et gravis les flancs abrupts de la montagne avec l'âpre satisfaction du capitaine qui, dans un naufrage, quitte le dernier le pont de son navire. Dans la crainte que notre colonne compacte n'attirât l'attention de l'ennemi, nous nous disséminâmes par tous les sentiers de la montagne, Notre objectif était Hotchyen-po, où se trouvent quatre maisons de chrétiens et, une heure et demie plus loin, un poste de 200 soldats chinois sous les ordres d'un mandarin chinois.

Arrivés au sommet, nous nous arrê tâmes à l'abri d'énormes rochers pour souffler et juger de la situation. Devant nous s'étendaient de vastes plaines, coupées au loin par de hautes cimes isolées. Derrière nous aucun brigand n'était encore en vue ; mais, dans toutes les directions, on apercevait de petits groupes de fuyards.

Nous les hélâmes pour les rallier. Parmi eux je rencontrai de pauvres femmes qui cheminaient péniblement, les pieds nus et ensanglantés par les broussailles, un lourd paquet sur la tête ; d'autres portaient leurs bébés sur le dos à la coréenne ; les vieillards et les enfants clopinaient tant bien que mal.

Tout ce monde-là, oubliant l'angoisse du moment, l'incertitude du lendemain et ses propres misères, s'apitoyait sur mon sort. Pas une récrimination, pas un murmure, pas un soupir. Les seules larmes qui furent versées en ce jour, le furent par... moi ; mais c'étaient des larmes d'admiration.

Des hauteurs qui dominent Sédan, le roi Guillaume, voyant passer nos escadrons de cuirassiers qui s'élançaient intrépidement au-devant de la mitraille, ne put retenir un cri d'éloge : « Oh ! les braves gens ! »

Moi aussi, en présence de tant de calme, de patience et de générosité dans le sacrifice, je répétai l'hommage du vainqueur à nos soldats malheureux : « Oh ! les braves gens ! Dieu aime les présents qu'on lui offre sans lésiner et avec joie : aujourd'hui Il doit être content de nous !

En vérité, il ne manquait qu'une mort ou deux pour ajouter une belle page à l'histoire de l'Eglise de Corée, déjà illustrée par tant d'exploits. Hélas ! le divin Maître se contenta pour cette fois de notre bonne volonté. Lorsque j'y réfléchis, je ne peux me défendre d'un certain regret : nous étions tous si bien préparés, nous serions entrés au ciel droit comme un boulet de canon. Enfin, espérons que l'occasion se représentera

Voyant que nous n'étions pas talonnés de trop près et qu'au contraire ma présence pouvait être utile pour préparer les voies en m'abouchant avec les autorités, je pris la tête de la colonne. Pour éviter des explications qui eussent dégénéré en complications, nous traversâmes au pas gymnastique le village païen de Sàsyoùhpel.

Enfin, à la pâle lueur des étoiles et de la nouvelle lune, nous escaladâmes une montagne abrupte ; une vraie montée du Calvaire – et nous aboutîmes au village de Hochtchen-hpo, où notre arrivée nocturne souleva les bruyantes protestations de tous les chiens du quartier ; mais heureusement les habitants ne s'aperçurent pas de ma présence.

Mes compagnons eurent la bonne idée de me loger chez un chrétien, dont la maison, située un peu à l'écart et adossée à la colline, me mettait, au moins d'un côté, à l'abri des indiscretions. Plusieurs personnes demeurèrent avec moi, le reste se distribua chez les autres chrétiens et chez quelques païens parents ou amis.

L'avant-garde arriva sur les 7 heures, et on finit par nous trouver à souper ; mais il nous fut impossible de fermer l'œil : les aboiements, annonçant l'arrivée successive des pauvres traînants, se prolongèrent jusqu'au milieu de la nuit et la pensée de sentir nos frères en route à pareille heure et dans un pareil pays ne laissait pas de nous causer un cuisant souci qui chassait tout sommeil.

*** . .

Le lendemain, grand émoi dans la localité quand on apprit que les voyageurs attardés de la veille n'étaient autres que les chrétiens en fuite avec leur pasteur. Il faut dire que ces gens-là ne sont pas la fine fleur des pois et que leurs sentiments à mon égard laissaient un peu à désirer, témoin cette parole de l'un d'eux : « Si le Père vient dans notre village, nous le tuerons. »

Aussi, connaissant les dispositions malveillantes de la population, mes guides n'avaient pas consenti de très bonne grâce à me conduire là ; mais ils n'avaient pas mieux à m'offrir et là, du moins, je pourrais invoquer l'appui du mandarin.

Avant donc de laisser aux habitants le temps de revenir de leur surprise et d'ourdir quelque complot, je quittai le village, et je me rendis de bonne heure au prétoire, à cinq lis (2 Klm. et demi) du fleuve Touman et à cent lis (40 kil.) de Hoiryeng .

Voilà les grandes murailles de briques grises du mandarinat, surmontées de drapeaux et entourées du baraquement de la troupe ; des chevaux tout sellés hennissent devant la porte ; des soldats avec leurs grands plastrons jaunes, ornées d'hiéroglyphes, fument tranquillement la pipe.

Comment cela va-t-il se passer ?

Si j'étais venu l'après-midi en équipage avec un valet pour présenter ma carte, j'aurais été cérémonieusement introduit dans l'appartement du mandarin et tout le monde aurait dit : « C'est un grand homme d'Occident ! »

Sans doute, mais il s'agit bien d'étiquette pour le moment Mes cartes de visite sont Dieu sait où, je n'ai pas de cheval, ma selle est entre les mains des brigands, mes vêtements attestent que les épines qui faisaient la haie sur la route n'observaient pas très bien l'alignement sur mon passage.

N'importe, j'avance toujours. On nous a aperçus : les curieux sortent de partout, vêtus de leurs beaux habits de fête, et se chuchotent à l'oreille ; les soldats approchent et tout le monde nous entoure, y compris les marmitons grasseyés.

Beaucoup de curiosité, d'empressement, de familiarité, mais pas jusqu'à l'importunité outrée, ni au manque de respect absolu.

Les questions se pressent de tout côté sans attendre toujours la réponse ; d'ailleurs, pour m'assurer de leurs dispositions à mon égard, je feins de ne pas comprendre, quoique je saisisse quelques petites phrases par ci par là.

« Parlez-vous chinois ? -- Quelle est votre précieuse patrie ? - Je ne comprends pas. - Connaissez-vous ce caractère (On me l'écrit du bout du doigt dans le creux de la main) - Son habit n'est pas en coton, c'est en drap ; c'est doublé, ça doit être chaud. - Et ce cache-nez, comme c'est épais ! Tâte-moi donc ça, c'est de la vraie laine de mouton. - Vois donc ces souliers, c'est solide, ça, hein ! -Et son chapeau ! - Mais ce n'est pas un chapeau. - Ah ! c'est une calotte ; je n'en ai jamais vu comme cela (c'était un béret pyrénéen), - Et cette barbe, il n'y a que les Européens à avoir du poil comme cela ; il ne doit pas avoir froid, etc., etc. »

Et joignant constamment le geste à la parole, on me palpa sur toutes les coutures sans que je crusse prudent de protester trop haut : le succès de notre cause dépendait de la sympathie que nous allions inspirer.

Enfin un interprète arrive ; c'est un Chinois parlant le coréen, mais un coréen filandreur, comme je n'en ai pas encore entendu. Bref, je réponds de mon mieux à ses questions :

« - Je suis Français ; je suis missionnaire catholique, je suis venu ici depuis quelques jours, je repartirai prochainement ; je suis en Corée depuis quatre ans ; j'ai plusieurs maisons : une à Séoul, une à Tchémoulho, une à Fousan et enfin une à Ouensan où je réside habituellement. »

Les maisons de notre Société appartiennent à mes confrères autant qu'à moi ; mais mes interlocuteurs ne firent pas ce raisonnement et, à partir de ce moment, je fus l'objet d'une respectueuse admiration. .

Néanmoins il n'était pas naturel qu'un propriétaire de tant d'immeubles voyageât dans un accoutrement pareil : Il devait y avoir une histoire là-dessus. Dans ce cas, voilà le repos du mandarin et des soldats compromis : adieu les « beuveries » et les parties d'opium ! Il va falloir se mettre en campagne... à moins qu'on n'éconduise cet Européen gênant, en lui disant que le mandarin n'est pas là.

Mon bon ange m'avertit du danger et je répondis avec la prudence du serpent, ce qui est d'ailleurs tout à fait oriental. .

Le dialogue continua en ces termes :

« - Pourquoi êtes-vous venu ici aujourd'hui ? »

« - Pour voir le mandarin. »

« - J'entends ; mais qu'avez-vous à lui dire ? »

« - Oh ! rien. J'ai appris que c'est un homme d'un mérite distingué et, comme je passais dans le voisinage, j'ai tenu à le saluer. Voilà tout ! »

« - Oh ! alors, c'est différent. Veuillez entrer dans l'antichambre. Je vais vous annoncer. »

L'antichambre, c'était... le corps de garde. Une âcre vapeur de tabac, de bâtonnets odoriférants, de buffleterie, de bottes avec quelque chose de fade rappelant assez bien l'odeur

du soldat prussien, me saisit aux narines et à la gorge ; tandis qu'une buée épaisse se déposait sur mes lunettes et je me trouvai un instant aveuglé et suffoqué ; mais cela ne dura pas.

Ces bonnes gens ont remarqué mon malaise ; ils m'offrent coup sur coup plusieurs tasses de thé brûlant qui me réconfortent.

Et puis, pour achever de me remettre, une voix fluette sort des rangs et un jeune homme d'une vingtaine d'années me dit :

« - Do you speak english ? » (Parlez-vous anglais1)

C'est trop de bonheur. Perdu dans un pays de loups et entendre parler anglais, même du pidjin english (jargon anglais), c'est presque se retrouver en Europe et entendre sa langue maternelle. Ce jeune homme est un Changhayais, secrétaire du mandarin ; il connaît les Européens et avoue leur supériorité. A partir de ce moment, il me prend sous sa protection et je dois déclarer que son assistance m'a été précieuse dans la suite.

Le mandarin a achevé son déjeuner, on m'introduit dans son appartement.

J'ai déjà visité des intérieurs chinois, mais dans les pays tropicaux où les constructions sont légères et où il n'existe aucun appareil de chauffage. Ici c'est bien différent : la bâtisse est solide, comme en Mandchourie. La salle est vaste et haute, éclairée par des vitres ; les sièges consistent en de lourds fauteuils massifs ; tout un côté de la pièce est occupé par le *kang*, espèce de lit spacieux en maçonnerie, intérieurement sillonné de canaux sinueux par où circule la chaleur et s'échappe la fumée du foyer.

La chambre est pavée ; au milieu se dresse une petite table en bois blanc garnie de briques formant l'échaud, Chacun approche tour à tour des charbons ardents pour s'y réchauffer les mains, le boy y dépose sa théière et des fumeurs y allument leurs filibus, longues feuilles de papier roulé servant à entretenir le feu de leurs pipes.

Les murs sont décorés de cartes de visite, d'éventails et de sentences chinoises qui célèbrent le printemps, l'automne, les monts et les bois, les clairs ruisseaux et l'azur des nuages. Je remarque aussi une minuscule carte de Corée orientée à la chinoise, c'est-à-dire le Sud en haut de la page, et un sabre colossal avec cette inscription : la grande félicité du àragon vert.

Mon inspection à peine terminée, le mandarin entre.

C'est un petit bonhomme à la figure commune, mais où brille un œil vif et intelligent. Il a 37 ans et j'en suis fort aise, car je me trouve son aîné. C'est une supériorité comme une autre. En Chine, où l'on respecte les vieillards, il n'est pas mauvais d'avoir un certain âge, qu'on soit consul ou missionnaire. Du reste, mon mandarin le reconnaît aussitôt : de bonne grâce : il m'appelle son « frère aîné » et me traite en conséquence.

Après plusieurs questions de politesse relatives à mon nom, ma patrie, etc. il s'informe d'où je viens et si j'ai fait bon voyage. Je lui réponds que mon voyage a été excellent jusqu'à hier et je profite de l'occasion pour lui narrer les événements de la veille.

« Je suis désolé de troubler le repos du nouvel an ; mais Il y va de l'ordre public et de la sûreté de plusieurs familles. Je le prie de faire arrêter les coupables et de nous rendre justice.

Il prend connaissance de mon passeport coréen, me fait servir du thé et des biscuits anglais, made in Germany (faits en Allemagne), et s'efforce de me rassurer.

« - Ne craignez pas, me dit-il ; je suis là avec mes hommes : nul n'osera vous attaquer.

« - Oh ! Je ne crains pas pour moi. Le corps ne meurt qu'une fois ; quant à l'âme, elle est immortelle, et puis j'espère bien aller en paradis, Mais c'est pour mes chrétiens que j'implore votre protection.

« - Sous ce rapport, soyez sans inquiétude ; je vais envoyer un soldat, et tout s'arrangera.

« - Sans doute je connais la valeur de vos braves et la lâcheté de nos assaillants : mais ne vous y fiez pas ; je crois que vous feriez bien d'envoyer une troupe plus nombreuse.

« - Oh ! reprit-il en souriant, vous ne connaissez pas les Coréens : ce sont des tigres devant de faibles femmes et des enfants sans armes ; mais, en présence d'un seul de mes soldats, ils fuient comme des lièvres. »

Nous nous quittons très amicalement, avec la promesse de nous revoir.

14

Encore de mauvaises nouvelles. - Graves Inquiétudes au sujet de la chapelle portative. - Entrevues avec le mandarin. - Ferveur des chrétiens.

En sortant du *yamên*, je trouve deux de mes chrétiens qui m'attendent à la porte : l'un, Joseph, est un chasseur de profession qui connaît tous les coins et recoins de la montagne, il s'est embusqué hier dans le bois pour voir comment les choses allaient se passer ; l'autre, Pierre, est cultivateur de son métier, il est resté sur le lieu du désastre jusqu'au dernier moment pour tâcher de sauver tout ce qu'il pourrait. Tous deux ont assisté à la scène de vandalisme de la nuit dernière.

Les brigands sont arrivés au crépuscule, nombreux et armés comme on nous l'avait annoncé. Ils se sont d'abord approchés prudemment, car ils redoutaient que je ne fusse caché dans quelque défilé avec un de ces terribles fusils européens à 52 coups dont ils ont entendu raconter les merveilles. Voyant que rien ne bougeait, ils ont envahi les maisons, pillant tout ce qu'ils trouvaient, détruisant ce qu'ils ne pouvaient emporter, et ont fini par mettre le feu à nos neuf habitations. Puis, apercevant la silhouette de Joseph à travers les arbres, ils ont tiré sur lui quelques coups de feu, heureusement sans l'atteindre.

A cette nouvelle, je me retourne vers l'interprète qui m'avait accompagné jusqu'à la rue.

« Conduisez ces deux hommes au mandarin, ce sont des témoins oculaires ; il ne sera sans doute pas fâché de recueillir leurs dépositions et de leur demander des renseignements supplémentaires pour savoir ce qu'il aura à faire. »

De retour à la maison, j'exhortai les catéchumènes à se préparer avec soin à la réception du baptême.

Cependant, j'étais en proie à un grave souci : la plupart des chrétiens nous avaient rejoints sains et saufs, excepté une famille, précisément celle qui s'était chargée de sauver ma chapelle. Nous voilà donc sans ornements, missel, calice, ni rien de qui est requis pour célébrer le saint sacrifice ! Bien plus, rituel et saintes huiles ayant également disparu ; impossible même de conférer le baptême solennel.

D'autre part, les bruits recommencent dans une région jusqu'alors indemne, et les courriers de Job m'assiègent de nouveau. A Samouenpong et à Pouhtyeikol, les néophytes sont chassés et leurs maisons détruites : le mandarin refuse de les entendre et de leur rendre justice. Il est bien clair que c'est ma présence qui attise le feu de la persécution.

Impuissant de toute façon à protéger mon troupeau, je songe à ondoyer tous ceux qui seront suffisamment disposés, à donner l'absolution à tous ceux qui ont déjà reçu le baptême et, après leur avoir ainsi conféré la grâce de résister aux embûches de l'ennemi, je traverserai la frontière en cachette, voyageant la nuit, reprenant, s'il est nécessaire, l'habit de deuil des anciens jours; j'irai à Séoul, à Péking, s'il le faut, plaider la cause de mes chrétiens, revendiquer leurs droits et venger leur innocence. Sans leur découvrir le fond de ma pensée, de peur de les effrayer avant le temps, je prescrivis des prières ferventes à mes intentions et je m'abandonne à la garde de la Providence.

Dans la soirée, l'interprète vint au nom du mandarin me rendre visite et s'informer si je n'avais besoin de rien.

Quant à celui-ci, malgré sa belle assurance du matin, il monta à cheval, prit avec lui un capitaine avec quarante de ses meilleurs soldats armés jusqu'aux dents et se rendit sur le lieu du sinistre en recommandant à son escorte de ne pas le quitter d'une semelle. Il constata l'exactitude de nos assertions, vérifia l'étendue des dégâts, dressa le plan des maisons incendiées, fouilla les ruines fumantes pour tâcher d'y découvrir la nature et l'importance des objets détruits et fit une enquête qui aboutit à l'arrestation d'une dizaine de coupables.

Pendant ce temps-là, nous étions toujours sans nouvelles de ma pauvre chapelle.

Avec les objets de culte avait été perdu un cahier auquel j'attachais beaucoup d'importance, car il renfermait la liste et l'adresse de tous mes néophytes et catéchumènes, mon registre de baptêmes, confirmations et mariages, des notes de linguistique sur le dialecte local, la copie de toute ma correspondance officielle avec les mandarins et mon journal de voyage. Ce carnet perdu, je restais à la merci de ma chétive mémoire (la mémoire chez moi, c'est la faculté qui oublie), c'est-à-dire incapable de présenter un rapport circonstancié à mon évêque et une réclamation documentée au ministère de France.

Tout cela ne portait pas précisément à la gaieté et n'ouvrait guère l'appétit ; aussi, à 10 heures, étais-je encore à jeun, non seulement du jeûne ecclésiastique, mais même du jeûne eucharistique.

Tout à coup une certaine animation se répand dans la chambre voisine. Ce sont de nouveaux arrivants. J'entends : « Loué soit Jésus-Christ ! Amen ! ..., pu échapper ! Croyions perdu... beaucoup souffert ; ... la chapelle du Père »

A ces mots, une bouffée de joyeuses exclamations m'arrive par les fissures de la cloison. Je n'y tiens plus, j'ouvre brusquement la porte et je bondis au milieu du groupe.

Deo gratias ! C'était, en effet, ma chapelle sauvée presque miraculeusement, Dieu sait dans quel état, mais enfin au complet, de sorte que nous allions pouvoir encore offrir le Saint Sacrifice.

Avant d'écouter le récit dramatique de ce sauvetage, je fis placer deux tréteaux sur lesquels on étendit une planche et j'eus le bonheur de célébrer une messe d'actions de grâces ; c'était justement une fête de la Sainte Vierge.

Avec quelle dévotion tous nos fidèles y assistèrent !

En déjeunant je demandai les détails.

Le jour de notre hégire, mes hôtes à Tja-emi-tong voulurent se charger de ma chapelle. Cette famille se composait du père, de la mère et d'un petit garçon : Zacharie, Elisabeth et Jean-Baptiste. Ils se distribuèrent les objets et suivirent pour nous rejoindre une route indirecte

A mi-chemin, harassé de fatigue, ils déposent leurs paquets et s'asseyent pour respirer. En se relevant, ils regardent autour d'eux et aperçoivent un parti de brigands. Vite ils se couchent, dissimulent leurs précieux fardeaux sous les broussailles et prennent doucement la fuite dans une autre direction.

Le lendemain, en faisant un long détour, ils reviennent à la cachette, palpitants d'émotion. O bonheur ! le trésor s'y trouvait encore.

Ils nous l'apportaient allègrement, au moment où nous l'espérions le moins.

Le 29 janvier ; en réponse à une invitation du mandarin, je me rendis de nouveau au prétoire, accompagné du premier interprète, d'un sergent et de quatre soldats qui étaient venus me chercher avec un cheval. Cette escorte nous fut très utile, en ce sens qu'elle éclaira l'esprit de la population, montrant que nous étions bien vus de l'autorité, et que les bandits étaient de l'autre côté.

Le mandarin me reçut très cordialement, me fit servir à dîner et me demanda comment je voulais qu'on arrangeât l'affaire.

Cette question me surprit tout d'abord. Il avait entre les mains les principaux malfaiteurs et pouvait leur faire subir un interrogatoire ; il lui était gaiement loisible de citer à sa barre les victimes et d'en obtenir les éclaircissements désirables ; il connaissait la loi et était magistrat pour l'appliquer. Au lieu de cela, il me demandait mon avis et presque une direction.

J'étais venu avec la perspective d'avoir à répondre aux calomnies qu'on pourrait lancer contre nous, mais point du tout préparé à m'asseoir avec le juge sur son tribunal. Aussi demurai-je un instant assez perplexe ; puis soudain un trait de lumière traversa mon esprit et la situation m'apparut clairement.

Ce mandarin originaire de Tien-tsin et au courant de la politique étrangère, savait comment les choses se passent à la capitale du Fils du Ciel,

Le T'sung-li-Yamen dit aux représentants des puissances :

« Un peuple ignorant et imbécile a causé des dégâts, nous le reconnaissons et en sommes les premiers marris. Quelle réparation exigez-vous ? »

Et des séances interminables se passent à discuter le chiffre de l'indemnité.

Que n'avais-je prévu cela plus tôt ? Que ne pouvais-je consulter un confrère habitué à ces sortes d'affaires ? Mais j'étais seul et le temps pressait. Si, du moins, j'avais vu le jour en Normandie... ; mais je ne suis qu'un pauvre Bourguignon ignorant l'art de la chicane et jamais, hélas ! il n'y eut de procès dans ma famille.

Je répondis donc tout simplement : « Je demande : 1° le châtement des principaux coupables pour expier les misères que nous avons endurées ; 2° une indemnité pour réparer les pertes que nous avons subies ; 3° une proclamation pour rétablir notre réputation et assurer l'avenir ? »

Ce petit discours en trois points sembla faire impression sur le mandarin ; il cligna de l'œil à ses assesseurs et je vis que l'affaire allait bien tourner.

Il commença par me dire que la sagesse avait parlé par ma bouche ; il reconnaissait le bien fondé de mes réclamations et me promettait d'y faire droit en principe ; mais pratiquement nous devions encore conférer longtemps ensemble et débattre le nombre des malfaiteurs à punir, le genre de châtement à leur infliger, la quotité de la somme à verser, le texte de la proclamation à afficher. Tout cela nous mit en frais de rhétorique et nécessita de ma part de nombreux voyages au *yamên* dont je me serais bien passé.

En même temps, je n'oubliais pas les affaires pendantes de l'autre côté de la frontière. Le 28 janvier, j'écrivis une nouvelle lettre au préfet de Hoiryeng, le priant de faire réparer notre maison et de pourvoir à notre sécurité en demandant des renforts au gouverneur de Kyeng-syeng, s'il était nécessaire.

Pour être sûr que cette lettre atteignît sa destination, je l'envoyai via Tjyong-syeng par l'intermédiaire de l'ancien mandarin de Hoiryeng. Mais tout semblait humainement contrecarrer nos projets. Pendant que nous recourions à l'appui des mandarins de Tjyong-syeng et de Hoiryeng, ces messieurs, pères et mères du peuple, banquetaient joyeusement chez le gouverneur de Kyeng-syeng.

Malgré tous ces contretemps, la bénédiction du bon Dieu était visiblement sur nous. Il ne se passait pas de jour sans qu'au moins un ou deux catéchumènes vinsent recevoir le baptême et nous continuâmes au milieu des péripéties les plus variées notre genre de vie que j'ai décrit précédemment à Hoiryeng.

Un jour, une pauvre femme, qui n'avait rien pu sauver de ses hardes et dont les habits étaient encore plus en loques que les miens, revêtit, pour recevoir convenablement le baptême, les vêtements de son mari. Cette scène aurait été comique en d'autres circonstances ; mais nos récentes calamités la rendaient vraiment touchante.

Les chrétiens venaient de loin pour demander les sacrements et les recevaient avec une ferveur édifiante.

A propos, voici une expression usitée partout en Corée ; je me permets de la signaler, en passant, aux curieux de littérature ; à ceux qui aiment à étudier les mœurs d'un peuple à travers sa langue. « Recevoir les sacrements, c'est-à-dire se confesser et communier, se dit : *Rem videre* (voir l'affaire, la chose). Il y a de quoi dérouter tous les païens du monde. Pour mon compte, j'ai toujours trouvé à cette locution une saveur singulière, qui me rappelle la loi du secret des premiers siècles de l'Eglise. C'est qu'en effet, l'Eglise de Corée a traversé, elle aussi, de terribles persécutions et sort à peine des catacombes. Ce souvenir nous reconfortait et nous embrasait. Qu'était-ce, après tout, que les misères quotidiennes que nous endurions comparées aux supplices sans nombre dont nos aînés avaient triomphé !

J'habitais dans une petite pièce donnant sur la cuisine et conséquemment sur ... l'écurie, puisque, dans toute cette contrée, les animaux domestiques sont logés à l'arrière de la cuisine sans aucune séparation. Dans ma chambre où je disais la messe, il n'y avait guère place que pour l'autel, le célébrant et le servant ; le reste de l'assistance était relégué dans la vaste cuisine au fond de laquelle ruminait une vache et piaffait une mule. Le rapprochement avec l'étable de Bethléhem était frappant et s'offrait de lui-même à l'esprit. Combien de fois, en me tournant pour *l'Orate fratres*, mes yeux se mouillèrent de larmes à ce souvenir !

O Père des miséricordes, grâces soient éternellement rendues à votre infinie bonté qui a daigné nous envoyer chaque matin votre divin Fils pour nous consoler dans cette misérable chaumière aux murs de boue suintant l'humidité !

Il fallait fréquemment interrompre le ministère pour aller au Yamen et tâcher de régler les affaires pendantes. Je recommandai à la sollicitude du mandarin mes chrétiens de Pouhtyelkol et de Samouenpong, dont la situation était très précaire ; mais, bien que ce dernier poste soit éloigné seulement de 1.5 kilomètres, il ne relève pas de cette préfecture et je dus avoir recours à un autre mandarin, celui de Tjihasso ; à 50 kilomètres d'ici.

Dans une de ces audiences, un de mes chrétiens, qui parle couramment chinois, me fit observer que l'interprète officiel ne traduisait pas fidèlement nos paroles. Cela pouvait avoir de graves inconvénients. A partir de ce moment, le mandarin écrivit en caractères chinois sur des feuilles volantes ce qu'il avait à me dire ; mon catéchiste m'en donnait la traduction et je lui dictais la réponse.

Il est incontestable que l'écriture idéographique est bien avantageuse : grâce à sa connaissance, on peut se faire comprendre dans tout l'extrême Orient, depuis la Cochinchine jusqu'au Japon.

15

Nouvelles entrevues avec le mandarin et nouvelles alertes. - Singulières calomnies.

Malgré mon désir d'en finir au plus vite, il fallut encore remettre la partie. A l'occasion du nouvel an, sous couleur d'aller souhaiter la bonne année à son collègue voisin, mon mandarin se rendit jusqu'à Houn-Tsouen pour consulter son supérieur hiérarchique qui est, paraît-il, à la tête de 5000 soldats (1er février).

L'état des esprits ne laisse pas de l'inquiéter. Il vient juste d'apprendre l'occupation de la baie de Kyao-tchéou par les Allemands pour venger la mort de deux missionnaires catholiques et il craint que si pareille aventure arrive, son pays ne doive céder encore un lambeau de territoire et surtout lui, perdre sa place, sinon sa tête. Aussi me presse-t-il de m'installer chez lui, mais je refuse poliment : « Il faut que je sois au milieu de mes chrétiens pour les instruire, les consoler, les fortifier et les protéger par ma présence ; d'ailleurs, au prétoire, comment pourrais-je m'acquitter de mes exercices de piété et célébrer la sainte messe ? »

Je lui expose franchement ces motifs ; il les comprend et me donne quatre soldats sous les ordres d'un sergent pour m'accompagner et défendre mon domicile. J'ai beau dire que ce n'est pas nécessaire. Devant ses instances réitérées, je suis obligé de céder et d'accepter cette garde honorable et... onéreuse.

En effet, cinq personnes à nourrir et à héberger, ce n'est pas une petite affaire pour nous qui sommes déjà ruinés et à la charge de pauvres néophytes. Aussi, dès le lendemain, j'appelle le sergent et je lui dis carrément la chose.

« - Votre appui moral nous suffit. Je vais vous donner une lettre de remerciement pour le mandarin et vous rentrerez tranquillement dans vos quartiers. Le pays semble pacifié ;

d'ailleurs, le péril ne va pas éclater subitement comme une bombe sur nos têtes. Vous n'êtes qu'à une heure et demie ; nous vous appellerons en cas d'alerte.

« ... Sans doute, répondit-il, vous avez raison à votre point de vue; mais le mandarin est absent, je ne puis pas faire demander de nouveaux ordres. Avant de partir, il m'a confié votre précieuse personne, je suis soldat et je ne connais que la consigne. »

« - Bravo ! Mais alors comment faire ? »

« - Bah ! Il y a moyen de s'arranger ; vous allez voir. »

On fait venir le maire du village et on lui tient ce langage : « Si vos administrés étaient tous de paisibles citoyens, point ne serait besoin de convoquer la maréchaussée pour protéger l'Européen. Puisque c'est à cause des gens du village que la présence des soldats est nécessaire, c'est donc au village à entretenir et à défrayer les défenseurs de l'ordre public. »

Ce qui fut dit fut fait : nos braves s'installèrent dans une grande maison voisine où ils ne nous gênaient nullement et d'où ils pouvaient facilement nous prêter main forte.

Toutefois, au bout de quelques jours, le maire, tout éploré, vint nous dire que la charge pesait lourdement sur le budget de la commune et nous pria de renvoyer la troupe à son cantonnement. Nous lui expliquâmes la situation et il alla lui-même présenter ses doléances au substitut du mandarin. L'intendance réfléchit qu'elle avait déjà économisé les rations de cinq hommes pendant une semaine, qu'elle risquait de tout perdre en voulant trop gagner : elle se décida donc à envoyer désormais leur popotte quotidienne aux soldats qui continuèrent à nous garder sans exciter les récriminations de personne.

Le maire du village, quoique païen, nous rendit plusieurs services. Au début, très opposé à l'implantation du christianisme, il regardait les catéchumènes d'un mauvais œil et les avait plus d'une fois menacés de les expulser de son village. Les politesses que je lui fis et l'accueil que j'obtins auprès des autorités chinoises changèrent peu à peu sa manière de voir, il vint assez souvent nous visiter et semblait rechercher notre conversation.

Dans un de ces entretiens, je lui demandai quelle était la cause des préventions et de l'animosité qu'on nourrissait généralement contre nous. Il se fit d'abord un peu tirer l'oreille et finit par me fournir le renseignement désiré. Voici ses propres paroles :

« - La rumeur publique vous accuse de jeter des drogues dans les puits, sources et fontaines, où le peuple a coutume de s'approvisionner d'eau potable. Quiconque boit de cette eau est ensorcelé.

« - Pas possible ! En quoi consiste cet ensorcellement ? »

« - Aussitôt après avoir bu de cette drogue, la personne éprouve un changement dans son intérieur : elle ne reconnaît plus ses parents, elle suit aveuglément le magicien ; comme la foule s'attache à vos pas, elle ne peut plus résister à votre volonté et se fait chrétienne malgré elle, si tel est votre bon plaisir.

« - Ah ! vraiment ! Me voilà devenu, sans le savoir, une espèce de Merlin l'enchanteur... Mais cette drogue, qui l'a vue ? »

« - Moi, je ne l'ai pas vue ; mais d'autres m'ont raconté que ce sont de petites pilules entourées de papier rouge. Quand on les écrase, à l'intérieur on trouve du sang ; elles se dissolvent dans l'eau et lui communiquent les propriétés extraordinaires que je viens de rapporter,

« - A propos, est-ce que vous croyez, vous, à toutes ces balivernes ? »

Il hésita un peu, sourit et avoua qu'il y avait cru jusqu'à ces derniers jours.

Je fis alors un aparté avec mon catéchiste, « Du temps de Tertullien, malgré la discipline de l'arcane, les païens, ayant vaguement entendu parler de l'Eucharistie, accusaient les chrétiens d'égorger dans leurs réunions un enfant et d'en dévorer la chair recouverte de farine. Ne serait-il pas possible qu'une interprétation dénaturée du sacrement de baptême ait été l'origine de ces fables ridicules et de ces odieuses calomnies dirigées contre nous ? Par les mérites du précieux sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'eau sainte acquiert une vertu régénératrice qui donne aux nouveaux baptisés la vie surnaturelle et ... » Le maire surprit quelques mots de notre conversation et nous interrompit :

« - Ne vous tourmentez pas à chercher l'explication de cette rumeur ; la vraie origine, la voici : Il y a trois siècles, durant la guerre coréo-japonaise, les Coréens furent vainqueurs et envahirent le Japon ; les bonzes tuèrent alors 300 Japonais, les écorchèrent et rapportèrent les peaux en guise de trophées. Quant aux Japonais, ils gardèrent les cadavres, en burent le sang et en confectionnèrent les pilules en question... dit-on.

« - Que des enfants ignorants ajoutent fol à de pareilles sornettes, passe, mais vous, Monsieur le Maire, votre éducation doit vous mettre au-dessus de cette puérole crédulité. Maintenant que vous reconnaissez l'absurdité de ces contes de vieilles femmes, il est de votre devoir d'éclairer vos concitoyens et de nous aider à détruire une si funeste erreur.

« - Ce n'est pas tout, continua-t-il, On vous accuse aussi d'entraîner les foules après vous et de dépeupler le pays.

« - Elle est bonne, celle-là. Je n'entraîne personne. Tous ces gens m'ont suivi parce qu'on voulait les massacrer. Si nous avions attendu les brigands de pied ferme, c'est pour le coup que le pays aurait été dépeuplé.

« - Et puis, on dit encore que vous êtes Japonais.

« - Merci du compliment ! Moi qui me croyais beau garçon...

« - Oh ! nous ne les aimons pas ces gens-là : ils viennent ici pour gruger le pauvre peuple, ils insultent nos femmes, ils ont des desseins sur notre territoire, ils sont d'une insolence...

« - Allons, cela suffit. Brisons-là. Je ne fais jamais de politique après onze heures du soir. D'ailleurs il est temps d'aller se coucher. Bonne nuit ! »

Le 6 février, j'apprends que le mandarin est rentré la veille de Houn-tsouen. Enfin notre sort va être réglé ! Serons-nous hors la loi ? Obtiendrons-nous justice ? Patience ! nous ne touchons pas encore au dénouement. Il paraît que notre cas est grave et nul ne se sent l'autorité compétente pour le juger. L'affaire sera portée à Ghirin, chef-lieu de la province, où se trouve, me dit-on, une garnison de 20,000 hommes. Quatre jours plus tard, le mandarin numérotait les pièces que nous avions écrites respectivement dans nos entrevues précédentes et emporta avec lui tout ce dossier à Ghirin.

Le 31 janvier j'avais écrit au mandarin de Tjihasso (Pouk Kang) pour lui recommander les chrétiens de Samouenpong et Pouhtyelltol : je lui rappelais que le traité avec la France accorde le libre exercice de la religion catholique, je le priais de protéger la personne et les biens de mes disciples, de faire relever les ruines et d'empêcher de nouveaux désastres. Ce fonctionnaire - un Mandchou - pour toute réponse m'envoya sa carte et me fit dire qu'il ne me connaissait pas. Néanmoins il dépêcha sur-le-champ des soldats pour constater les dégâts dans les chrétientés sus-nommées et en référa, comme son collègue de Tjipongsyeng, à Ghirin, pour obtenir une ligne de conduite.

Le 11 février, nous eûmes encore une alerte, la dernière, mais bien conditionnée, Le bachelier Kim, père du maire de Hoichyenhypo, chef d'une nombreuse et puissante famille dont plusieurs membres ont occupé et occupent encore actuellement de petites dignités locales, ennemi déclaré du nom chrétien, appela Benoît et lui dit :

« - A Searipatkol on a brûlé, à Samouenpong on a démoli les maisons des chrétiens, ailleurs on vous a chassés. Si nous restons tranquilles ici, on dira que nous ne sommes pas des hommes. En conséquence, les gens du village réunis ont décidé de vous expulser des quatre maisons que vous occupez : Benoît, Emile, Martin et Thomas. Partez ! Quant à l'Européen, on verra ce qu'il y a à faire. Mon catéchiste introduit Benoît dans ma chambre et m'interprète ses paroles. La cour est remplie de païens ; devant la porte se tiennent les envoyés qui attendent notre réponse.

Cette fois les chrétiens sont consternés. Je consulte rapidement les principaux.

« - Eh bien ! qu'en pensez-vous ? Que faire ?

« - Père, fuyons, répondent-ils à voix basse et comme en tremblant.

« - Où ?

« - Dans les montagnes (toujours le maquis !).

« - Vous y mourrez de faim et de froid,

« - Mais nous ne pouvons rester ici : la population est tout entière contre nous ; il n'y a pas moyen de remonter un pareil torrent.

« - Non, la population n'est pas tout entière contre nous. En outre, n'avons-nous pas l'appui de l'autorité ? Où serons-nous en sûreté si nous ne le sommes pas ici ? Si nous lâchons pied au premier mot de ces insolents, leur audace ne connaîtra plus de bornes ; pour moi, je regrette d'avoir fui de Haripatkol et cette fois, je resterai coûte que coûte. Nous ne sommes pas des oiseaux pour voler comme cela à la montagne ; moi, j'ai confiance dans le Seigneur. *In Domino confido ; quomodo dicitis animae meae : transmigra in montem sicut passer ?* »

Puis, élevant la voix de façon à être entendu du dehors, je dis au catéchiste :

« - Voici ma réponse. Allez dire à votre maître que nous observons les lois du pays, que nous sommes chrétiens avec la permission de l'empereur de Chine et que nous ne partirons pas. Les gens de Haripatkol et de Samouen-pong ont mal agi et seront châtiés. Si vous désirez, vous aussi, subir une punition, venez nous chasser et détruire nos maisons ; mais nous ne partirons pas, dussions-nous mourir ! »

En même temps que je tenais devant la foule ce fier langage, j'envoyais en toute hâte une estafette porter secrètement une lettre au substitut du mandarin. Je l'avertissais de ce qui se passait et, craignant qu'il ne m'invitât à me réfugier chez lui, j'ajoutais :

« - Personnellement je ne cours aucun risque, mais le danger de mes disciples me touche comme mon propre danger. Veuillez donc donner une leçon à ce bachelier Kim, soit par lettre, soit de vive voix. »

Cette attitude hostile d'une partie de la population était le résultat de la lenteur du mandarin à publier la proclamation qu'il m'avait promise. En outre, comme tous les lâches, nos adversaires profitaient de l'absence dudit mandarin pour se débarrasser de notre présence.

Un bruit de chevaux au galop retentit tout à coup. Trois cavaliers mettent pied à terre : ce sont le substitut, le premier secrétaire et un capitaine. Quelques soldats arrivent peu après.

16

Un moment difficile. - Protection mandarinale inefficace, - Quelques traits caractéristiques.

Je commence par instruire rapidement de la situation les trois fonctionnaires qui viennent à mon secours.

Le substitut envoie l'interprète chercher le bachelier Kim. Celui-ci, longtemps introuvable, finit par apparaître. C'est un grand et beau vieillard, qui serait vénérable si sa démarche était plus simple et sentait moins la pose ; mais, drapé dans sa morgue, il s'avance avec la solennité ridicule, empruntée de Confucius, qu'affectent les nobles Coréens, s'assied avec une gravité compassée et commence, le verbe haut, à nous haranguer comme s'il était venu pour nous juger tous.

Je lance un regard au substitut pour le rappeler à son devoir et à ses fonctions.

Le pauvre jeune homme est tout ahuri : myope comme une taupe, il voit des dangers partout et tremble dans sa culotte de soie. Il demande à l'interprète chinois ce qu'a dit le vieux. Le malheureux interprète, dans tout ce pathos, n'a vu que du bleu et bafouille je ne sais quoi.

Un autre interprète – non officiel, celui-là – un Coréen parlant chinois, portant la queue et le costume chinois avec un couvre-chef, insigne de sa dignité (*saing-you*) supérieure à celle de maire, l'interrompt et se met à faire le procès à tout le monde : au missionnaire et à ses gens, à l'autorité chinoise et à ses représentants. C'est un parent du bachelier Kim et naturellement il prend fait et cause pour sa famille.

Tout le monde crie, ou plutôt hurle, à la fois dans sa langue : c'est une vraie Babel. La situation est d'une gravité exceptionnelle.

Le substitut est pétrifié à la pensée de la responsabilité qui lui incombe : en effet, il suffirait d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres, d'une imprudence pour que la bagarre tourne au tragique,

Le discours véhément du nouvel orateur enflamme l'ardeur du vieux qui me traite d'aventurier et, sans provocation d'aucune sorte, s'élance sur mon catéchiste pour le boxer. Ça, ce n'est pas dans Confucius. Aussitôt, l'interprète chinois saisit délicatement le vieux par-dessous les aisselles et l'évacue sur la cour.

Un moment de calme se produit. J'en profite pour présenter un argument :

« - Si notre religion était mauvaise, l'empereur la prohiberait ; or, non seulement il ne la prohibe pas, mais il l'autorise - voyez le traité ; - donc elle est bonne. Qui soutient le contraire fait injure à l'empereur.

L'interprète chinois vient à la rescousse et appuie mon argumentation :

« - Le très sage Fils du Ciel autorise la religion catholique dans ses Etats ; donc, elle est bonne. Vous donc, peuple, vous devez respecter la liberté des chrétiens ; mais vous, chrétiens, vous ne devez forcer personne à embrasser votre religion.

« - Soyez tranquille, répliquai-je, loin de forcer qui que ce soit à embrasser notre sainte religion, nous n'acceptons pas même tous ceux qui le demandent. Outre d'autres conditions requises, pour être admis au baptême, il faut savoir par cœur douze pages de prières et cinquante pages de catéchisme. Actuellement il y a plus de cinquante personnes qui sollicitent, sans pouvoir encore l'obtenir, la grâce du baptême, Jugez si nous faisons des conversions. »

Le *saing-you*, Coréen chinoise, ne se tint pas pour battu ; voyant qu'il ne pouvait pas lutter sur le terrain du raisonnement, il s'adressa à la passion, et se tournant par la porte entr'ouverte vers la foule qui emplissait la cour :

« - Vous êtes le peuple, s'écria-t-il ; à vous de voir si vous voulez conserver parmi vous cet étranger et ces adeptes de l'étranger !

Pendant qu'il adressait ce provocant appel au peuple, un chrétien se glissa près de moi :

« - Père, dit-il, on démolit les maisons de Benoît et d'Emile.

« - Qui ?

« - Le vieux bachelier Kim. »

Cette fois je n'y tins plus. Je me redressai comme un ressort et, interrompant la palabre, je dis aux Chinois :

« - Pendant que vous discutez à tort et à travers, juste celui que vous deviez morigéner détruit nos maisons. »

Tout le monde sort et va curieusement jouir du spectacle ; mon rang m'interdit d'en faire autant et je reste seul à garder nos effets.

Le capitaine, un musulman à l'air décidé, voulait sur-le-champ arrêter le coupable ; le substitut l'en empêcha :

« - Sa famille est puissante, cela nous créera une grosse affaire. Rendons plutôt le *Saing-you* et le maire responsables de la tranquillité du village. »

Cette mesure, fort usité en Chine, réussit heureusement.

Les dégâts se bornèrent à quelques portes enfoncées chez trois chrétiens ; seule la maison où je logeais n'eut rien à souffrir.

Le soir, le vieux bachelier Kim parcourait les rues du village se frottant l'estomac et s'écriait :

« - Ah ! maintenant j'ai fait bonne besogne, je suis content !

Il rencontra le père de mon hôte, Jacques, un vieillard de 60 ans et, n'osant pas dévaster son habitation à cause de moi, il vomit contre nous les plus grossières injures.

Jacques se contenta de répondre :

« - Votre bouche n'est pas propre.

Aussitôt le vieux furieux se précipita sur lui et le frappa à coups redoublés.

Co fut la fin de nos épreuves.

En somme, cette protection du mandarin était presque illusoire et c'est merveille que nous ayons pu échapper tous, sains et saufs. D'abord le principe même de l'autorité des mandarins est de moins en moins reconnu par le peuple, comme le prouvent les nombreuses insurrections, ou émeutes en Chine ; ensuite, de même, qu'un courant électrique perd peu à peu sa force à mesure qu'il s'éloigne de la dynamo, ainsi l'autorité va toujours en s'affaiblissant à mesure qu'on approche des frontières.

Quant à notre escorte, je ne crains pas me tromper en affirmant qu'elle prendrait la fuite à la moindre alerte sérieuse. Le fusil des soldats est orné d'un petit fanion rouge qui leur donne l'air martial, mais ils le tiennent par l'extrémité du canon. Cela produit un effet

désagréable. Est-ce chez ces malheureux un héritage de l'atavisme ? Est-ce un reste de la vieille habitude de lever la crosse en l'air ?

Quoi qu'il en soit — je l'ai remarqué en Chine comme en Corée—ils sont là uniquement pour protéger notre vie, non pour nous préserver d'injures, à plus forte raison d'importunités gênantes. Ne sont-ils pas les premiers à entrer curieusement dans ma chambre comme chez eux, à toute heure du jour et de la nuit ?

Au *yamên*, tandis que le mandarin s'efforçait de me bien traiter, j'étais l'objet des quolibets des soldats et de la foule qui se tenaient au dehors. Une fois même j'aperçus par la fenêtre quelques soldats qui ralliaient et rudoyaient un de mes chrétiens ; j'attirais l'attention du mandarin ; ordre fut donné de cesser. Les loustics se retirèrent pour... recommencer un peu plus loin hors de portée de mon rayon visuel.

On a bien raison de dire que la perfection n'est pas de ce monde.

Comment d'ailleurs voulez-vous qu'il en soit autrement ? Un abîme sépare les chrétiens des païens.

Ceux-là content leur supériorité morale et, il faut bien le reconnaître, sont quelquefois portés à s'en prévaloir ; mais ceux-ci *possèdent*, comme on dit au palais et, de plus, ils sont l'immense majorité.

A leurs yeux, la religion catholique est une nouveauté et, partant, une chose dangereuse pour l'Orient, pays routinier par excellence, qui pousse le conservatisme jusqu'à la fossilité ; elle vient de l'étranger et par là même est suspecte à tout bon patriote dont la politique jusqu'à présent a été une politique d'exclusion ; elle interdit le culte des ancêtres, et, sous ce rapport, semble antinational à tous les adeptes du bouddhisme et du confucianisme ; elle proscriit la concussion et, de ce chef, doit déplaire à la plupart des fonctionnaires chinois et coréens, pour me borner aux pays qui nous occupent.

Il a fallu que le sang de nos soldats coule sur les champs de bataille pour briser les barrières que le paganisme opposait à la civilisation chrétienne et permettre de conclure avec les nations de race jaune de traités protégeant les missionnaires et assurant aux indigènes la liberté de conscience.

Mais ces traités, à qui en est confié l'exécution ?

A un gouvernement païen, dont l'autorité est exercée par des mandarins païens, qui emploient des subordonnés et des soldats païens !

Dans ces conditions, c'est déjà beau d'obtenir une demi-justice et une quasi-protection. La France ne peut pourtant pas entretenir une canonnière dans chaque port et une compagnie de débarquement dans chaque préfecture de l'Extrême Orient.

Au *yamên* de Hotchyenhypo j'ai trouvé deux Chinois faisant fonction d'interprètes pour les affaires coréennes : l'un, un brave homme, dont j'aurai occasions de dire un mot plus tard ; l'autre, un païen endurci qui ne craignit pas de tenir ce langage à mes néophytes :

« Avec votre nouveau culte, vous battez en brèche notre vénérable religion ; le missionnaire français, en gagnant son procès, vient de nous porter un coup fatal et nos pagodins commencent à disparaître : pour apaiser les Esprits irrités du Ciel de la Terre, il faut que vous preniez un bœuf et offriez un sacrifice.

Naturellement nos gens n'en firent rien et personne n'osa les y contraindre. Mais que penser d'un pareil fonctionnaire ? Comment croire qu'il s'acquitte fidèlement de son devoir quand la religion est en jeu ? Pour ma part, je l'ai vu une fois à l'œuvre : il traduisait ou plutôt il trahissait, selon le proverbe italien, mes paroles avec tant de répugnance et de circonlocutions, que le mandarin eut le bon goût de ne plus l'appeler au cours de notre affaire.

17

Un fumeur respectueux. — Des malotrus. — Foi touchante. — Préfet et mandarin. — Etonnante leçon de choses. — Souliers européens. — Plantes et animaux. — Cuisine coréenne.

Force nous fut de patienter encore jusqu'à ce que nous fussions maîtres de la position. Il ne fallait pas donner à nos adversaires même l'ombre d'un prétexte pour justifier la haine et les préventions qu'ils nourrissaient contre nous.

Je me rappelle qu'un jour, à bord du *Tchang-Hong*, deux Coréens pénétrèrent dans la cabine. Le capitaine tendit au plus jeune un cigare ; celui-ci refusa modestement, alléguant qu'il ne pouvait pas accepter devant son oncle. Le capitaine, se tournant alors vers l'autre, lui dit :

« - Tiens, toi, fume, mon vieux ! »

Les yeux du Coréen brillaient de convoitise, mais, ayant rencontré sur la cloison le portrait de l'empereur et du prince impérial de Corée, il répondit :

« — Si vous voulez bien me donner ce cigare, je le fumerai à la maison ; mais, ici, comment aurais-je l'audace de le fumer, en présence de l'image de notre auguste monarque ? »

C'est qu'en, effet, jusqu'à présent, sauf quelques points où le contact des Européens et des Japonais est en train de modifier les idées reçues, fumer devant quelqu'un qu'on doit respecter, est considéré comme une injure.

Or, à Hotchyenhypo, des voyous insolents de 22 à 25 ans entraient dans notre maison à leur gré, s'installaient sans permission dans ma chambre, causaient, ricanent et fumaient sous mon nez leurs infectes bouffardes. Si encore c'eût été à Londrès, je n'y aurais peut-être pas trouvé à redire ; qui sait ? j'y aurais sans doute pris un certain plaisir. Mals cet âcre tabac du Nord, dont la fumée vous saisit à la gorge et vous suffoque... Et puis, pour comble de tact et de délicatesse, ces malotrus crachaient sur la natte même où j'étais assis. Nous souffrions tout cela sans mot dire de peur de soulever une persécution.

Ah ! si c'avait été dans ma bonne ville de Ouensan, je vous assure qu'ils n'auraient pas continué longtemps ce manège. Mais ici, quand bien même j'aurais été dans mon droit en leur infligeant une juste correction, aussitôt après mon départ ils se seraient vengés sur mes pauvres chrétiens, et le mandarin n'aurait pas manqué de répondre :

« Que voulez-vous ? C'est bien regrettable, mais il y a eu provocation ! »

10 février. — Ce m'est une grande consolation de relire ici les épîtres de Saint Paul, l'immortel modèle des ouvriers apostoliques. Je me convaincs de plus en plus que les chrétientés qui viennent d'éclorre sous mes yeux ne sont ni moins ferventes, ni moins généreuses que les Eglises naissantes d'Ephèse, de Corinthe ou de Macédoine et je puis en toute vérité adresser à mes ouailles les compliments de l'Apôtre : « Vous êtes sages et vous

supportez patiemment ceux qui ne le sont point. Vous souffrez même qu'on vous asservisse, qu'on vous dévore, qu'on vous dépouille, qu'on vous traite avec hauteur, qu'on vous frappe au visage. (II Cor. xi, 19-20.)

Assis sur ma couverture, je récitais tranquillement mon bréviaire, voici de nouveau ces vauriens qui viennent nous harceler et nous provoquer : ils s'approchent, me lorgnent, me persiflent. Les yeux rivés à mon livre, j'affecte de ne pas les regarder pour éviter le piège qu'ils me tendent.

Enhardi par mon apparente indifférence, l'un d'eux s'avance et me tire la barbe. Malgré moi, je fais une pause. Dans le lointain de mes souvenirs d'enfance, j'aperçois comme un triptyque : dans le premier tableau, un Gaulois passe la main dans la barbe blanche d'un sénateur romain assis sur sa chaise curule ; dans le deuxième, un bâton d'ivoire s'abat sur la tête du téméraire ; dans le troisième, tous ces vénérables sénateurs gisent égorgés...

Si je n'étais pas missionnaire, je crois que je paierais gaiement de ma tête le plaisir d'appliquer une paire de soufflets sonores sur ces joues insolentes. Mais chut ! cette distraction a déjà trop duré : continuons notre bréviaire interrompu,

Dans la ville de Hoiryeng j'avais eu le bonheur de conférer 68 baptêmes ; à Tajeni-Tong, hameau du village de \$sari-pat-Kol, j'en étais à mon 11^e, quand nous fûmes chassés par des hordes de bandits ; à Ho-tchyen-Hpo je venais de récolter le 51^e, mais les autres catéchumènes n'étaient pas prêts et je dus, à leur grand regret, les remettre à plus tard. En attendant, nous les instruisions de notre mieux.

J'avais emporté avec moi la Bible populaire illustrée de l'abbé Drioux. Cet ouvrage, malgré les éminents services qu'il nous avait rendus, avait été jugé trop lourd lors de notre départ précipité du 26 janvier et on l'avait abandonné pour sauver des objets plus précieux. Mais un enfant, à la pensée des belles gravures qui lui avaient causé tant de plaisir ; ne put se résoudre à la perte d'un tel trésor et parvint, au péril de sa vie, à soustraire ce livre à l'incendie.

En guise de récréation et aussi pour venir en aide à mon éloquence aux abois, nous feuilletions fréquemment cet intéressant volume.

Un jour, un beau monument d'architecture grecque frappa les regards ébahis de l'assemblée.

« - Qu'est-ce cela ?

« - C'est un temple d'idoles. »

Un nuage passa sur le front des auditeurs.

« - Comment ? demanda l'un d'eux avec anxiété. Y a-t-il des temples d'idoles en Europe ?

« - Oh ! c'était avant la venue de Notre-Seigneur.

« - Subsistent-ils encore ?

« - Non. Il n'en reste que les ruines qu'on conserve en mémoire du triomphe du christianisme.

« - A la bonne heure ! s'exclament-ils. en poussant un soupir de soulagement. Puis ils ajoutent en riant : « Si le démon n'a pas su préserver un édifice aussi magnifique, comment pourra-t-il empêcher la destruction des misérables pagodins qu'il a chez nous ? »

En effet, ce sont de chétives boîtes de 0.80m de haut avec une simple tablette en bois portant cette inscription :

« Trône du grand Roi du Ciel, Précepteur du Royaume.

« Siège de l'esprit du grand Roi du Ciel, Maître de l'arbre. »

Rien qui rappelle, même de loin, la magnificence des pagodes de l'Inde et de la Chine.

Cependant nous étions toujours sans nouvelles de la tournure que prenaient les événements au sud de la frontière. Voyant que mes lettres des 22 et 28 janvier au mandarin de Hoiryeng restaient sans réponse, dès le 7 février je pris le parti d'écrire directement au gouverneur de Kyong-syeng pour lui exposer notre situation et lui demander son appui. Pour faire encore ressortir davantage à ses yeux la gravité de notre position, je le priai même de m'envoyer quelques agents de police ; en vue de mon prochain retour, afin de m'escorter jusqu'au port de mer.

Mon courrier fit ses 320 kilomètres à pied, et, après une absence de cinq jours et demi, me rapporta la réponse libellée comme suit

'Veillez m'excuser si je ne vous envoie pas les policiers, j'ai besoin actuellement d'avoir toutes mes forces sous la main ; mais je viens de réitérer les ordres déjà donnés afin que vous soyez bien traité et que les chrétiens ne soient pas opprimés. J'espère que vous nous reviendrez sans encombre.'

J'avais donc, en partie, atteint le but que je m'étais proposé.

Le lendemain m'arrive une lettre du mandarin de Hoiryeng : Il a donné des ordres pour que notre maison commune soit réparée ; mais, comme il fait froid, cela prendra du temps.

En effet, le thermomètre marquait -21 degrés ; ce n'était là toutefois qu'un prétexte mis en avant par le rusé préfet. Le 13, un chrétien m'apporte des nouvelles de Hoireng : la population refuse de réparer notre habitation ; les païens récalcitrants sont trop nombreux, dit-il, pour qu'on ose les punir.

Qui vivra, verra !

A cette époque, j'usai d'un stratagème qui me réussit pleinement. Comme les Coréens païens venaient sans-cesse flâner dans ma chambre, moi qui suis d'ordinaire assez soigneux de mes papiers, je laissai traîner négligemment à droite et à gauche dans un beau désordre toutes les cartes de visite et lettres officielles que j'avais reçues depuis le commencement de la campagne.

Ce qu'il était facile de prévoir arriva. Les Coréens, peuple curieux s'il en fut, remarquèrent immédiatement sur les enveloppes les cachets rouges du préfet et du gouverneur et ils en chuchotaient entre eux à voix basse. Cela les intriguait beaucoup.

Au premier qui me demanda poliment à rendre connaissance de ces dépêches, j'accordai la permission. Il en fit la lecture à haute voix, et tout ce monde, étonné de voir que ces gros fonctionnaires traitaient avec moi sur le pied de l'égalité, commença à avoir une meilleure opinion de nous et nous respecta plus que par le passé.

A partir de ce jour, non seulement les Coréens vinrent régulièrement nous visiter ; mais quelques Chinois d'un district voisin, ne pouvant obtenir justice auprès de leur mandarin sollicitèrent également mon appui. Malgré mon dénuement et l'état précaire ou j'étais réduit, leur instinct ne les avait pas trompés : dans le prêtre catholique ils avaient deviné l'ami des petits et des humbles, le père des pauvres, le protecteur des faibles et le défenseur des opprimés. Toutefois, pour le moment, tout se borna à de bonnes paroles de part et d'autre.

On ne traitait pas toujours d'affaires ni de religion dans ces entretiens. La causerie abordait successivement les sujets les plus disparates et un Pic de la Mirandole n'eût pas été superflu pour répondre avec compétence à toutes les questions *de omni re scibili* que proposaient tour à tour les assistants.

Mon catéchiste, qui a gagné un certain vernis occidental au contact de jeunes confrères tout frais émoulus de Paris, leur parlait des choses d'Europe et certes ! Il n'y allait pas de main morte. Il leur décrivait à sa façon la basilique de Saint-Pierre de Rome, la tour Eiffel, les ballons dirigeables et les bateaux sous-marins, comme s'il y avait de tout cela dans les moindres villages. Il leur disait qu'avec nos puissants télescopes, on pourrait compter les citoyens de Mars si cette planète était habitée, qu'un coup de canon tiré en France par-dessus le Mont-Blanc réduisait en bouillie tout un régiment d'Italiens dans leur propre pays, qu'on allait percer un tunnel sous la Manche et jeter un pont sur le détroit de Behring, que nos chirurgiens, quand un patient a mal au ventre, lui ouvrent l'abdomen, nettoient les viscères, les remettent en place et recousent le tout très proprement, Puis il confondait à plaisir et de la meilleure foi du monde le télégraphe et le téléphone, le phonographe et le graphophone et restait empêtré dans les rouages du cinématographe.

On avait alors recours à moi pour trancher le débat et projeter un rayon lumineux dans la pénombre. Il fallait aussi expliquer l'attraction universelle, la rotation des astres, la cause des marées, les phases de la lune, la théorie des éclipses ; énumérer tous les royaumes de la terre avec leurs dimensions leurs populations ; indiquer la vitesse d'un cheval, d'un train, d'un bateau à vapeur. Une vraie Encyclopédie, quoi ! Puis les curieux insatiables demandaient comment on fabrique le drap, comment on tricote les bas, comment on tanne le cuir, combien de temps durent nos souliers européens...

« - Combien de temps durent nos souliers européens ? Mais cela dépend du genre de vie que vous menez. Si vous restez béatement accroupis toute la journée dans votre chambre, comme ce gros monsieur, ils peuvent durer indéfiniment ; si vous courez jour et nuit dans les montagnes escarpées, comme ces braves soldats chinois après les voleurs, vous en verrez bientôt la fin. »

Cette réponse eut un succès inespéré, et le questionneur demeura tout confus de sa naïveté.

« - A propos, ajoutai-je, je connais une recette qui permet d'économiser de moitié la dépense des chaussures,

« - Comment cela, ?

« - En les faisant durer deux fois plus longtemps.

« - Et que faut-il faire ?

« - Mais c'est bien simple, répondis-je avec un sérieux imperturbable : quand vous marchez, faites vos pas deux fois plus longs.

« - Mais c'est vrai ! s'exclamèrent-ils en chœur, après avoir réfléchi un instant. . .

« - Maintenant, bonne nuit ! dis-je en me tenant les côtes, et surtout n'oubliez pas mon conseil. »

Ils se retirèrent en disant :

« - Comment se fait-il que nous n'y ayons pas songé plus tôt ? Ah ! vraiment ; les Européens sont plus perspicaces que nous.

Et, durant plusieurs jours je m'amusai à épier ces grands nigauds qui allaient et venaient en allongeant le compas de toutes leurs forces (voir la gravure p. 366), C'était *tordant*, pour me servir d'une expression que les académiciens n'emploient guère que sur le boulevard.

Les botanistes aimeraient sans doute savoir quelles sont les plantes propres à cette région peu connue. J'ai le regret de ne pouvoir les satisfaire. D'une part, l'hiver n'est pas propice à l'herborisation, et la persécution nous tenait claquemurés ; d'autre part, mes recherches orales ont abouti seulement à une assez maigre liste de noms bizarres que les dictionnaires les plus récents ne me permettent de traduire en aucune langue.

Les disciples de saint Hubert me demanderont s'il n'y a pas ici des chasses magnifiques comme dans presque tous les pays neufs. J'ai rencontré des vols de pigeons de roche composés d'une centaine d'individus, des faisans par groupes d'une dizaine, des bandes d'outardes et des canards ; la saison était trop avancée pour les oies sauvages. On trouve aussi, dit-on, le lièvre et la perdrix ainsi que la caille. J'ai vu de superbes aigles noirs, les renards abondent et les loups ne sont pas rares, Les habitants m'ont parlé d'un animal étrange, le *seung gnier* ; pelage gris, un peu plus gros qu'un fort chien, Il n'a ni les griffes ni la mâchoire d'un félin ; il enlève les veaux et même les chevaux. L'ours dévaste les champs d'avoine, le léopard et le tigre mandchourien font la guerre aux cerfs, chevreuils, etc. et les animaux domestiques deviennent souvent leur proie. Toutefois ces grands fauves sont timides, si j'ose dire, et fuient généralement la présence de l'homme, en sorte qu'il est extrêmement difficile de les joindre : durant tout mon séjour je n'en ai pas aperçu un seul.

Aussi les chasses les plus fructueuses auxquelles nous nous soyons livrés, avaient pour objectif une autre catégorie de carnassiers, plus petits, il est vrai, mais non moins féroces, puisqu'ils ne craignent pas de s'attaquer au roi de la création. Quoiqu'on en détruise journellement d'énormes quantités, la race ne semble pas prête de s'éteindre et la Corée paraît être leur habitat de prédilection. On les traque ordinairement le soir à la chandelle (quand on peut s'en procurer). Que voulez-vous ? Tout le monde n'a pas la vertu d'un saint Benoît Labre !

Et comment viviez-vous ? s'écrieront peut-être nos ménagères. Je vais vous dire un mot de notre cuisine : ce sera bientôt fait.

Le pays est trop sec et trop montagneux pour permettre la culture du riz. Notre ordinaire se composait donc d'une bouillie d'orge aux pommes de terre : ça ne glisse pas très bien. Pour varier, une bouillie de petit millet, ce qu'on donne aux *serins* chez nous ! C'est succulent comme de la sciure de bois ; quelquefois du sorgho avec de petits haricots noirs ; de loin en loin des pelotes de pâte ou plutôt des boules de son cuites à la vapeur. Pas de fruits.

Comme boisson, de l'eau... J'allais dire de l'eau pure ; mais ce serait inexact, car le puits où l'on s'approvisionnait, est situé dans la cour en contre-bas du fumier. Pour les coréens, cela n'a pas grand inconvénient, car, ne connaissant pas la théorie des microbes, ils n'en ressentent les atteintes ; mais il n'en allait pas de même avec l'auteur de ces lignes : ayant été par malheur durant de longues années un lecteur assidu du *Cosmos*, il offrait un terrain trop bien préparé à la culture de ces impitoyables colonies (et il y a des gens qui prétendent que les Français sont impropres à la colonisation !) Aussi dut-il s'astreindre à ne boire que de l'eau bouillie, excepté au prétoire où le mandarin lui versait force rasade de vin chinois dans un dé à coudre, espérant ainsi s'insinuer dans son cœur par la voie de l'œsophage et l'amener à être plus coulant dans les négociations.

J'aurais grand tort de vouloir tirer vanité de ce qui précède, car, après tout, mes pauvres chrétiens m'offraient ce qu'ils avaient de meilleur. Eux mangeaient des rebuts sans

nom et se souciaient peu, selon l'énergique expression de saint Jérôme, de choisir des mets précieux pour confectionner... (comment finir ma phrase ? Saint Jérôme dit cela d'un seul mot, il est vrai que c'est en latin), pour confectionner l'ingrédient dont on engraisse les guérets

L'hospitalité coréenne est proverbiale et cette qualité rachète à mes yeux plusieurs défauts : *Charitas operit multitudinem peccatorum*. D'aucuns trouvent même qu'elle est exagérée, en ce sens qu'elle encourage le parasitisme national ; mais si l'on est si méticuleux, que restera-t-il à louer et à admirer dans ce bas-monde et surtout dans cette péninsule ?

Si telle est la vertu naturelle des païens, comment décrire la charité surnaturelle des chrétiens, dont je pouvais dire avec l'apôtre : *erat credentium multitudo cor unum et anima una* ? Chacun apporta ce qu'il avait et tous, sans distinction de mien et de tien, vécurent sur la masse commune.

En présence du dénuement absolu de mes néophytes, après leur avoir distribué le peu qui me restait en argent, vêtements et provisions, je contractai deux emprunts qui nous permirent de subsister quelque temps. Mais l'absence du mandarin chinois se prolongeait, l'indemnité qu'il devait nous apporter de Ghirin, au cas où notre procès serait définitivement gagné, n'arrivait pas ; d'ailleurs je n'avais plus de ministère à remplir et mon vin de messe touchait à sa fin. Dieu sait pourtant comme nous ménageons nos cinq litres par an en Corée, où nous ne prenons que de l'eau pour les ablutions à la messe. Bref ! à ces causes je décidai mon départ.

18

Tristesse du départ. - Notre escorte. - Mon interprète. - Une héroïne.

Le 15 février, je pris congé des employés du mandarinat qui me traitèrent de leur mieux ; le lendemain je redescendis du côté de la frontière.

De communes misères endurées pour une noble cause, a-t-on dit, nouent des liens solides. La séparation fut pénible et les adieux bien touchants. Faustin surtout, un vieillard de 74 ans, et Félicité, une bonne vieille de 80 ans, heureux élus, baptisés au seuil de l'éternité, me souhaitaient bon voyage les larmes aux yeux, n'espérant plus me revoir ici-bas ; les enfants et les jeunes gens, ne pouvant se résoudre à me quitter, voulaient m'accompagner jusque chez moi ; les autres chrétiens me priaient de nouveau de ne point les oublier et de plaider leur cause en haut lieu. J'avais moi-même le cœur serré : en rentrant à ma résidence de Ouensan, je sortais de la gueule du lion, mais j'y laissais mon pauvre troupeau et je n'étais pas sans inquiétude sur son sort. Une dernière fois je me retournai, bénis les fidèles en présence des païens assemblés et gravis la montagne.

Une douzaine de chrétiens m'accompagnent. Le substitut du mandarin a voulu absolument me donner une escorte ; elle se compose d'un petit mandarin militaire à cheval avec son ordonnance, de Tchang le premier interprète, également à cheval, et de quatre soldats. On m'a fourni aussi un poney harnaché d'une haute selle chinoise sur laquelle je suis perché comme sur la bosse d'un dromadaire.

Les soldats, à l'instar de pompiers fameux, sont « pleins d'une noble ardeur » et chantent avec entrain pour charmer les loisirs de la route. Leur poitrine est décorée, en sautoir, d'un long chapelet de cartouches métalliques.

Chaque fusil est orné d'un petit fanion rouge qui leur donne l'air martial. Ils le portent sur l'épaule, mais au rebours de nos troupiers, c'est-à-dire en le tenant par l'extrémité du canon. Serait-ce de l'atavisme ? un reste inconscient d'une ancienne habitude de lever la crosse en l'air ?

Nous faisons halte à Oi-tol-pak. La vue des soldats produit un effet merveilleux sur la population : on nous accueille avec respect.

L'interprète – un gros homme très jovial – me conduit chez le chef du village et sans plus de façon demande deux pipes. Il est connu partout : c'est lui qui parcourt le pays pour recueillir les impôts, c'est un personnage important comme qui dirait le percepteur dans nos campagnes. Aussi tout le monde lui fait-il la courbette.

« - Tiens ! s'écrie-t-il en se tâtant les flancs, j'ai oublié mon tabac. Monsieur le maire, passez-moi donc votre blague. Ne vous effarouchez pas : j'en prends seulement deux pipées, une pour le Père Bret et une pour moi.

« - Merci, répondis-je, après avoir considéré alternativement le bec de l'instrument et celui du propriétaire, je ne fume pas. »

Alors le pauvre Tchang, dont les traits s'épanouissaient déjà à la pensée de savourer une bonne bouffée, dépose les deux pipes d'un air décontenancé,

« - Si vous ne fumez pas, je ne fumerai pas non plus, dit-il avec résignation, »

Le pauvre diable a été si charmant pour nous depuis le commencement que je ne me sens pas le courage de lui infliger cette mortification. Cette affreuse pipe qui a déjà pasdé par tant de bouches, c'est le calumet de paix. Ne soyons pas fier et faisons taire nos répugnances !

« - Allons ! repris-je en souriant, donnez-moi cette pipe et fumons ensemble. »

La gaieté renaît comme par enchantement et la verve pétille aussitôt.

« - Comment appelez-vous ce monsieur ? demande le maire en me désignant.

« - C'est le P. Paik, un missionnaire français venu ici pour nous enseigner la religion catholique. C'est une très bonne doctrine ; vous devriez tous la suivre. Il n'y aurait plus de voleurs, ni de mauvais garnements dans la contrée : ça serait joliment avantageux pour nous, »

Et voilà mon catéchiste improvisé qui se met à prêcher avec aplomb comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie ! Tout le village accourt et l'écoute bouche bée. Il salue d'un signe de tête ses connaissances dans la foule, demande des nouvelles de tel et tel qu'il ne voit pas, s'enquiert du nom de l'un ou l'autre dont la physionomie le frappe et l'interpelle en ces termes :

« - Toi, tu devrais te faire chrétien ; tu sais lire, tu apprendrais très vite le catéchisme... En voilà un qui a l'air intelligent, je l'engage à se faire chrétien... Et celui-là, quelle bonne tête ! Dis donc, mon garçon, avec une figure d'honnête homme comme la tienne, il ne te manque qu'une chose : c'est dommage que tu ne sois pas chrétien, etc., etc, »

Pas de moquerie dans ses paroles : on est ébahi, mais on le prend au sérieux et je ne serais pas surpris de trouver des catéchumènes dans ce village l'an prochain à mon retour, si Dieu me fait la grâce de repasser par ici.

Sa pipe est finie, j'ai laissé doucement éteindre la mienne, nous saluons et remontons à cheval.

A 2 h, 1/4, nous arrivons au village d'Almital qui compte plusieurs chrétiens et de nombreux catéchumènes. Je leur recommande de se préparer avec soin à la réception des sacrements, leur laisse mon catéchiste et, prenant pour guide Joseph le chasseur, je pars aussitôt afin de visiter Tja-eui-tong qui se trouve, ou plutôt se trouvait, à une heure et demie de là et qui, le mois dernier, a failli devenir notre tombeau.

Quatre montagnes (!) semblent nous barrer le passage ; nous les escaladons péniblement à cause de la glace qui recouvre leurs flancs escarpés et, malgré la bise, nous nous arrêtons un instant à chaque sommet pour reprendre haleine.

Nous voici devant les ruines : deux ici, une là, trois plus loin et trois plus loin encore. Un amas de cendres, quelques tronçons de poutres carbonisées, des ferrures tordues par la violence du feu, des fragments de vaisselle épars, voilà tout ce qui reste des maisons de nos pauvres chrétiens ! *Sunt lacrymae rerum...*

On me conduit vers une espèce de souterrain qui a son histoire.

C'était un silo où les Coréens, à défaut de cave, conservent leurs provisions pour l'hiver. Dans la maison attenante habitait un jeune couple. A l'approche des brigands, François fait un paquet de ce qu'il a de plus précieux, dit à sa femme de le rejoindre à Hochtchen-hpo et rallie sans tarder notre caravane.

En d'autres pays plus chevaleresques, le mari ne se serait pas séparé de son épouse : il l'aurait attendue, protégée en route et lui aurait, au besoin, fait un rempart de son corps. Mais, hélas ! nous sommes en Corée où la condition de la femme, comme dans la plupart des contrées païennes, laisse beaucoup à désirer. Il faudra plusieurs générations pour que l'esprit chrétien s'infilte jusqu'aux moelles et corrige cette barbarie des mœurs.

Quoi qu'il en soit, le mari prend les devants. La pauvre femme, dans la faiblesse de sa vingtième année avec un bébé à la mamelle, s'effraie d'une si longue course en pays hostile et se décide à se cacher dans le silo aux pommes de terre. Avec elle se réfugie un petit voisin de 5 ou 6 ans.

Les persécuteurs arrivent, fouillent coins et recoins et découvrent la malheureuse. On la saisit, on l'arrache de sa retraite, on l'accable d'outrages, on lui applique une lance sur la poitrine en lui disant :

« - Réponds ou tu es morte ! N'est-ce pas que ta religion enseigne l'immortalité ? N'est-ce pas que dans vos réunions vous commettez des infamies ? Si tu le nies, vois cette lance, elle va te transpercer le cœur.

« - Non, ce n'est pas vrai ! répondit noblement cette femme courageuse ; ce que vous dites là est affreux. Je suis entre vos mains, vous pouvez me tuer, mais, vous ne me ferez pas trahir la vérité.

Désespérant de vaincre la constance de cette héroïne, émus peut-être à la vue de l'innocente créature qu'elle serrait dans ses bras, les bourreaux tournèrent leurs menaces contre l'enfant.

« - Allons ! toi, dis-nous la vérité ou gare à toi ! N'est-ce pas que l'Européen jetait des drogues dans les puits et vous faisait boire de cette eau ? Si tu ne l'avoues pas, nous allons te tuer. »

Et Ils brandissaient leurs armes d'un air menaçant.

Le pauvre petit répondit oui à tout ce qu'on voulut, et sur-le-champ on dressa acte de ses réponses pour servir d'accusation contre moi. Il va sans dire que nos ennemis eurent la

pudeur de ne pas présenter cette pièce au mandarin. Je le regrette sincèrement, cela m'aurait permis de mettre la main sur nos calomniateurs et de les faire châtier comme ils le méritaient.

Deux jours après cet événement, aussitôt que J'en eus connaissance, je fis donner par le mandarin l'ordre de délivrer cette catéchumène qui nous rejoignit à Hot-chyen-hpo et fut baptisée – en habits d'homme – sous le nom de Françoise. Je profitai de l'occurrence pour prêcher aux époux leurs devoirs envers leurs épouses.

19

Un petit ange. - Divers épisodes. - A cheval. – Un chassepot français.

Outre les neuf maisons brûlées, j'en vis encore d'autres, dont les portes et fenêtres avaient été brisées et le mobilier pillé ; mais les voisins, honnêtes païens, avaient supplié les brigands de ne pas y mettre le feu et ceux-ci s'étaient rendus à leurs prières,

Tout d'abord ignorant ces détails, mes chrétiens m'avaient remis uniquement la liste des pertes éprouvées par l'incendie et j'en avais demandé réparation le 31 janvier ; apprenant ces nouveaux dégâts quinze jours plus tard, je présentai une nouvelle réclamation le 15 février.

Néanmoins tout ne se bornait pas à des pertes pécuniaires, il y en avait d'irréparables, comme titres de propriété, papiers de famille, diplômes d'examen, etc.

Le soleil allait disparaître à l'horizon ; cependant, avant de rentrer nous fîmes encore un détour pour visiter une tombe toute fraîche surmontée d'une croix dans cette vallée maintenant déserte. Sous ce tertre repose un petit ange, victime – du moins indirectement – de la tempête qui nous avait tous dispersés.

La sœur de mon guide, voyant la route de Hotchyenipo interceptée, n'avait pas pu nous rejoindre. Durant quatre jours et quatre nuits, elle erra dans la montagne traînant avec elle un garçonnet de sept ans et portant un bébé de trois ans sur son dos. Qui dira les privations, les souffrances et aussi les mérites d'Anne, cette généreuse chrétienne ?

Un soir, harassée de fatigue, elle eut encore la force d'allumer un brasier et tomba d'épuisement à côté de ses deux enfants. Pendant son sommeil, le plus jeune alla se jeter dans le foyer. La pauvre mère s'éveille tout à coup : éperdue elle se précipite et constate avec douleur qu'il n'y a plus d'espoir. Vite elle va quérir de l'eau et baptise son enfant. Hélas ! peut-être était-il déjà trop tard... J'espère néanmoins en l'infinie miséricorde de Dieu et j'aime à penser que Notre-Seigneur aura ouvert les portes du Paradis à ce cher petit, mort par suite de la persécution. L'Eglise n'a-t-elle pas placé sur les autels les petits Innocents, que la fureur d'Hérode écrasa sans pitié, *ceu turbo nascentes rosas* ?

Enfin nous reprenons le chemin d'Almitai, exténués, nous ramassons plusieurs fois de la neige pour soutenir nos forces. La nuit est venue tout à fait : on vient au devant de nous avec des branches de sapin en guise de torches.

Après souper, les néophytes, se réunissent et me font cadeau d'une bougie pour égayer la veillée ; mais je demande grâce : les marches et contremarches que je viens de faire, jointes à la chaleur de la chambre, me plongent dans une somnolence insurmontable et je cède aux pavots de Morphée.

Vite ! Debout ! Nous avons aujourd'hui vingt-cinq baptêmes, sans compter les confessions, communions, confirmations et mariages. Alerte ! Tiens, à propos, et cette bougie ? Il y avait une bougie hier soir par ici. Les rats l'auraient-elles mangée ? En place je trouve une ficelle. O beauté du transformisme !... Mais non, ce n'est pas une ficelle, c'est la mèche ; quant à la stéarine, elle a tondu dans mes bas, dans mes cahiers, un peu partout. J'aurais dû m'en méfier : j'ai lu London sur l'étiquette : ces coquins d'Anglais ne vendent que de la camelote !

Le thermomètre consulté répondit : + 28° centigrade, température de Singapore, et - 13° au dehors. Ce n'est pas mal pour la Mandchourie, au cœur de l'hiver. Avouez que les calorifères coréens méritent bien quelque éloge.

Aussitôt après la messe, les soldats chinois viennent me souhaiter le bonjour, et sans plus de façon, s'installent chez moi pour faire la causette. Cela n'entraîne pas dans mes vues.

« - Mes braves, leur dis-je, vous savez combien votre société m'est agréable, mais vous n'ignorez pas non plus que nous ne sommes pas venus ici pour enfiler des perles : conséquemment prenez cette corde de tabac (le tabac se vend à la corde) et allez fumez dans la maison voisine. Quand j'aurai besoin de vous, je vous appellerai. »

Toute la journée fut consacrée au ministère des âmes, et le lendemain nous continuâmes notre route.

Mon petit mandarin militaire avait reçu ordre de m'escorter jusqu'à Hoiryeng et de revenir aussitôt. Aussi désirait-il aller coucher le soir même à la ville, distante seulement de 25 kilomètres. Cet arrangement ne me souriait guère, et voici pourquoi.

Si notre maison à Hoiryeng n'était pas en état de nous héberger, comme j'avais des raisons de le croire, où allions-nous passer la nuit ? A la belle étoile, à moins que le préfet ne mît, comme ci-devant, un local à notre disposition : dans ce cas, je devenais son obligé – ce que je voulais éviter à tout prix, en vue d'une plainte à déposer à Séoul contre lui – et nous étions exposés aux avanies de la plèbe comme lors de notre premier séjour.

Il faut tout prévoir : un bon général, me répétait souvent un de mes amis, peut bien être vaincu, mais il ne doit jamais être surpris.

Je décidai donc que nous irions coucher à Syengil-Kol, de là nous partirions de bon matin et arriverions en ville avant midi. Si nous pouvions loger dans notre maison, nous y séjournerions quelque temps pour récolter les derniers baptêmes, relever le moral des catéchumènes et tâcher d'obtenir les réparations nécessaires. Sinon, je rentrerais chez moi au plus vite pour porter toute l'affaire au ministre de la France et réclamer son intervention.

En chemin, nous rencontrons un groupe de chrétiens, députés par les habitants de Syengti-Kol avec ce message :

« Comme notre village est situé sur la route de Hoiryeng, nous ne pouvons pas nous opposer au passage du missionnaire : qu'il vienne donc à pied et sans appareil ! Mais s'il arrive à cheval et avec tout son cortège, il peut compter qu'après son départ, nous chasserons tous les chrétiens de la localité. »

Mes gens se consultent avec les nouveaux venus. Je les interromps :

« - Réservez vos délibérations pour des sujets qui en vailent la peine. Je ferai aujourd'hui mon entrée à Syengti-Kol à cheval ; je la ferai à éléphant, si j'avais le bonheur de posséder un de ces pachydermes ! Ne vous laissez pas effrayer par ces vaines menaces ; souhaitez plutôt qu'on les mette à exécution, car le gouvernement chinois ne supporterait pas cet affront, et ce sont les païens, au contraire, qui seraient bannis de la contrée. »

De fait, tout se passa sans encombre.

Notre arrivée avait été signalée à Hoiryeng. Dans la soirée se présente un envoyé du préfet : on avait commencé le jour même (18 février) la réparation de notre maison et le magistrat me pria de me reposer trois ou quatre jours à Syengti-Kol jusqu'à ce que tout était prêt pour me recevoir.

« - Je n'ai pas d'ordre à recevoir de ton maître, je l'ai averti assez longtemps à l'avance, va lui dire qu'on ne se moque pas de moi impunément. J'irai à Hoiryeng quand bon me semblera. »

Comme nous étions sur le point de quitter le territoire chinois, mon chef d'escorte voulut m'offrir un déjeuner d'adieux pour le lendemain dans le poste des soldats qui gardent la frontière. Je refusai d'abord, craignant que cela ne fût une cause de retard et n'entravât mes projets relativement à Hoiryeng. Il me promit que cela ne nous ferait pas perdre de temps. Je réfléchis qu'au fond nous avions tout à gagner en acceptant. Cette population remuante, voyant que nous étions bien traités par les maîtres du pays, ne manquerait pas de concevoir de nous une plus haute idée et respecterait davantage les chrétiens à l'avenir. J'acceptai donc et un soldat partit sur-le-champ pour régler tous les préparatifs.

Le lendemain, nous nous levâmes de très bonne heure, fîmes à jeun les dix kilomètres qui nous séparaient du fleuve Touman et arrivâmes à la station vers 9 heures du matin. (Dans le voisinage se trouvent des gisements de charbon, les spécimens que j'ai eus sous les yeux n'étaient pas fameux ; mais il faut dire qu'ils avaient été recueillis presque à fleur de terre ; je pense qu'en creusant un puits ou une galerie, on arriverait à une qualité meilleure). Cette fois nous fîmes bien reçus ; je me liai d'amitié avec les chiens du poste et les soldats étendirent leur hospitalité à tous les gens qui m'accompagnaient. La garde se composait de vingt hommes, ou plutôt de vingt *tigres*, selon qu'ils s'intitulent. L'un d'eux, le nu méro cinq, vint à moi avec son fusil et me demanda si je connaissais cette arme et son maniement, quelle était sa provenance et sa date de fabrication. Sur la crosse je lus cette inscription en caractères chinois sur papier rouge :

« La grande félicité spirituelle du cinquième tigre. »

Abrantés ! aurait dit Topffer. Sur le canon étaient gravés ces mots : « Saint-Etienne, 1870. » Hélas ! c'était un chasse-pot français, qui était venu échouer là pour me rappeler l'image de la patrie blessée.

Nous prenons congé et à 11 h. 1/2 nous arrivons en face de notre maison. La grande brèche de notre porte cochère est encore béante, les murs d'enceinte sont enfoncés en plusieurs endroits ; dans un coin de la cour sont entassés les monceaux de pierres dont nous avons été assaillis. Seuls les murs de la maison et la toiture sont intacts. Le mandarin militaire et l'interprète cherchent à m'arracher à cette mélancolique contemplation.

« - Venez avec nous au prétoire, disent-ils ; vous savez que nous avons à remettre au préfet de Hoiryeng une pièce vous concernant.

En effet, à mon départ de Hotchyenhpo, le substitut remit à mon escorte une lettre curieuse à l'adresse du préfet de Hoiryeng. En voici le sens : « Le Père Bret, missionnaire français, étant venu dans nos parages pour y prêcher la sainte religion du Maître du Ciel, un peuple ignorant et imbécile s'est rué sur lui et sur ses disciples, les a maltraités et menacés de mort. A cette nouvelle, nous, mandarin du Grand Royaume, avons arraché le grand homme au péril, l'avons protégé jour et nuit, lui avons fourni une escorte et aujourd'hui avons l'honneur de remettre entre vos mains sa précieuse personne. Veuillez constater qu'il est intact et nous délivrer un reçu en bonne et due forme. Si, dans la suite, il lui survient quelque avarie, c'est vous qui en répondrez. »

Je ne voulais à aucun prix faire l'honneur d'une visite à ce fonctionnaire qui me leurrerait depuis un mois. D'autre part, il y avait gros à parier que mes paroles et ma manière d'agir seraient rapportées et commentées au mandarin chinois. Je répondis donc :

« - Que me parlez-vous d'aller voir le préfet ? Je n'ai rien à faire avec lui, il n'a su ni prévenir les troubles, ni arrêter le pillage, ni ordonner la restitution. Ah ! sans doute, si c'était un digne magistrat comme votre mandarin de Hotchyenhpo, à la bonne heure ! j'irais le saluer avec plaisir. Mais cet individu... Autant je respecte l'autorité dont il est dépositaire, autant je le méprise, parce qu'il trahit la Justice. Un tel homme ne mérite pas d'habiter au *yamên* ».

Je ne consentis pas davantage à envoyer mon catéchiste, j'adjoignis seulement un de mes chrétiens à l'escorte pour attester que j'étais encore vivant. Puis je dictai à mon catéchiste une lettre au substitut chinois, le remerciant de ses bienfaits, et lui recommandant à nouveau mes chrétiens.

Cependant la foule s'était massée dans la cour, silencieuse d'abord, tant que l'escorte fut là, puis bientôt tapageuse, dès que les soldats se furent rendus au prétoire. La vue de cette populace railleuse en face de notre maison démantelée m'indignait. Je me retournai vers elle :

« - Qu'avez-vous à rire, tas de forbans ! Voyez ces ruines : c'est l'œuvre de véritables sauvages ! Je vais à Séoul et vous aurez bientôt de mes nouvelles. En attendant, sortez d'ici ! »

Devant mon geste menaçant, ces centaines d'hommes prirent la fuite. Oh ! que les foules sont cruelles et lâches !

20

En route pour Pouryeng. - Mandarin et Missionnaire. - une revanche légitime. -Un voyage triomphal. ·

Je sortis moi-même un instant après, accompagné d'une demi-douzaine de chrétiens et nous prîmes tous à pied le chemin de Pouryeng avec le vent en poupe. J'aurais voulu marcher jusqu'à la nuit et aller coucher le plus loin possible de cette ville de Hoiryeng sur laquelle, en partant, nous avions secoué la poussière de nos pieds ; mais mes gens fatigués proposèrent une halte à l'auberge de Pon-geumi, là même où, six semaines auparavant, nous attendions avec anxiété la réponse du mandarin.

Les circonstances étaient bien changées.

Nous considérions alors l'avenir comme un gouffre ténébreux capable de nous engloutir, une espèce de tunnel branlant sous lequel nous nous engagions avec la crainte assez justifiée de le voir s'effondrer sur nos têtes ; maintenant, grâce à Dieu nous en sortions vivants malgré des avanies et saluions avec espoir le retour à la lumière.

J'éprouve toujours plus de joie à voir rayonner le soleil après un orage – même quand j'ai reçu une partie de l'averse sur le dos – qu'à envisager un ciel noir et chargé de tempêtes.

Aussi bien nous n'avions pas eu que des malheurs dans cette expédition. Nous avions défriché un nouveau coin du vaste champ de l'Eglise, déployé au loin le drapeau du christianisme et de la civilisation ; fait connaître et aimer le nom de la France, régénéré plus de cent cinquante personnes dans les eaux du baptême, posé les premières assises de chrétientés que tout présageait devoir être fécondes, Enfin, par une assistance spéciale de la Providence, nous étions restés dans les bornes de la modération et de la patience au milieu des événements les plus provocateurs et nous avions confiance d'obtenir finalement justice en haut lieu, s'il y avait des juges à Berlin, c'est-à-dire à Séoul,

J'étais plongé dans ces réflexions, lorsque tout à coup un brouhaha retentit devant l'auberge. Mes gens se hâtent de regarder par un des orifices dont sont munies presque toutes les portes en Corée. C'est comme en Europe quand le geôlier applique son œil au *trou du diable* pratiqué dans l'huis des cachots pour voir sans être vu.

« - C'est le mandarin ! disent-ils à mi-voix, un peu excités.

Viendrait-il pour nous arrêter ? Est-ce que Pharaon se repentirait d'avoir laissé partir les Hébreux ?

« - Eira ! Eira ! crient les satellites d'une voix de basse-taille.

Eira est un mot coréen assez difficile à traduire, car, pour l'élasticité, il rendrait des points au caoutchouc le moins vulcanisé, Il signifie : Holà ! faites place, voici le grand-homme ; rangez-vous, tas de canailles, et tenez-vous respectueusement. » Tout cela et bien d'autres choses encore sont contenus dans cette interjection aussi honorable pour celui en faveur de qui elle est prononcée, que méprisante à l'égard de ceux auxquels elle s'adresse.

Aussitôt la porte s'ouvre avec fracas et le mandarin fait son entrée solennelle.

Comme je croyais m'arrêter seulement une minute et que l'auberge était excessivement sale, j'étais entré tout botté et me reposais, assis sur une malle à moitié vide, seul reste de mon bagage.

Le mandarin s'approche et se tient debout devant moi. Voyant que je ne me lève pas, il finit par s'asseoir sur le sol, c'est-à-dire à mes pieds, il n'avait pas l'air fier du tout; il sentait bien qu'il venait à Canossa : cela se lisait clairement sur son visage, .

Nous nous regardons d'abord un instant sans dire mot comme deux chiens de faïence, Ensuite il me salue et s'informe de ma santé,

Je fais l'étonné et demande poliment à mon entourage : « - Quel est ce monsieur ?

« - C'est le préfet de Hoiryeng.

« - Ah ! J'ignorais qu'il y eût un préfet à Hoiryeng, Sur la foi des traités, j'ai réclamé à plusieurs reprises sa protection au nom de mon passeport et n'ai pas même obtenu de réponse, A la fin on a daigné me dire que le froid empêcherait de réparer promptement notre maison. S'il y avait eu à Hoiryeng un préfet digne de ce nom, les choses ne se seraient point passées ainsi. »

Cette leçon, donnée en présence de tout le monde, avec une ironie que mon ignorance des délicatesses de la langue rendait encore plus mordante, produisit sur le vieux

mandarin l'effet d'un coup de tonnerre. Il essaya de présenter des excuses, mais balbutia et resta court.

Je jouissais de mon triomphe.

Quelqu'un de sa suite, probablement un de ses secrétaires, remarqua l'embarras de son chef et vint à son secours. Je lui coupai immédiatement la parole.

« - Quel est cet individu ? Cette question ne le regarde pas. L'affaire est entre le mandarin et moi. Ce n'est pas l'habitude en Corée, je pense, que les inférieurs prennent la parole en présence de leurs supérieurs avant d'être interrogés. Je n'ai rien à faire avec ce valet. »

Pour se donner contenance, le bonhomme ainsi apostrophé injurie le maître d'auberge :

« - Comment ! coquin, est-ce ainsi que tu reçois le mandarin ? Tu n'étends pas même une natte propre pour qu'il puisse s'asseoir honorablement ! »

J'interviens.

« - A la vérité, les nattes sont vieilles et déchirées, mais la chambre est chauffée ; il y a des portes et des fenêtres qui ferment ici. Ce n'est pas comme dans notre maison de Hoiryeng où portes et fenêtres ont été brisées, les meubles saccagés et où maintenant il n'y a pas moyen de vivre ! »

J'entrais ainsi dans le vif de la question sans prendre de gants, les réservant pour me protéger du froid en route.

Cette réprimande était faite à bout portant, sans passer par le canal de l'interprète, qui n'aurait pu qu'en adoucir les angles, c'est-à-dire en diminuer la valeur.

Voyant que je n'étais pas d'humeur facile, le mandarin se tourna vers le catéchiste et lui dit :

« - Je voudrais traiter convenablement le missionnaire. Persuadez-le donc de venir avec moi : je lui offrirai de poules, du vin, etc.

« - Je ne suis pas un poisson, répliquai-je : on ne me prend pas par la... bouche, »

Ce qui fut rendu ainsi :

« - Le Père remercie infiniment Son Excellence ; mais comme il est déjà en route, il lui serait pénible d'avoir à rebrousser chemin. »

« - Pressez-le donc d'accepter, continua-le mandarin. Je suis venu ici pour le ramoner avec moi : si je rentre seul, je serai déshonoré aux yeux de mon peuple.

« - Ça m'est bien égal. »

Ce qui fut traduit :

« - Comme le vent souffle du Nord, si nous retournons sur nos pas, le Père aura la poussière en plein visage, c'est ce qui le force à refuser votre invitation.

Cette fois je n'y tins plus et répondis vivement :

« - Il est vrai que c'est le vent du Nord qui souffle, mais serait-ce le vent du Midi que je ne retournerais pas

« - Je vous traiterai magnifiquement.

« - Oh ! Je le connais, votre accueil. Vous n'avez pas pu ou pas voulu me protéger, ni faire réparer notre maison ; comment serez-vous capable de m'accorder les réparations que j'exige ?

« - Venez donc, je vous prie.

« - Si notre maison était réparée, j'irais.
« - Je mettrai un appartement à votre disposition.
« - Connu, votre appartement. Elle est fameuse l'hospitalité de Hoiryeng et elle le sera davantage encore quand j'aurai annoncé à qui de droit comment la population traite les hôtes du mandarin.
« - Cette fois tout se passera bien, je vous le promets.
« - Merci. »

Après avoir renouvelé ses instances au moins dix fois, jusqu'à en être ridicule et ne plus obtenir qu'un sourire pour toute réponse, il interpelle Luc, le chef des chrétiens.

« - Allons ! bachelier Pack, usez donc de votre influence pour fléchir le Père et le déterminer à venir avec moi, »

Luc, pris entre deux feux, hésite et n'ose revenir à la charge.

« - En voilà une bonne maintenant ! m'écriai-je. Lorsque le capitaine a commandé un mouvement par le flanc droit, est-ce que le caporal vient lui souffler à l'oreille que le flanc gauche serait préférable ? C'est peut-être comme cela que vous faites à Hoiryeng, où vous prenez le mot d'ordre de votre cuisinier ; mais je vous avertis que cette monnaie-là n'a pas cours ici. »

De toutes mes réponses il paraît que celle-ci fut la plus admirée.

Luc, qui après tout était en présence de son propre mandarin et à qui sa nationalité ne permettait pas la même liberté de langage, se contenta de répondre :

« - Depuis le début de L'expédition, j'ai l'honneur d'accompagner le Père et je sais par expérience qu'une fois qu'il a dit non, c'est non. Je vous prie de ne plus insister. »

Repoussé sur toute la ligne, le pauvre mandarin baissa les yeux tout confus et, remarquant mes souliers et mes vêtements poudreux, ajouta :

« - J'ai compassion qu'un si grand noble (plus on a le verbe haut en Corée, plus on est noble) voyage à pied. Reposez-vous dans cette auberge ; demain, je vous enverrai un cheval.

« - Je n'ai pas le temps d'attendre ; je repars à l'instant même.

« - Où allez-vous ?

« - Je vais à Séoul.

« - A Séoul... ?

« - Oui, j'ai des affaires pressantes qui m'appellent là-bas. Adieu, mandarin. Portez-vous bien. Si vous êtes encore ici à l'automne prochain, on se reverra. »

Et nous partons sans retourner la tête, laissant le mandarin morfondu dans l'auberge. Naturellement la scène qui venait de se passer défraya longtemps nos conversations.

« - Ce mandarin, me dirent les chrétiens, est un vieillard de 60 ans, très borné ; jusqu'ici il n'avait pas encore exercé de magistrature ; mais son frère cadet, interprète à la légation de Russie et tout-puissant à la capitale, vient de lui procurer cette place, sans quoi jamais il n'aurait pu percer. »

De fait, s'il est une nation où le favoritisme s'étale avec impudence, c'est bien la Corée. Le gouvernement devrait pourtant méditer ce mot profond de Montesquieu : « Quand, dans un pays, il y a plus d'avantage à faire sa cour qu'à faire son devoir, tout est perdu. »

La mention du frère cadet, le fameux Kim Hong-ryouk, rembrunit le front de mes interlocuteurs.

« - Père, dirent-ils, cet homme fait la pluie et le beau temps : il couvrira son aîné et nous aurons de la peine à obtenir justice.

« - Bah ! Rassurez-vous. La roche Tarpéienne est proche du Capitole et Dieu aura le dernier mot. »

Nous allâmes coucher dans une auberge isolée à cinq lis (2 kil.) plus loin. Heureusement, il n'y avait pas d'autres voyageurs que nous : cela nous permit d'avoir la messe le lendemain, 20 février, *januis clausis propter metum Judaeorum*.

· Comme c'était dimanche, nous ne nous mîmes pas en route de très grand matin et bien nous en prit, car à 9 h. 1/2 voilà un satellite qui arrive de la part de notre mandarin de la veille avec trois chevaux et trois hommes pour les conduire : un pour moi, un pour le catéchiste et un pour les bagages. De vraies haridelles, mais gratis. Nous acceptons : c'est autant de pris sur l'ennemi.

A 10 heures, j'enfourche Rossinante et nous suivons un petit cours d'eau dans une vallée encaissée de forme serpentine. Après une demi-heure de repos dans la petite ville murée de Hpoungsan, nous repartons à 2 heures.

Cette fois je voyage en grand seigneur, Armé d'un bâton, le satellite ouvre la marche à dix pas devant moi et crie à tout venant : Eira ! Eira ! Il dit aux piétons : « Rangez-vous sur le bord de la route, ! aux cavaliers : « Descendez de bœuf ou de cheval ! » (voir la grav. p; 397), aux charretiers : « Passez dans le champ voisin ! » aux fumeurs, c'est-à-dire à tout le monde: « A bas les pipes ! »

Tant que le cortège défile, tous ces voyageurs se tiennent immobiles et respectueux. Lorsque nous sommes à quelque distance, si un de mes gens est resté en arrière, les passants lui demandent à voix basse :

« - Quel est ce singulier mandarin ?

« - C'est le P. Paik, missionnaire français, ! » répond-il fièrement.

Nos chrétiens jubilent : c'est le commencement de notre réhabilitation.

Quant à moi, je tâche de me tenir à la hauteur des circonstances et surtout de ne pas perdre l'équilibre sur la selle coréenne à laquelle je ne suis pas habitué. Cette cavalcade me divertit énormément. Il me semble entendre Aman proclamer dans les rues de Suse les louanges de Mardochée et répétant la parole d'Assuérus : *Sic honorabitur quemcumque voluerit rex honorare !* Quoique ces honneurs s'adressent à un indigne, je m'en réjouis à cause de la gloire qui en jaillit sur la religion

Pour célébrer joyeusement notre victoire et nous mettre sous la dent autre chose que des lauriers, mes gens veulent m'acheter une poule. Elles ne coûtent pas cher à la campagne, mais, je ne sais pour quelle cause, elles sont rares et les fermiers refusent de les vendre.

J'en prends facilement mon parti ; mais le satellite a eu vent de la chose. Veut-il nous donner un spécimen de sa puissance ? Espère-t-il seulement attraper quelques reliefs ? Mystère ! Toujours est-il qu'il met un zèle extraordinaire à pourchasser ces volatiles.

Il entre chez un paysan :

« - Eira ! Il nous faut une poule.

« - Je n'en ai point !

« - Ordre du mandarin de Hoiryeng !

« - Je n'en ai point !

« - Apporte-la quand même. Tu as encore de la chance qu'on te la paie, manant ! »

Et la poule arrive, c'est même un poulet.

Tant il est vrai que l'autorité est chose sacrée, même quand son dépositaire n'a d'autre enseigne qu'un cordon vert à sa ceinture et une poignée de crins rouges à son chapeau !

A 3 h, 1/4 nous descendons à une auberge près du sommet du mont Mousan pour passer la nuit. Température -17°. Le lendemain, en arrivant au pied de l'autre versant, je remarque des travaux de canalisation qui ne m'avaient pas frappé la première fois. Ce sont des excavations pour l'extraction et le lavage de l'or que cette petite rivière roule dans son lit. Il m'a été impossible de savoir quelle quantité on recueille dans ces parages, mais elle n'est pas considérable.

A Ouensan on exporte annuellement pour 2.500.000 fr. de poudre d'or. Ce précieux métal se trouve à Yengheung, Keumsyeng, Hpyengyang, Mokhpo, Fousan, etc.; déjà des compagnies américaines, russes et allemandes en ont obtenu d'importantes concessions. Le total de l'exportation pour toute la Corée est de 7,500.000 fr, d'après les statistiques de la douane ; si l'on y ajoute ce qui passe en fraude, on arrivera bien près du chiffre de 12.500,000 fr. par an.

Après deux heures et demie de marche, nous sommes en face de l'ancienne Mousan. Je n'ai pas le courage d'aller visiter ces ruines : elles me rappellent trop cruellement celles de Hoiryeng et mon cœur saigne encore au souvenir de mes pauvres chrétiens sans abri au milieu de l'hiver.

Une heure trois quarts plus loin, voici les remparts de Pouryeng. Nous descendons à notre auberge et nos postillons ramènent leurs chevaux.

Le satellite, en nous souhaitant bon voyage, nous fait voir une lettre qu'il tire du ruban de son feutre : elle est adressée par le préfet de Hoiryeng à son collègue de Pouryeng et nous soupçonnons qu'elle nous concerne.

En effet, quelques minutes plus tard : Eira ! Eira ! Voici le mandarin qui vient nous visiter. Son collègue lui dit en substance que j'ai beaucoup souffert, que j'ai le cœur aigri et que je monte à Séoul pour porter plainte ; il le supplie de me bien traiter, de verser un baume sur mes blessures et de calmer mon courroux afin que je ne sois pas trop méchant dans mon rapport au ministère de France.

Ce mandarin est charmant et me traite de son mieux. Il a de la peine à se faire entendre, à cause de sa voix éraillée.

Il me demande si j'ai beaucoup de conversions. A ce propos nous causons religion.

« - Je connais, je connais, dit-il (moitié par courtoisie, moitié par vantardise): c'est une chose sublime et très morale. »

On lui récite le Décalogue : il approuve chaudement. C'est déjà quelque chose que ces paroles du magistrat devant une nombreuse assistance païenne.

« - Eh bien ! ajoute à brûle-pourpoint mon catéchiste, puisque cette doctrine est belle et bonne, vous devriez l'embrasser. Pourquoi ne vous feriez-vous pas chrétien ? »

Il ne s'attendait guère à cette logique. Il hésite, visiblement embarrassé, puis répond :

« - Les livres ne suffisent pas. Comment me faire chrétien, si je n'ai pas un maître pour m'instruire ? »

Et il m'invite à fixer mes pénates dans sa ville.

Sans doute il y a là beaucoup de politesse orientale ; je suis néanmoins persuadé qu'un séjour de quelques semaines au sein de cette population bien disposée serait récompensé par plusieurs baptêmes.

Ah ! quand serons-nous assez nombreux pour occuper efficacement tous les points du territoire ?

Pendant la conversation, des domestiques arrivent du *yamên*, apportant deux tables chargées de victuaille. Je crois voir Agamemnon envoyant des présents pour apaiser l'ire d'Achille aux pieds légers.

Après dîner, le mandarin me presse de rester jusqu'au lendemain ; mais je ne me laisse pas séduire par sa courtoisie. Un jour de retard suffit pour me faire manquer le bateau. Je remercie et m'apprête à partir

Voyant que ma détermination est irrévocable, il m'offre également trois chevaux pour remplacer ceux qui viennent de retourner à Hoiryeng. On a toutes les peines du monde à les racoler dans cette pauvre sous-préfecture : nous attendons pendant près d'une heure. Enfin ils arrivent ; mais nous sommes tombés de Charybde en Scylla : ce sont des rosses efflanquées, poussives, boiteuses. J'en monte une pour ne pas faire d'affront au mandarin ; mais la marche est si pénible pour la monture et le cavalier, qu'au sortir de la ville, c'est un vrai soulagement de descendre et d'achever la route à pied.

Quinze lis (6 kilomètres) plus loin, nous nous arrêtons pour la nuit. En entrant dans l'auberge, j'aperçois avec plaisir une petite lampe japonaise en fer-blanc. Enfin nous allons être délivrés de ces sempiternelles chènevottes !

« - Maître d'hôtel, avez-vous de l'huile ? »

« - Pas beaucoup, mais enfin il y en a. »

Bravo ! nous serons presque éclairés *a giorno* cette nuit. On voit que nous approchons du chef-lieu de la province. Quelque temps après (hélas ! je ne le sus que deux heures plus tard), l'aubergiste accoste mon catéchiste :

« - Le « grand homme » parle coréen.

« - Sans doute.

« - Il m'a demandé si j'avais de l'huile.

« - Ah ! vraiment ? Je vais vous dire pourquoi. Il raffole de pommes de terre frites. Coupez vos pommes en petites rondelles très minces, jetez-les dans l'huile bouillante et servez chaud : vous verrez comme il va se régaler. Notre homme va aussitôt donner des ordres à la cuisine, revient dans ma chambre, vide le contenu de la lampe dans une petite tasse qui ne brillait pas par la propreté et disparaît de nouveau. »

Pensant qu'il allait nettoyer et regarnir la lampe, je ne m'inquiétai pas de ce manège ; c'est à peine si j'y fis attention.

Le souper est servi, l'inévitable kim-tchi est flanqué de deux assistants : un œuf cuit dur et une soucoupe de pommes de terre frites.

A table ! Goûtons ces *frites*, délices du gamin de Paris. Hum ! elles sont un peu roussies et exhalent une odeur légèrement empyreumatique ; mais il ne faut pas être trop exigeant en voyage. D'ailleurs saint Bernard, mon illustre compatriote, n'avalait-il pas un verre d'huile, croyant que c'était du vin ? Ce qui, à mon avis, était doublement méritoire de la part d'un Bourguignon,

Quand j'eus fini, l'hôtelier se présenta pour enlever la table. Je lui demandai de la lumière ; il apporta les antiques chènevottes.

« - Eh mais ! Et cette lampe, mon bon ?

« - Monsieur, Il n'y a plus d'huile.

« - Comment ? Vous m'avez dit tout à l'heure qu'il y en avait.

« - C'est vrai ; mais vous l'avez mangée.

« - Je l'ai mangée ?

« - Mais oui, avec les pommes de terre.

« - Ah ! misérable ! C'est avec l'huile de cette lampe que tu as fait cuire les pommes de terre ? »

« - Evidemment. Il n'y en avait point d'autre. Je ne savais pas, moi ! »

Il était inutile de se fâcher contre le rustique montagnard et trop tard pour faire machine en arrière. Que voulez-vous ? On ne peut pas jouir en même temps de toutes les douceurs de l'existence.

22

Fin du voyage par terre. - Une fâcheuse rencontre. - Poignez vilain, il vous cindra ! - Le carrefour des monuments. - Arrivée au bord de la mer. - Pénible déception.

Le 22 février, nous nous levons avant l'aube et partons dès 6 heures du matin.

Je donne un dernier regard aux montagnes abruptes dont le pittoresque rivalise avec les plus beaux sites de la Suisse. Point d'arbres gigantesques : ce sont de maigres taillis, de chétifs sapins, des chênes rabougris, une végétation naine recouverte d'un immense manteau d'azalées. Les hauteurs s'abaissent en collines, dont le pauvre laboureur cultive jusqu'au sommet les pentes rapides. Dans d'étroits vallons, les torrents bondissent en mugissant sur leurs lits rocaillieux. Les rochers sont revêtus d'une mousse singulière, d'une espèce de lierre, de *sedums* desséchés et d'*ampelopsia veltchiana*. La route est bordée de saules, d'érables, d'épines noires et de vigne sauvage.

Au loin, trois voyageurs viennent à notre rencontre. Tout en admirant les beautés de la nature, je marche gaiement en avant de la colonne d'un pas plus allègre que les gens qui me suivent. Il est vrai que la plupart d'entre eux portent un paquet sur le dos, tandis que je n'ai rien, pas même un bâton à la main.

Ce fut, sans doute, cette dernière circonstance qui inspira de l'audace aux individus qui approchaient. L'un d'eux se mit à chanter à tue-tata un couplet à mon adresse et, quand il passa à côté de moi, il dit à ses acolytes :

« - I nôm poara ! (Voyez donc cette canaille !)

« - Prends garde à tes paroles, canaille toi-même ! répondis-je en fixant le rodomont.

D'un coup d'œil il consulta ses compagnons et vint se placer en face de moi. Nos regards se croisèrent comme deux épées. Il leva son bâton à la hauteur de mon visage et, l'agitant d'un air menaçant, ajouta :

« - Bientôt toutes les canailles de ton espèce, nous les tuerons de nos propres mains.

»

L'épreuve était trop forte pour mes nerfs tendus comme un ressort depuis deux longs mois. J'allais répliquer, lorsque mon biceps se débanda soudain par un de ces mouvements que les théologiens nomment primo-prime et les maîtres d'escrime une botte,

Craignant de l'avoir trop sérieusement atteint, je regardai vivement autour de moi. Je ne vis tout d'abord que deux Coréens qui me disaient avec force révérences :

« - Il a mal agi, seigneur, daignez lui pardonner...

Enfin j'aperçus mon citoyen qui se débattait à deux ou trois pas de là au fond d'un fossé plein de neige.

Les historiens militaires enseignent que l'attaque est plus appropriée au génie français que la défense : je crois qu'ils ont raison.

Quoi qu'il en soit, mon futur assassin émergea tout penaud et vint me faire lies excuses :

« - Je vous demande pardon, grand homme, je vous ai pris pour un Japonais. Comme vous n'avez ni soulté, ni cheval, je ne savais pas que voue fussiez noble.

« - Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux... ni de cheval pour être noble. Une autre fois, garde-toi de juger les gens sur la mine : Il pourrait t'en cuire encore davantage,

« - Je ne recommencerai plus, dit-il en s'époussetant et en renflouant son pauvre chapeau aplati comme une galette.

L'avenir nous apprendra s'il profita de la leçon.

Cette scène avait duré moins de temps qu'il n'en faut pour la décrire. Je continuai tranquillement ma route. Arrivé au sommet d'une petite montée (8 h, 3/4), je me retournai pour voir si mes gens me suivaient et les aperçus à distance qui donnaient la bastonnade à mes individus de tout à l'heure.

Que s'était-il donc passé ?

Mes insulteurs - car ils étaient tous trois de connivence et s'apprêtaient à me faire un mauvais parti si mon premier coup ne les eût déconcertés—mes insulteurs, dis-je, n'eurent pas plus tôt rencontré les chrétiens qu'ils leur demandèrent :

« - Quelle est donc cette canaille d'Européen qui vous précède là-bas sur le chemin ? Il n'a pas la main légère, le coquin !

. « - Quoi ! sacripants, c'est ainsi que vous parlez d'un noble qui voyage au nom de l'empereur de Corée ! »

Et ils leur administrèrent une correction méritée,

Une heure plus tard, nous dépassons à droite Psiek-Ker (le carrefour aux pierres monumentales), ainsi nommé parce que, en cet endroit, se dressent quantité de grandes pierres taillées, de forme tombale, portant des inscriptions louangeuses en l'honneur des mandarins dont l'administration a laissé d'excellents souvenirs dans la localité. Elles sont

l'équivalent des statues que nous élevons à nos grands hommes et doivent être acceptées avec le même grain de sel. On les rencontre à chaque pas en Corée.

Devant nous s'étend une plaine et les effluves chargées d'embrun que la brise nous apporte, nous annoncent que la mer est proche. Nous avons traversé la zone dangereuse : nous sommes sauvés !

Je sais une petite Carmélite qui tressaillira d'allégresse en lisant ces lignes. Elle est trop modeste pour s'attribuer une part, si minime soit-elle, dans le succès de notre entreprise apostolique. Je respecte son humilité ; mais je connais assez sa charité pour espérer qu'elle voudra bien remercier en mon nom ses pieuses compagnes du boulevard Carnot à Dijon, du précieux concours que m'ont fourni leurs ferventes prières. De mon côté, je puis leur assurer que nos néophytes, dans leurs blanches robes baptismales, n'ont pas manqué un seul jour de les recommander à Dieu, quand ils sollicitaient pour tous leurs bienfaiteurs, connus et inconnus, le centuple en ce monde et en l'autre.

Cinq lis (2 kilom.) plus loin, voici la petite ville de Sy-ou-syeng où nous dégustons en passant une tasse de vermicelle coréen fait de farine de sarrasin.

Peu après, sur la gauche, se dessine la baie de Tchyeng-tjin, incomparablement mieux abritée que Tek-eu-mi, et qui depuis longtemps aurait supplanté cette escale, n'était le voisinage de Kyeng-syeng.

A 3 heures, nous sommes en vue des remparts de cette ville et bientôt après dans notre auberge.

Notre premier soin est de nous enquérir de notre bateau. Pas de chance ! Le *Tchang-ryong* est arrivé le 16 et reparti le 19. Il faut donc attendre indéfiniment.

23

Affluence de catéchumènes. - Une épave de la persécution de 1866. - Touchante histoire de Pierre. - Visite au gouverneur. - La grande porte et la petite porte. - Officiers russes à Kyeng-Syeng. - Arrivée d'un courrier. - Intéressantes nouvelles.

Trois jours après, notre catéchumène le bachelier Kim nous invite à aller habiter dans sa maison qui est spacieuse et à l'abri des indiscretions des curieux : là nous pourrons en toute sécurité dire la messe et administrer les sacrements. D'autres catéchumènes viennent encore des environs et j'ai la consolation de conférer cinq baptêmes et quelques confirmations.

Là aussi j'eus la bonne fortune de rencontrer Pierre, une épave de la grande persécution de 1866, qui faucha tant de victimes aussi bien dans les rangs du clergé que parmi les fidèles et dont les dramatiques récits sont encore sur les lèvres de maintes personnes.

L'histoire de cet infortuné est simple et touchante.

Baptisé à l'âge de 13 ans par M. Maistre, il ne tarda pas à aller se fixer dans un faubourg de Séoul où il se maria huit ans après avec une chrétienne de son âge.

L'avenir souriait au jeune couple ; mais à cette époque—vraie Terreur—où le Régent avait juré de noyer le catholicisme dans des flots de sang, qui pouvait compter sur le lendemain ?

La veille des noces, avant que les deux époux eussent pu cohabiter sous le toit conjugal, la persécution eut une recrudescence subite : les chrétiens de la capitale se séparèrent pour échapper plus facilement à la rage de leurs bourreaux et prirent la fuite dans toutes les directions. Pierre se dirigea d'abord vers la province de Tchyong-tchyeng, puis il erra de village en village pendant dix-neuf ans et finalement vint échouer dans une bourgade à trente lis (12 kilom.) d'ici.

Durant tout ce laps de temps jusqu'à cette année, malgré le milieu païen qui l'entourait, n'ayant pour persévérer ni les exemples des fidèles, ni les exhortations des prêtres, ni la grâce des sacrements, il n'en continua pas moins de réciter ses prières et n'oublia pas son catéchisme. Je pus m'en convaincre quand il subit sans broncher l'examen que je lui fis passer avant de l'admettre à la réconciliation,

Loin de tout centre chrétien, privé de communication avec ses anciens coreligionnaires, ignorant jusqu'à quel point l'Eglise de Corée avait pu renaître de ses cendres, il attendait confiant dans la bonne Providence, lorsque, cinq ou six semaines auparavant, une étrange rumeur envahit le pays.

Le bruit courut qu'un missionnaire français avait été massacré avec ses disciples sur la rive gauche du fleuve Touman et que l'incendie avait détruit jusqu'aux derniers vestiges de cette chrétienté. Cette nouvelle produisit un effet excellent : elle attira sur notre œuvre l'attention du public et fit connaître un peu partout le nom chrétien, avantage qui n'est pas à dédaigner en ce siècle de réclame à outrance.

Pierre, à cette nouvelle, se rappela ses vingt ans, la religion qui avait ensoleillé sa jeunesse, le sacrifice et le triomphe de ses pères et de ses frères dans la foi. Impatient de savoir au juste ce qu'il devait craindre et ce qu'il pouvait espérer, il vint à la ville chercher des détails et apprit avec joie notre prochaine arrivée.

C'était, du reste, le thème de toutes les conversations d'un bout à l'autre du chef-lieu : les gens du peuple qui voyagent beaucoup colportaient des racontars plus ou moins erronés ; le gouverneur qui avait reçu mon appel, ainsi que les consultations de ses deux subordonnés au sujet de notre affaire, en parlait avec ses conseillers et ses secrétaires.

A ce propos je résolus d'aller visiter le gouverneur : je lui devais un remerciement et voulais me procurer le texte des deux proclamations qu'il avait lancées à Hoiryeng en notre faveur.

Je me rends donc à son palais, accompagné seulement de mon catéchiste et remets ma carte au concierge, demandant si le gouverneur était visible.

« - Je vais aller voir. En attendant, veuillez entrer dans la salle des prétoriens. D'un coup d'œil oblique me montre par la porte entr'ouverte une demi-douzaine d'individus débraillés qui criaient dans une tabâgio. Que serais-je allé faire dans cette galère ?

« - Merci, répondis-je. Je suis venu pour voir le gouverneur et non les prétoriens. S'il peut me recevoir, j'entrerai directement dans son appartement ; sinon, je reviendrai une autre fois. Va t'informer promptement ; j'attendrai une minute ici sur la place, »

Il revient peu après et me remet en silence la carte du gouverneur. Ayant reçu la mienne, Son Excellence ne voulait pas rester en retard de courtoisie ni avoir l'air de lésiner sur le bristol.

« - Eh bien ! me reçoit-il, oui ou non ? Parle.

« - Oui, Monsieur, entrez », dit-il en s'effaçant, après m'avoir ouvert une porte.

Ici je crois nécessaire d'ouvrir, non pas une porte, mais une parenthèse, pour expliquer un point aux lecteurs qui ne seraient pas familiarisés avec l'Extrême-Orient.

On accède aux mandarinats par deux portes juxtaposées : la petite, semblable à nos portes ordinaires ; et la grande, dans le style de nos portes cochères. Lorsqu'on arrive à cheval, ou en palanquin, ou qu'on est un hôte de distinction, on est introduit par la grande porte ; les satellites, la valetaille, le menu peuple circulent par la petite porte. C'est à peu près, comme chez vous, l'escalier de service et l'escalier d'honneur. Les Coréens et les Chinois savent parfaitement à quelle porte leur position sociale leur donne droit ; mais ils s'imaginent aisément que les Européens n'entendent rien à ces finesses et ils éprouvent un malin plaisir à les berner de la sorte.

Ceci compris, chers lecteurs, je vous laisse à penser quelle grimace je fis, lorsqu'on m'ouvrit... la petite porte.

Personnellement je n'étais pas digne de passer même sous la fourche caudine du portier et je ne fais aucune difficulté de le reconnaître ; mais j'étais le seul représentant de la religion et de la France et je croyais de mon devoir de ne point laisser bafouer l'honneur de la soutane et du pavillon national. Je répondis donc :

· « - Quand je vals dans les mandarinats, on ne m'introduit jamais par la petite porte.

« - Mais la grande est à l'usage exclusif du gouverneur.

« - Alors ma visite est faite. Des hommes de mon rang entrent par la grande porte ou n'entrent pas du tout. Retournons à la maison.

« - Mais non, Je vous prie, ne faites pas cet affront à mon maître, »

Pendant ces pourparlers, le gouverneur était sorti de son salon et, entouré de ses assesseurs, s'était avancé sur le perron pour me recevoir. Je le voyais distinctement par l'embrasement de la petite porte qu'on s'obstinait à me tenir ouverte ; de son côté, il se demandait sans doute comment allait finir cette comédie. Il dépêcha alors un de ses serviteurs pour s'informer de la cause de mon délai.

« - Avant tout, va demander à ton maître si c'est par son ordre ou à son insu qu'on me refuse les honneurs de la grande porte. »

Il va sans dire que la grande porte s'ouvrit aussitôt à deux battants et je traversai la cour, fier comme Artaban.

Le gouverneur me reçut assez bien, me pria de m'asseoir sur une chaise à l'euro péenne et me fit servir du thé avec un cigare. . . .

Après les premières politesses d'usage, il me pria d'excuser la grossièreté de son *pipelet*, qui, par ignorance, m'avait manqué de respect. Eau bénite de cour ! Il parut flatté quand je le remerciai de nous avoir protégés ; mais il ne put me communiquer le texte des pièces officielles : il n'en avait pas gardé copie.

Le reste de la conversation ne s'éleva pas au-dessus de la vulgarité la plus insignifiante, et des paroles qui tombèrent de ses lèvres, aucune ne mérite d'être rapportée.

Cependant les jours s'écoulaient bien monotones en attendant le vapeur : le ministère était fini, le froid et la neige nous empêchaient de sortir, et, sauf mon fidèle Luc, tous les chrétiens qui nous avaient accompagnés étaient rentrés dans leurs foyers. J'en étais

presque arrivé à regretter le genre de vie plus mouvementé de la frontière. Bien que l'hiver fût d'une douceur exceptionnelle, je notai les températures suivantes : le 1^{er} mars : - 18° ; le 2 : - 16° ; le 4 : -15° ; le 8 : -13° ; le 17 : -13° ; le 20 : -9°.

Et dire que nous étions plus près de l'Equateur que Nice !

Touchée de mes soupirs, la divine Providence me ménagea une oasis dans le désert de cette vie d'attente.

Un beau soir - 1^{er} mars - j'apprends l'arrivée d'un officier russe avec sa suite, et presque aussitôt un interprète coréen m'apporte sa carte. C'est le capitaine d'état-major, A. Loubentzoff, en tournée géographique. Sa mission se compose d'un capitaine d'artillerie, un lieutenant d'intendance, huit sous-officiers ou soldats, quatre interprètes et un cuisinier. Elle recueille des renseignements sur la province : population, produits, culture, bétail, etc., elle relève les altitudes, trace la carte et mesure son itinéraire au moyen de l'odomètre et du podomètre. J'ai appris d'elle que la distance entre Hoiryeng et Pouryeng est de 51 kil. 870 mètres, et celle de Pouryeng à Kyengsyeng, de 52 kil. 650 mètres. Nous sommes loin de l'estimation indigène qui donne 120 courtes lis pour la première distance et 100 longues lis pour la seconde.

Les deux officiers parlent français et sont de parfaits gentilshommes. Jamais je n'oublierai leur cordiale hospitalité, ni les heures délicieuses passées en leur aimable et docte compagnie. Pour la première fois, sans doute, Kyengsyeng entendit déclamer des tirades d'Horace, de Virgile et d'Homère, du Dante et de Pétrarque, dans la langue où elles furent composées.

Le gouverneur, qui a la réputation de s'engraisser de la sueur du peuple, était très assidu auprès des nouveaux venus. En même temps qu'il mettait en avant le prétexte de la maladie pour s'excuser de ne pas me rendre ma visite, il fréquentait tous les jours chez les officiers dans l'espoir d'obtenir quelques-uns des superbes cadeaux dont leurs fourgons étaient remplis. Oh ! le vieux renard !

Le capitaine lui tenait pourtant la dragée joliment haute et lui avait assez chèrement fait expier le tour de la petite porte, qu'on n'avait pas manqué de lui jouer : par suite d'un malentendu, il est vrai, le gouverneur attendit une demi-heure dans la cour avant d'être admis chez le capitaine.

Le lendemain de leur départ - 8 mars - comme je me retrouvais plus isolé que jamais, arrive un courrier du Nord, qui a fait bravement ses 270 lis (environ 110 kilomètres) en deux jours,

Voici les nouvelles :

Notre mandarin chinois est de retour de Ghirin et m'annonce qu'il tient à notre disposition l'indemnité que nous avons réclamée le 31 janvier ; pour celle du 15 février, il me prie de nous désister ; il n'est pas question du châtement des coupables. D'ailleurs, le pauvre mandarin rentre à Hotchyenhpo, uniquement pour faire ses paquets.

Il y a des pays qui condamnent à mort leurs généraux malheureux, Il paraît que la Chine suit encore ce système.

Ses supérieurs estiment qu'avec un peu de vigilance, il eût pu prévoir le soulèvement et l'étouffer dans son germe : en conséquence on le remercie de ses services,

Lorsqu'on apprit son changement, il se fit un grand mouvement dans la contrée. Les chefs des treize cantons dont se compose la juridiction du mandarin, se réunirent à

Hotchyenpo pour adresser leurs adieux à l'ancien titulaire et faire hommage-lige au nouveau, dont ils reçoivent l'investiture. A cette occasion il y eut une belle cérémonie avec force *tchin-tchin*, dont les Célestes semblent avoir le monopole.

Je n'entreprendrai pas d'en décrire la pompe ni l'éclat ; je me bornerai à rapporter le discours qui nous concerne :

Je suis heureux de le constater, les deux magistrats, sans doute sur des ordres reçus de Ghirin, eurent la loyauté de tenir le langage suivant devant la foule :

« Messieurs les chefs de cantons, nous avons appris avec peine que, dans la plupart de vos circonscriptions, les habitants ont insulté, maltraité, chassé et menacé de mort le prêtre catholique et ses disciples. Cependant, si nous regrettons ces violences, une chose a grandement contribué à nous consoler, c'est que, dans un de ces cantons, du moins, le missionnaire et les chrétiens ont été défendus et protégés. Nous tenons ici à remercier hautement le chef du canton de Hotchyenpo de sa belle conduite. Le missionnaire vient vous prêcher la réforme des mœurs et la civilisation ; sous ce rapport notre cœur bat à l'unisson du sien. Désormais si quelqu'un s'avisait de molester les chrétiens, il sera puni selon toute la rigueur des lois. »

Cette tactique était fort habile et fait honneur à la clairvoyance des autorités chinoises, puisque dès lors le pays est resté calme et tranquille. Mais l'histoire a ses droits : la vérité, la voici. Ce chef de canton célèbre pour « sa belle conduite » est ce même interprète fougueux, parent du bachelier Kim, qui nous insulta, fit appel au peuple malgré le substitut du mandarin et faillit mettre le feu aux poudres dans la mémorable journée du 11 février 1898.

Mais tout est bien qui finit bien.

Ensuite le nouveau mandarin fit appeler les chrétiens, et leur dit :

« Je suis de Moukden où il y a beaucoup de catholiques, ils sont d'ailleurs nombreux partout en Chine. Allez en paix et ne craignez rien : vos affaires s'arrangeront. »

Le 11 mars, nouveau sujet d'actions de grâces. C'est du sud cette fois que je reçois tout un paquet de lettres.

Il y en a d'abord une de Mgr Mutel. Le vénéré prélat, atteint d'une cruelle maladie, oublie ses maux pour penser aux nôtres :

« L'honneur de souffrir la persécution pour la foi n'empêche pas de ressentir l'amertume de l'épreuve. Vous avez reçu le baptême du feu, vous venez de gagner vos éperons...

N'oubliez pas de nous faire le récit de votre épopée. Avant de partir pour Shanghai ou Hong-kong dans l'espoir d'y trouver la guérison, j'ai recommandé votre affaire à mes deux provicaires, ainsi qu'à M. Collin de Plancy, les priant de faire jouer tous les ressorts de la diplomatie pour votre délivrance. »

Après avoir pris connaissance de cette lettre mille fois trop élogieuse à mon égard, je baissai instinctivement la tête de peur de décrocher les étoiles et je pris la résolution d'écrire ce qui m'était arrivé. ·

De son côté, le premier provicaire me mettait au courant des démarches tentées par notre énergique ministre à Séoul auprès des ministères des affaires étrangères et de l'intérieur pour faire respecter nos droits. Une pièce officielle émanant du gouvernement venait d'être expédiée à Hoiryeng pour rappeler les révoltés à leurs devoirs.

« Vous avez marché sur la tête du diable, ajoutait spirituellement le cher P. Doucet; ne soyez ni surpris ni effrayé de lui voir remuer le bout de la queue. »

Les lettres de mes confrères, empreintes d'une mâle énergie, respiraient plutôt la joie avec une pointe d'envie que la compassion. Il semblait que je leur eusse écrit :

« Pendez-vous, braves amis, nous avons combattu à Arques et vous n'y étiez pas ! »

C'est que nous autres, missionnaires, les voyages lointains ne nous épouvantent pas; au contraire, ils nous attirent, et quand s'y joint le piquant de l'inconnu, quelque aventure à courir, quelque danger à affronter, avec la certitude de sauver des âmes et un secret espoir de cueillir la palme dont l'ère semble close pour nous, alors nous sommes tout prêts et notre évêque n'a que l'embarras du choix, comme jadis lorsque Napoléon demandait parmi ses grenadiers un homme de bonne volonté.

Je trouve aussi dans le nombre une charmante épître dont l'auteur est celui de mes confrères qui enregistre le plus de néophytes dans le Nord. Je lui demandai un jour comment il s'y prenait pour opérer ses pêches miraculeuses. Il sourit finement et me montrant les grains usés de son chapelet : « Voilà mon filet ! » dit-il. Cette année, après avoir conféré plus de trois cents baptêmes d'adulte, il a encore trouvé moyen de prendre avec sa photo-jumelle un certain nombre des clichés qui ont illustré ces pages.

Pour couronner le tout, voici une lettre de mes paroissiens de Ouensan. Elle est assez triste. Les ouailles de ce bercail s'inquiètent de l'absence prolongée de leur pasteur. Plus de messe, plus d'instructions, plus de sacrement depuis un trimestre. Le Père nous aurait-il abandonnés ?

Et puis la mort a fait des ravages dans le troupeau. Quand elle n'est pas entrée comme un voleur durant la nuit, on est allé quérir mon voisin à cinquante kilomètres de là ; mais certains cas ont été subits et mon confrère était lui-même en tournée apostolique à trois cents kilomètres au sud : les pauvres malades sont décédés sans extrême-onction. Soyons toujours prêts !

La note finale est plus consolante : 86 catéchumènes, soupirent après mon retour pour recevoir le baptême.

Oh ! qu'il me tarde d'aller leur ouvrir les portes du ciel !

Le bateau n'arrivera donc jamais ? serons-nous toujours bloqués ?

24

Promenade aux environs. - Porteuses d'eau de mer. - Lois gênantes ingénieusement tournées. - Arrivée du vapeur. - Un embarquement précipité. - Dernières Etapes. - Conclusion.

21 mars. - Il y a juste trois mois que je m'embarquais à Ouensan à destination du Nord. Combien mon inaction et mon immobilité me pèsent ! Sortons au moins faire un tour dans la campagne.

Au pied des remparts, des enfants lancent leurs cerfs-volants ; d'autres, plus petits, s'amuse à pétrir des gâteaux de neige. Heureux mortels ! Parmi eux j'entends le fils de notre hôte, qui, du matin au soir, seul ou en public, récite son Angelus à haute voix. Il n'a pas de respect humain, lui

Au sortir de la ville, nous rencontrons des femmes, la cruche sur la tête (voir la gravure ci-dessus).

« - Est-ce de l'eau qu'elles apportent ?

« - Oui.

« - Mais elles viennent de loin ; les puits ne manquent pourtant pas ici.

« - Oh ! c'est de l'eau-de mer.

« - De l'eau de mer ? Pour quel usage ?

« - Elles s'en servent à deux fins, soit pour préparer le kimtchi, soit simplement pour faire la soupe. Dans l'un et l'autre cas, c'est une économie de sel. »

Un peu plus loin voici venir sur une charrette un canon monstrueux de formidable calibre.

« - Quelle est cette mécanique ? Ce n'est pas une pièce d'artillerie, je suppose ?

« - Non, Père, c'est un tonneau.

« - Un tonneau ? pas possible !

« - Si fait, un tonneau coréen. »

Nous approchons et je me trouve en présence d'un énorme tronc d'arbre creusé à l'intérieur et rempli également d'eau de mer, qu'on transporte au loin.

Pauvres sauvages ! Il serait si facile d'établir des salines sur la côte. Au lieu de cela, ils vont journellement puiser à la mer une eau chargée de sel... et de bien d'autres choses.

Nous nous dirigeons à l'ouest vers un pavillon isolé dans la plaine : c'est là que se tiennent les autorités lorsqu'elles assistent aux exécutions capitales.

En face de nous, sur le flanc de la montagne, on aperçoit une petite bonzerie qui n'a pas l'air florissante. Avec les pentes glacées l'ascension présenterait trop de difficulté aujourd'hui ; tournons au nord vers le temple de Confucius.

Dans le voisinage se dressent de beaux arbres qu'il est défendu d'abattre ; mais nos Coréens sont industrieux (sauf pour le sel) quand il s'agit de leurs intérêts. Ils commencent par enlever l'écorce tout autour de l'arbre à 0 m. 50 du sol : la sève ne pouvant plus circuler, l'arbre meurt ; lorsqu'il est sec, on carbonise lentement le pied jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même. Alors on peut le débiter en toute sûreté de conscience : la majesté des lois n'a pas été violée.

Ceci me rappelle un subterfuge en usage au Siam.

On ne s'attendait guère
A voir Siam en cette affaire,

Pardon ! Nous ne nous écartons pas trop de notre sujet, car, dans mon opinion, les Siamois sont cousins des Coréens, du moins sous le rapport de la paresse.

Le Siamois donc, qui aime à faire bonne chère sans travailler beaucoup, mangerait volontiers de temps en temps une grillade de buffle quand ses moyens le lui permettent.

Mais il y a une difficulté ! La loi – sont-elles gênantes, ces lois ! — sous le fallacieux prétexte de protéger l'agriculture, interdit de tuer ces animaux domestiques.

Comment faire ?

On choisit deux représentants belliqueux de cette gent cornue et on les attache si peu solidement dans leurs étables, que, trompant la surveillance de leurs gardiens, les bêtes en

question prennent la clé des champs et se provoquent en combat singulier sans témoins. Ces duels-là sont sérieux ; l'un ou l'autre, sinon l'un et l'autre des adversaires reste sur le terrain.

Au rôle du mort et du mourant, le propriétaire accourt éploré et n'a d'autre consolation que de se tailler des biftecks et des rosbifs.

Quant à la loi, elle ouvre immédiatement une enquête dans les flancs de la victime, en retire une bonne tranche et déclare que l'honneur est satisfait.

Après avoir gravi la colline de Seung-am (littéralement : rocher tête de bone, parce que son sommet est pelé comme le sinciput d'un susdit), je me retourne pour examiner le paysage et j'aperçois près de la côte un petit steamer avec son panache de fumée : c'est le *Hyenik* !

Enfin ! Nous allons revoir Ouensan.

Comment était-il entré sans s'être signalé par un coup de sifflet ? Si nous n'avions eu l'heureuse inspiration de faire cette promenade, il aurait pu repartir sans nous permettre de soupçonner sa présence et nous aurait laissés doublement morfondus pour plusieurs semaines encore. Il est vrai que l'autre bateau ayant stoppé quatre jours ici, celui-ci sans doute n'est pas près de partir.

Luc suggère d'aller, le lendemain, prendre des informations à l'agence de Tkeumi; mais mon catéchiste, impatient de revoir sa famille, l'engage à partir à l'instant même, tandis que nous rentrons à la maison pour ficeler notre bagage.

Au bout d'une heure et demie, Luc accourt hors d'haleine :

« - Eh bien ! quelles nouvelles ?

« - Père, le bateau part ! ... Courez vite, si vous voulez le rattraper.

« - Es-tu fou ? S'il part, rien ne sert de courir ; il faut partir à point, ou le suivre à la nage !

« - C'est-à-dire, l'agent m'a dit : « Tout est débarqué ! Il n'y a pas de cargaison à prendre, les comptes sont réglés, le bateau va partir incontinent ; mais, tant qu'il n'a pas dérapé, il vous reste une chance. »

Je n'hésite pas une seconde. Ordonnant à Luc et à notre hôte de se charger de mes effets et au catéchiste de me suivre, je m'élançai de toute la vitesse de mes jambes.

Aussitôt que je pus découvrir le *steamer*, je compris qu'il n'y avait pas une minute à perdre : sa cheminée vomissait des torrents de fumée noire et épaisse, signe qu'il était sous pression. Je tremblais d'arriver trop tard. Les yeux fixés sur le but à atteindre, j'invoquais l'Etoile de la mer tout en redoublant d'effort. Un moment, je crus que ma course effrénée était devenue inutile ; je venais de voir le bateau s'ébranler.

Je m'arrête, choisis comme point de repère un arbre à quelque distance devant moi et vise avec anxiété.

O bonheur ! Le bateau était encore immobile. J'avais été le jouet d'une Illusion des sens avec l'imagination pour complice. Je promets alors une messe d'action de grâces. Enfin j'arrive haletant et trempé de sueur juste au moment où la dernière barque revenait au rivage. Je fais miroiter un gros pourboire aux yeux du batelier et le décide à retourner au *steamer*.

Debout sur sa dunette, le capitaine m'aperçoit et retarde le signal du départ. C'est un brave Suédois, avec lequel j'ai déjà eu le plaisir de faire le tour de la Corée, de Tchémoulhpo à Gensan.

« - Bonjour, mon Père, dit-il en me tendant la main, Je n'attendais plus que vous pour lever l'ancre.

« - Grand merci, répondis-je, Mais mon boy et ma valise sont restés un peu en arrière, ne pourriez-vous pas attendre un instant afin de les embarquer aussi ?

« - C'est que, dit-il, voilà la brise qui se lève et il ne fait pas bon ici.

« - Au moins, insistai-je, faites-leur donc entendre votre sirène, »

Aux appels stridents de la vapeur, les retardataires doublent le pas, sautent dans une barque et finissent par arriver.

A cinq heures, nous mettons le cap sur le sud. *Deo gratias* !

Le *Hyenik* est un peu plus grand et plus confortable que le *Tchang-rioung* : il contient deux cabines et un salon pour les passagers de première ; mais on pale en conséquence. J'arrivais comme un mendiant, sans un sou dans ma poche : on voulut bien me faire crédit jusqu'à Ouensan Ce bateau a failli devenir célèbre dans l'histoire. En 1894, alors que les Tonghaks menaçaient de renverser le gouvernement, il transporta 800 soldats de la capitale à destination de Kounsans pour maintenir l'ordre dans la province soulevée de Tjyen-la. Un peu plus tard, lorsque les hostilités étalent imminentes entre la Chine et le Japon, il se rendit sur un point du littoral pour emmener secrètement la famille royale en Chine ; mais dans l'intervalle les Japonais avaient débarqué 3,000 hommes à Tchémoulhpo et coupé la retraite. Après avoir vainement attendu dix jours au rendez-vous, il dut lever l'ancre.

Le personnel se compose de deux Norvégiens : le second et le mécanicien, qui me firent bon accueil. Comme la plupart des Européens, ils n'ont pas une haute idée des Coréens et me demandent des détails sur mon voyage,

« Croyez-vous, mon Père, que vos convertis tiendront bon ?

« - Certainement. Je crois des témoins qui se font égorger », disait Pascal; moi, je crois à la persévérance de chrétiens qui risquent tous les jours leur tranquillité, leurs biens et quelquefois leur vie pour rester fidèles à leur religion et obéir à leur conscience. Il n'y a pas de dilettante parmi eux; personne n'y professe le christianisme en amateur

Pendant la nuit, nous passons en face de Sa-hpo et de Sarahko sans y entrer. Tant mieux ! nous serons plus tôt chez nous.

22 mars. - Nous stoppons à Sara ! Je temps d'embarquer 46 colis et ancrons à Tchaho vers midi. Là nous prenons un chargement sérieux, 1.520 paquets, mais la neige se met de la partie et entrave les opérations.

23 mars. - La neige, pour la première fois cette année, se termine en pluie : c'est le signe avant-coureur du printemps ; mais il nous fait perdre une journée, car il faut rester en panne jusqu'à ce qu'il fasse beau,

24 mars. - Le ciel s'éclaircit : les baleines toutes joyeuses se poursuivent et lancent au loin leurs jets d'eau qui scintillent au soleil et retombent en une rosée. Nous démarrons. Au passage, nous saluons Sin-tchang d'un coup de chapeau, c'est-à-dire d'un coup de sifflet,

sans nous arrêter : le vent est trop fort, nous reviendrons tout à l'heure, après avoir touché au port suivant mieux protégé. A Sin-hpo nous embarquons 2.411 paquets de poissons. La brise augmente de violence : nous allons coucher à l'abri de l'île Gap Rouge.

25 mars. - Nous continuons vers le Sud et chargeons 883 paquets à Tchyen-tjin.

26 mars. - Le calme nous permet de revenir sur nos pas à Sin-tchang, où nous recevons 2.231 paquets de pouk-e, ce qui porte notre chargement au chiffre respectable de 4.254.600 poissons, d'une valeur approximative de 62.500 francs et d'une odeur que je vous laisse à deviner.

27 mars. - Nous appareillons de bonne heure et allons directement sur Ouensan, sans même dire bonjour aux gens de Sye-ho. Je me contente, pour soulager ma conscience, de leur jeter par de sus les bastingages cet aphorisme de Vauvenargues : « On n'est pas né pour la gloire lorsqu'on ne connaît pas le prix du temps. »

28 mars. - Au point du jour, nous abordons à Ouensan, le plus joli des ports ouverts de Corée, juste à temps pour célébrer la sainte messe dont j'ai été privé si longtemps, L'expédition est finie,

Voici mon bilan : j'ai dépensé 429 piastres ; mais j'ai gagné un nombre presque égal de cheveux blancs : c'est, du reste, la seule chance que j'avais de devenir vénérable

Qu'il me soit permis en terminant de remercier les personnes qui ont eu la patience de me lire jusqu'au bout et de recommander à leurs prières ces intéressantes chrétientés du Nord, afin que leur cause triomphe, que leur nombre s'accroisse et que leur ferveur se maintienne,

Et si, en priant pour le troupeau, vous voulez bien avoir un petit souvenir pour son pauvre pasteur, je serai amplement récompensé de ce modeste travail.

FIN